

LA GUIRLANDE

5ᵉ Fascicule *Prix : 30 francs*

La Guirlande

ALBUM D'ART ET DE LITTÉRATURE

Sous la direction littéraire
de
Monsieur Jean HERMANOVITS

Sous la direction artistique
de
Monsieur BRUNELLESCHI

SE TROUVE : 3, RUE DE CHAILLOT
PARIS

Le tirage de cet Album est restreint à 800 exemplaires

Numéro : 191

Phili

OU PAR DELÀ LE BIEN ET LE MAL

(CHAPITRE V)

Conte moral, en prose, par Monsieur ABEL HERMANT
Illustrations de Monsieur BRUNELLESCHI.

Le Roseau

Poème par Monsieur HENRI DE RÉGNIER
(de l'Académie Française)
Illustrations de Monsieur GEORGE BARBIER.

Le carrosse aux deux lézards verts

Conte de fée par Monsieur RENÉ BOYLESVE
(de l'Académie Française)
Illustrations de Monsieur GEORGE BARBIER.

Chanson à Bamba et Chanson de Dendérah

(adaptées de l'Arabe)

Poèmes par Monsieur JEAN HERMANOVITS
Illustrations de Monsieur BRUNELLESCHI. — Enluminures de Monsieur STAB.

Méditations sur la toilette

Par Monsieur ANDRÉ DE FOUQUIÈRES
Illustrations de Monsieur BONNOTTE.

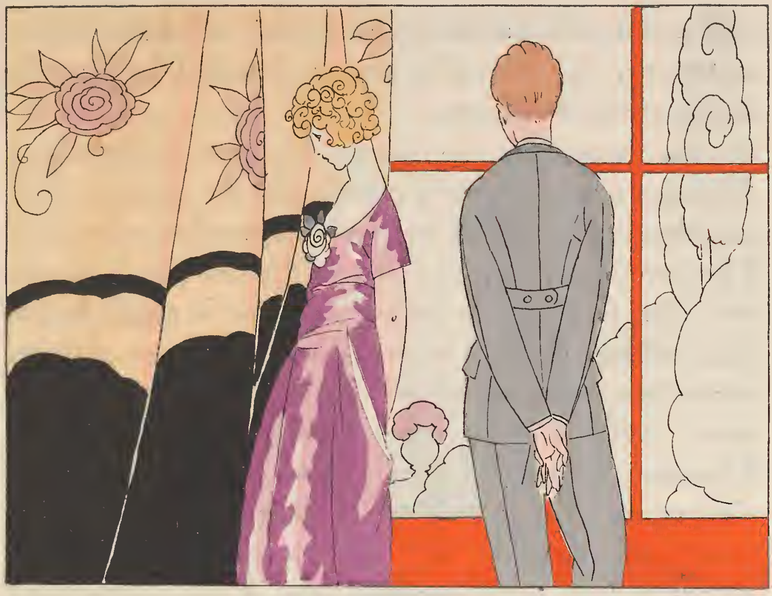
Élégances féminines

Propos par Madame DE MIRECOUR

HORS-TEXTE

La Lettre attendue, dessin inédit de Monsieur ZINOVIEW.
Flirt de Geischa, dessin inédit de Monsieur EMMANUEL BLANCHE.
Les Colombes familières,
composition inédite de Monsieur GEORGE BARBIER.

Modèles des Grands Couturiers
exécutés par les Artistes collaborant à la Revue.



PHILI

OU PAR-DELA LE BIEN ET LE MAL

V

La Babylone Moderne

Si l'amour n'eût fait déraisonner Philippe-Egon et Sophie-Charlotte, ils ne se fussent pris de leur mésaventure qu'à la baronne de Krakus : ils s'en prirent l'un à l'autre ; et, comme ils étaient deux enfants, au lieu de se faire une bonne scène, qui les eût menés à une réconciliation, ils se boudèrent. Ils pouvaient

s'allier contre la femelle qui les divisait : Philippe-Egon, sottement, lui tourna le dos et Sophie-Charlotte la choisit pour confidente.

La brouillerie de Leurs Altesses Sérénissimes dérangea quelque peu le cérémonial du voyage. Phili abandonna la première voiture à la grande-duchesse et à la baronne ; pour ne point perdre une place, on mit avec elles la femme de chambre et, sur le siège, à côté du chauffeur, le masseur turc. Phili, variant ses plaisirs, roula désormais, tantôt avec Müller et Mignon, tantôt avec Frédéric Mosenthal, selon qu'il se sentait d'humeur à recevoir des caresses ou des leçons de philosophie. Mosenthal était capable de traiter les plus hautes questions de la métaphysique ; mais il savait se mettre à la portée de son élève, et ne l'entretenait que des rapports de l'amour avec la morale.

— Il n'y en a aucun, disait-il. L'amour est au-dessus de tout, comme l'Allemagne. La seule offense que l'on puisse faire à la nature est de refréner un instinct qu'elle a mis en nous. La république de Silberberg lui a rendu hommage en abolissant toutes les lois infâmes et jusqu'aux règlements de police.

Philippe-Egon, qui, à titre de souverain déchu, était encore un peu superstitieux de discipline et d'autorité, repartait timidement :

— Ne crois-tu pas que, sans mettre bien entendu à l'exercice de l'amour aucune entrave, il conviendrait, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'organiser ?

— Tu es bien boche ! répondait Fritz Mosenthal, qui peut-être ne l'était pas moins.

— Ne m'en parle pas ! disait Phili. C'est mon désespoir. Combien j'ai encore besoin de tes conseils et de ton exemple pour acquérir cette légèreté française que j'admire si fort en toi !



Il soupirait.

— Pourquoi soupires-tu, disait Fritz ?

— Parce que j'aime ma femme et qu'elle est trop bien gardée. A ma place, que ferais-tu ?

— Je ferais comme toi, je me consolerais avec Mignon.

— Tu as raison, disait Phili.

Il ordonnait une halte, et quittait la voiture de son précepteur pour retourner dans celle de sa maîtresse et de son frère de lait. Il les trouvait si étroitement serrés l'un contre l'autre qu'ils n'occupaient pas la moitié de la banquette, et il n'avait point la peine de leur dire : « Faites-moi donc une petite place ».

Le trajet, pénible, était si varié qu'il ne parut point trop long, et par miracle le programme put être

exécuté de tous points. Les fugitifs parvinrent à Prague cahin-caha le sixième jour et obtinrent des wagons-lits. La grande-duchesse et la baronne revendiquèrent la case à deux couchettes. Phili prit, pour lui-même, Otto Müller et Mignon, celle qui en contenait trois. Ils n'eurent plus que cinq ou six changements et des arrêts de moins de quatorze heures ; ils arrivèrent à Genève le quatrième jour un peu avant minuit. L'hôtel où ils descendirent est situé hors la ville, au bord du lac. Ils le virent de loin tout illuminé malgré l'heure indue, et entendirent une horrible musique.

— Que diantre fait-on ici ? demanda Phili au *manager,* qui, sachant la qualité de ses nouveaux hôtes, les était venu saluer au bas du perron.

— Monseigneur, on y danse et on y soupe toute la nuit.

— Mais moi, je veux dormir !

— Vous ne sauriez avant six heures du matin ; mais ensuite Votre Altesse Sérénissime reposera paisiblement jusqu'à l'heure du thé, où les danses reprennent. Cela fait presque le tour du cadran.

— Je ne me représentais pas ainsi l'austère cité de Calvin, murmura Fritz Mosenthal.

— J'étais prévenu ! dit gaiement Phili. Allons nous habiller. Je meurs de faim. Madame, ajouta-t-il du ton le plus impérieux en se tournant vers Sophie-Charlotte, je vous prie d'aller mettre une toilette convenable et de venir souper avec nous.

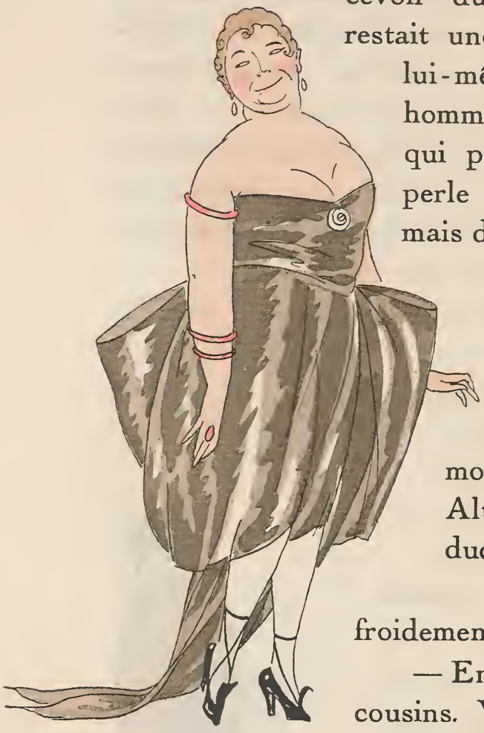
Un quart d'heure plus tard, le grand-duc ayant

endossé son smoking, la grande-duchesse le joignit, en robe fort courte, un peu trop décolletée pour son jeune âge, avec son beau rang de perles au cou. La robe de la baronne de Krakus était de velours noir, mais ni moins décolletée ni moins courte. Phili lui fit compliment de ses jambes, qui étaient en effet de fortes jambes. Mignon avait une jupe à paniers, des flots de volants et point de corsage. Mosenthal et Müller ne marquaient point trop mal. Sitôt assemblés, ils se dirigèrent vers la salle de restauration, conduits par le manager en personne. On leur ouvrit la porte à deux battants. Ils furent éblouis et assourdis.

Deux orchestres jouaient simultanément aux extrémités de la salle, et comme ils ne se souciaient point de s'accorder, cela faisait une cacophonie qui, dans le premier moment, semblait insupportable aux oreilles délicates : elles avaient bien vite fait de s'y accoutumer. Les musiciens, qui raclaient leurs instruments depuis plusieurs heures, transpiraient au point que leur noir avait coulé : leur musique n'en était pas moins nègre. Une centaine d'hommes en smoking et de femmes à moitié nues, mais couvertes de bijoux, dansaient tout en soupant et soupaient tout en dansant. Comme, à chaque



instant, les soupeurs se levaient pour aller faire un tour de fox-trot ou de tango, et les danseurs se rasseyaient pour souper, il était fort difficile d'apercevoir du premier coup d'œil s'il restait une table libre. Le manager lui-même hésitait, quand un homme jeune encore et chauve, qui portait à son plastron une perle unique, peut-être fausse, mais d'une grosseur et d'un orient incomparables, s'écria en français, avec un fort accent russe :



— Monseigneur !... Monseigneur, excusez-moi : n'êtes-vous pas Son Altesse Sérénissime le grand-duc de Silberberg ?

— Oui, dit Philippe-Egon froidement.

— En ce cas, nous sommes petits-cousins. Voyez en moi l'infortuné grand-duc Ivan Cyrilovitch Romanof, exilé de ma patrie comme de raison. Mais vous-même ?...

— Je suis, dit Philippe-Egon, détrôné de la semaine dernière.

— S'il fallait être égoïste, je m'en féliciterais ! Vous allez donc souper avec nous, mon cher ! Laissez-moi vous présenter la comtesse Tatiana Schmück.

Elle est mon épouse morganatique, mais légitime.

Phili baisa la main de la comtesse, qui lui baisa la nuque. Il fit un petit sursaut d'étonnement, puis se ressouvint que c'est l'usage. Il regarda Sophie-Charlotte et vit que cet usage ne lui plaisait point. « Elle est jalouse, » pensa-t-il. Ensuite il regarda la comtesse, et se dit : « Elle est ravissante. Quelle branche! Au fait, c'est ma première femme du monde. » Ces mots, qui lui étaient venus machinalement, le firent aviser qu'il avait *peut-être* conçu, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le machiavélique projet de se divertir avec la comtesse et de reconquérir Sophie-Charlotte par la jalousie. Mais il n'avait pas dix-neuf ans : il croyait faire de la politique et déjà il jouait franc jeu.



Il expédia les présentations et, tandis que son petit-cousin baisait la main de la grande-duchesse, il marmotta pêle-mêle les noms de Mignon, de la Krakus, de Mosenthal, de Müller.

— Mon cher, dit Ivan Cyrilovitch, vous prenez place à côté de la comtesse Schmück, comme de raison, et moi à côté de Son Altesse Sérénissime.

Il crut devoir ajouter, avec un gros rire :

— Vous savez que je ne suis pas dangereux.

Phili n'en savait rien et fut interloqué, mais n'eut point la curiosité de demander à Son Altesse Impériale des explications.

— Surtout ne causons pas déjà de nos malheurs ! dit Ivan Cyrilovitch. Je suis excédé, mon cher. Cette révolution, quel ennui ! Il n'y faut pas songer.

La recommandation était superflue. En moins de cinq minutes, Phili, Sophie-Charlotte, la grosse baronne de Krakus elle-même, ainsi que Mignon, Fritz et Otto, s'étaient mis au rythme des autres soupeurs-danseurs, qui rendait toute conversation suivie impossible. Tatiana, cependant, se trouva un moment seule avec Phili, et assise. Elle lui dit d'une voix chantante :

— Son Altesse Sérénissime madame la grande-duchesse est bien jeune !

— J'ai fait un mariage blanc, dit Philippe-Egon.

— Ah ? dit-elle.

Et aussitôt, quittant son soulier, qui n'était guère qu'une pantoufle, elle posa son pied sur celui de Philippe-Egon, qui, par hasard, avait quitté son escarpin. « Elle est à moi ! » pensa-t-il ; et il se sentit fort empêtré. Tatiana Schmück était en effet sa première femme du monde, et il n'avait aucune habitude du monde. Non seulement, comme tous les princes, il n'avait pas reçu ombre d'éducation, il ignorait la civilité puérile et honnête des bourgeois,

mais ses procédés amoureux étaient ceux du paradis terrestre, et il craignait qu'ils ne fussent point encore praticables dans une société mal définie, que la révolution a rapprochée de la nature, sans lui faire perdre toutes les apparences et le vernis de la civilisation. Il ne crut point possible de dire tout uniment à madame la comtesse Tatiana Schmück, épouse morganatique mais légitime d'un grand-duc de Russie, ce qu'il souhaitait d'elle avec précision, et il ne trouvait pas autre chose à lui dire.

Il songea bien que cette personne, appartenant au même milieu que lui, était sans doute aussi primitive et aussi mal élevée ; mais l'embarras de sa partenaire ne remédiait pas au sien et, après s'être témoigné, du pied, leurs sentiments, ils demeuraient tous deux en détresse. Ils ne se fussent jamais tirés de ce mauvais cas, si la baronne de Krakus ne fût à propos revenue près d'eux, encore toute haletante de s'être essayée à la valse-hésitation.



La baronne avait si manifestement le physique de la complaisance que Phili, en la revoyant, se dit : « Suis-je sot ! Je l'avais remarqué il y a dix jours, et je n'y songeais plus ! »

Il est probable que Tatiana faisait des réflexions du même ordre. Elle regardait tour à tour la baronne et Philippe-Egon, et semblait les implorer.

— Madame, dit brusquement Phili à la Krakus, vous dansez comme un ange, et je veux danser avec vous.

Elle était tombée assise, elle rebondit : les désirs d'un prince sont des ordres. Phili daigna la faire pivoter quelques secondes, puis s'arrêta pour souffler, et lui dit tout net qu'ayant résolu d'honorer la comtesse Schmück, il la priait d'arranger ça.

Madame la baronne de Krakus ne se montra point mortifiée de recevoir une telle mission ; au contraire. Elle semblait tout ensemble fière, contente et un peu déçue.

— Je vois, dit-elle maternellement à Phili, que Votre Altesse Sérénissime est redevenue raisonnable ; mais tient-elle si fort à cette Schmück ?

— Absolument, dit-il.

— Je crains que Votre Altesse ne fasse fausse route.

— Pensez-vous qu'on me refuse ? dit Philippe-Egon avec hauteur.

— Certes non !



— Alors, faites ce que je vous dis.

Il ramena la baronne, puis s'écarta de nouveau. Il la vit glisser deux mots à l'oreille de la comtesse et, quand il revint, elle lui fit signe qu'il était agréé.

— Demandez-lui où est sa chambre, dit-il tout bas.

Elle le demanda, on le lui dit, elle le répéta au grand-duc, et environ six heures du matin, quand les danses finirent, il y fut tout droit, Tatiana de même;

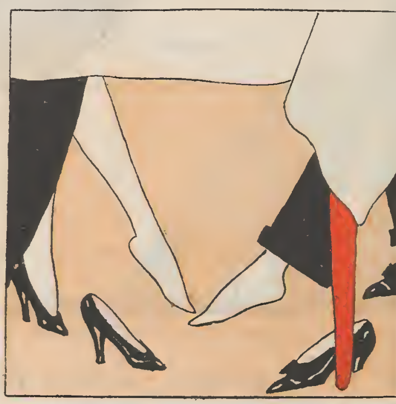
si bien qu'ils se trouvèrent nez à nez devant la porte. Tatiana l'ouvrit.

— Passez, lui dit-elle.

— Vous êtes chez vous, dit-il.

Comme il doutait s'il convient de traiter une femme du monde ainsi qu'une maîtresse ordinaire, elle eut une façon de lui dire : *Mettez-vous donc à votre aise, mon cher,* qui lui parut trancher la question. Elle acheva de l'éclairer deux heures plus tard, en lui disant :

— Petite âme, n'auriez-vous pas une dizaine de milliers de marks sur vous ? Je n'ai pas payé ma note d'hôtel depuis deux mois. Donc ce misérable aubergiste veut déjà me faire des ennuis!



(à suivre)

Abel Hermant


E. BLANCHE.



LE ROSEAU

Reprends ta route.
Elle est plus douce
Au crépuscule qu'au matin,
Quand ,vers la vie,
Tu l'as suivie
Pour t'en aller vers ton destin....

Tu reverras peut-être sur le sable encore
La trace vaine de tes pas;
Tu t'entendras
Peut-être encore
Rire en ce même écho où ta voix fut sonore
Et où quelqu'un répond quand on parle
Ecoute, [trop bas...
Reprends ta route
Et va!

Marche [traverse
Jusques au fleuve lent que le vieux pont
De son arche, [a grandi,
Jusqu'à l'arbre où ton nom, dans l'écorce,
Vers ton passé, vers ta jeunesse,
Jusqu'à la maison qui se cache
Au fond du jardin agreste

Où le cadran solaire a marqué tes midis ;
Entre, la porte est ouverte
Et, dans le foyer refroidi,
Rallume la brindille sèche
Et la pomme de pin dont l'écaille a verdi
Et puis,
De chambre en chambre, cherche
Le miroir où l'amour, en pleurant, t'a
[souri !

Tiens, voici déjà la fontaine
Avec sa vasque et son bruit doux ;
Courbe-toi, bois-y à genoux
Car la forêt est vaste et l'on y perd haleine
A marcher dans son ombre, mais avant
Cueille à la rive de l'étang
Un de ces roseaux droits pareil à celui
[même

Dont la tige creuse te suffisait,
T'en souvient-il, te suffisait,
O cœur en joie, ô cœur en peine,
A faire chanter la forêt !

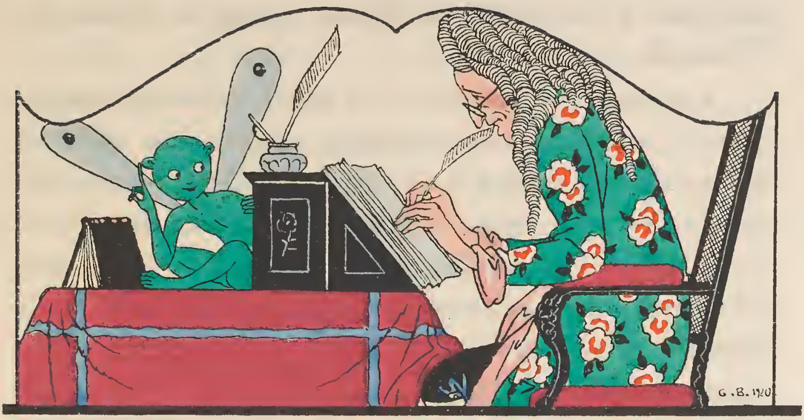
Henri de Régnier

de l'Académie Française.





La lettre attendue



Le carrosse aux deux lézards verts

I

Une espèce de dissertation littéraire sur la meilleure manière de traiter le sujet

> « La Nature a attaché sa malédiction à l'immobilité. »
> GŒTHE *(Conversations).*
>
> « Ils n'ont pas Virgile, et on les dit heureux parce qu'ils ont des ascenseurs. »
> Anatole FRANCE *(Le Jardin d'Epicure).*

Mes lecteurs, j'aimerais mieux bavarder avec vous sans faire d'embarras, que de vous laisser tomber, comme la manne du haut des cieux, un récit qui n'aura peut-être aucun goût, mais se donnera des airs d'avoir été composé par un être sans âge, sans sexe, insoumis aux lois de la pesanteur et de la vie, et

écrivant à la façon de Moïse, sous la dictée de l'Éternel.

Car enfin, si un auteur ne cause pas tout simplement, c'est bien cette attitude surhumaine qu'il se donne. Je sais qu'il y a encore aujourd'hui nombre de gens à qui il ne répugne pas de se laisser duper par une autorité prétendue ; mais comment se fait-il que les mêmes soient acharnés, lorsqu'ils ont lu un livre, à obtenir mille renseignements sur la personne de l'écrivain ? Ce n'est pas la peine que celui-ci se soit fait passer pour un grand prêtre, un initié, un inspiré, si tout aussitôt il doit vous communiquer son état-civil, sa photographie, le menu de son repas, l'aveu de sa fleur préférée. Jeu cruel, qui consiste à se faire d'un homme, durant une heure ou deux, l'image d'une espèce de demi-dieu, et puis de le rabaisser aussitôt, voire de se délecter à ses petitesses !

La vérité est qu'il y a des hommes très grands qui sont plus simples que le premier venu. Les pensées profondes, la haute sagesse, les riches constructions de l'imagination sont l'apanage de bonshommes qui ressemblent à tout le monde, et vivent comme vous et moi. Méfiez-vous de ceux qui donnent à leur vie une tournure extravagante : ce sont probablement des farceurs, de creux comédiens avides de leurrer l'âme crédule, et qui se dégonflent un beau matin, comme des ballons remplis de vent. Souvenez-vous que Corneille portait de fort mauvaises chaussures, que

Racine fut bourgeoisement le père d'une nombreuse famille, et Stendhal un petit consul ennuyé, à Civita-Vecchia.

Nous n'écrivons pas dans les nuages. Un ange n'est point apparu pour me dire : « Prends ta plume et écris aux amateurs éclairés qui s'arrachent la belle Revue répondant au nom charmant de *Guirlande...* »

Non. Voici comment les choses se sont passées.

Je réfléchissais à un sujet de conte, choisi parmi ceux qui se rapportent le plus possible au temps présent, — on préfère une aventure du temps présent, je ne sais pas pourquoi — lorsqu'on vint m'annoncer la visite d'un jeune homme précisément tout à fait moderne. Il venait me confesser qu'ayant jusqu'ici ignoré mes livres, sous prétexte qu'il me tenait pour un monsieur « arrivé », — il paraît qu'il est tout à fait inutile de lire les ouvrages des auteurs qui se sont déjà fait une réputation — il avait été poussé à les lire par le mal extrême que l'on en disait, et, comme il était loyal, il désirait m'avouer que mes livres l'avaient touché ; seulement, et avec beaucoup de politesse et un entrain endiablé, il m'exprima aussi son regret sincère que je n'eusse point coutume de traiter des sujets plus « actuels ». — Qu'appelez-vous donc un sujet « actuel » ? lui demandai-je. — Comment ! Monsieur, dit-il, mais le monde est renouvelé par les découvertes scientifiques..... etc. Et le voilà à m'énumérer les toutes dernières merveilles : avions, torpilles, sous-marins, « sans fil » et les gaz asphyxiants

récompensés par le prix Nobel. Bref, le roman, par exemple, des « Ondes hertziennes » traité par l'auteur de *La Jeune Fille bien élevée,* lui paraissait désirable. Je trouvais ce jeune homme charmant ; il était intelligent, informé, piqué par le goût de l'innovation, ce qui n'est pas pour me déplaire ; et, évidemment, seule lui échappait une expérience prolongée de la littérature. Je songeais : « A-t-il de la chance ! D'abord il est très jeune ; et il attache à une découverte scientifique l'importance que je donnais, de mon temps, au « réalisme » dans nos parlottes de débutants ! Le « sans fil » va plus loin que le réalisme, je le reconnais ; mais que sont ces prétendus perturbateurs au prix d'une ode d'Horace, d'un vers de Ronsard ou d'une de ces nonchalantes réflexions de Montaigne qui s'enlacent autour de vos membres et vous pénètrent pour la durée de la vie, comme le lierre la muraille ? Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais qu'une sorte de littérature, c'est celle qui nous entretient de l'esprit et du cœur humains. Les accidents de l'état social ou des mœurs, comme l'esclavage antique, la féodalité au Moyen-Age, ou le merveilleux scientifique de nos jours, n'ont vraiment d'intérêt que dans la mesure où ils influencent notre manière de penser ou de sentir ; or les Dialogues de Platon, qui ne datent pas d'hier, n'ont jamais flatté davantage l'intelligence ; la femme de nos jours est aussi perfide que Circé ; et n'aime-t-on point encore comme faisait Didon ? Un monsieur qui nous eût raconté avec stupeur les premiers « chemins de fer » nous paraîtrait sans doute un peu coco. Je

crois bien, moi qui vous parle et qui ai connu les diligences, avoir été un des premiers à rapporter un voyage en automobile ; je ne voudrais pas le relire à présent, tandis que l'émoi d'une jeune fille à l'éveil de la première tendresse, qui fut sincèrement écrit il y a soixante ou cent ans, il me semble qu'il a conservé sa fraîcheur malgré tout ce que l'ingéniosité des hommes, à leurs moments perdus, a ajouté depuis lors aux arts chimiques et mécaniques. »

Et voyez, s'il vous plaît, comment les choses arrivent, et les hasards singuliers qui déterminent nos écrits ! Pendant que mon jeune homme parlait et



pendant que je faisais, à part moi, les précédents retours — que je me gardais bien de lui communiquer, parce qu'il se serait moqué de moi, vieille barbe — je prenais la résolution d'abandonner le projet de conte choisi, lequel me paraissait tout à coup encore trop rapproché du temps présent, quoiqu'il ne le fût certes pas assez au gré de mon visiteur, et je faisais le serment de conter quelque aventure qui, non seulement n'eût aucun caractère scientifique, mais fût aussi *invraisemblable* que possible.

« C'est avoir le caractère mal fait, me direz-vous, c'est procéder par réaction. » Hélas ! je sais bien que nous n'agissons presque jamais d'autre manière ; mais ici, je jure que je ne pensais point à réagir ; j'aurais au contraire aimé à contenter mon visiteur : j'étais pour lui plein de reconnaissance, car il venait de m'éclairer en me prouvant à quel point j'eusse été sot de donner dans les nouveautés.

« Mais ce n'est pas une raison pour narrer une histoire invraisemblable ! » Je vous demande bien pardon. A mesure que la littérature s'opposait pour moi, d'une manière définitive, à l'esprit scientifique, je reconnaissais que la véritable littérature était la littérature invraisemblable. Entendons-nous.

Voyons, ne prenez-vous pas en pitié tous ces écrivains qui se donnent un mal affreux pour agencer d'une manière véridique des séries compliquées de faits, lesquels, si bien imbriqués qu'ils soient les uns dans les autres, ne signifient rien du tout ? Que m'importent mille faits ingénieusement

combinés, qui ne fournissent aucune lumière à mon esprit, aucune émotion à mon cœur ? Je vous en prie, croyez-moi : ce ne sont pas les faits qui doivent être vraisemblables, c'est le sens qui se dégage des images présentées à vos yeux. Si je vous dis qu'aidé d'un Diable je soulève tous les toits de Paris ou de Madrid et vous montre la vie des hommes que ces couvertures abritaient, le fait est nettement incroyable, mais ne nuit en rien au caractère véridique de l'histoire. Il n'est pas vraisemblable que le « chêne » ait dit jamais quelque chose au « roseau » : trouvez-vous que la fable de La Fontaine pèche par la base ? Les péripéties de *Candide* sont insensées : il n'existe pas, à mon avis, d'ouvrage plus vrai.

Ce qui est vraisemblable, hélas ! c'est que nous avons été de grands bêtas, en accordant une importance à des éléments qui n'en ont point, et en convertissant, comme nous-mêmes, la littérature au matérialisme. Les « faits », ce sont des « signes » comme les « mots ». Une littérature qui arrive à conférer des dignités excessives aux mots est proche de la décadence ; si pareils honneurs sont rendus aux faits, la pauvre littérature perd son cerveau ; c'est une folle, une innocente de village, et sa chair même n'est pas belle, car c'est la vigueur spirituelle qui lui eût valu son principal agrément.

Mais voilà trop de pédanteries et j'ai hâte d'entreprendre le récit d'une aventure à laquelle il me plaît, je vous en avertis, de donner les apparences de la plus extravagante folie et de la plus surannée.

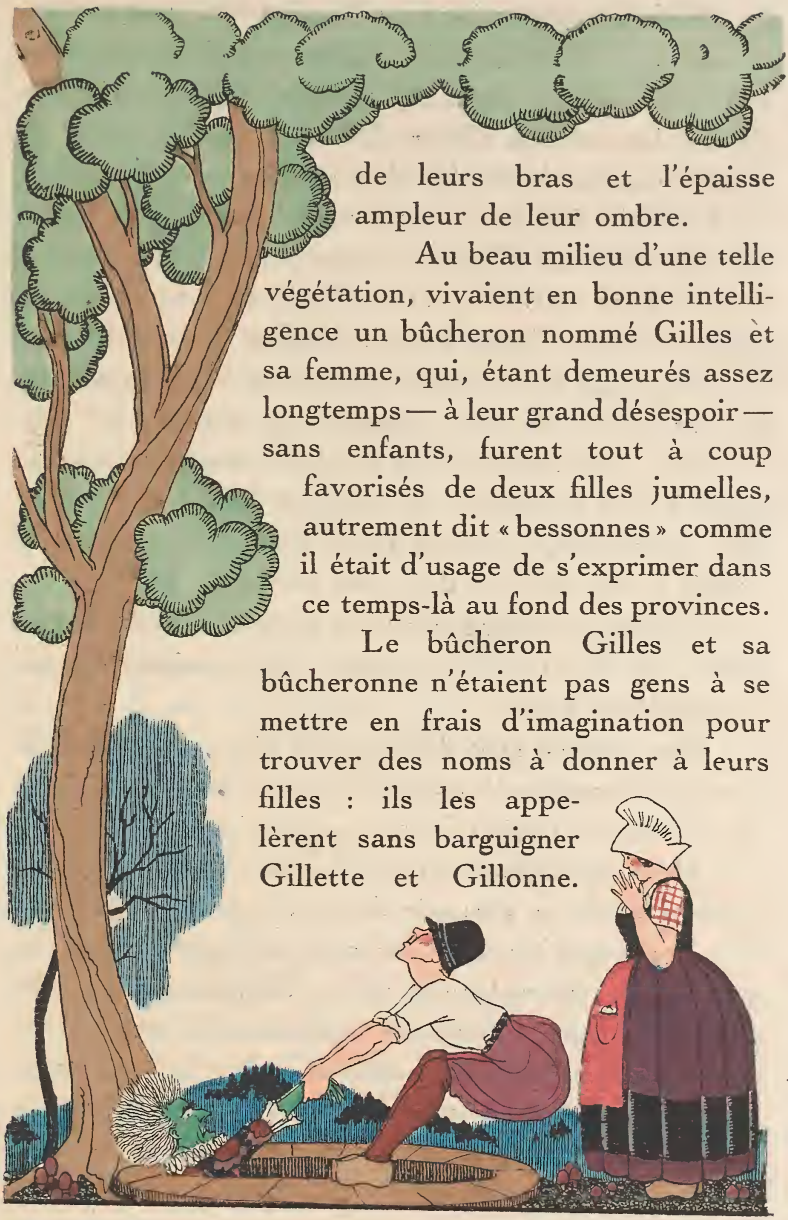
Je ne sais pas si vous avez lu les Contes de ma Mère l'Oye. On les connaissait de mon temps, et les grandes personnes n'en faisaient pas fi. Je n'en suis pas autrement entiché, mais leur absence de prétention, leur apparence de s'adresser aux enfants — comme l'œuvre de notre Fabuliste, qu'il faut être un grand sage pour comprendre — m'ont toujours plu. Il vaut mieux avoir l'air de chuchoter de toutes petites choses au niveau de l'oreille des fourmis que de simuler qu'on embouche les trompettes du Jugement dernier. Quelqu'un se trouvera un jour ou l'autre, pour juger la valeur des choses qui auront été dites ou d'aussi bas ou d'aussi haut.

Veuillez me permettre de vous mener au cœur même d'une forêt, non d'une forêt d'aujourd'hui, savamment exploitée, ou, hélas ! saccagée pour les besoins de la guerre ; au cœur d'une bonne forêt d'autrefois où les arbres croissent à leur gré et ne meurent, la plupart du temps, que de leur mort naturelle. Cela ne forme pas un enlacement de troncs et de branches inextricable, car chaque plante se défend comme un homme, a horreur d'être incommodée par le voisin et tâche à être la plus forte afin d'exterminer qui la gêne. A défaut d'aboutir à cette extrémité toujours tentante pour un être vivant, eh bien ! l'on se retire sur soi-même, on raccourcit ses rameaux, on les dirige en hauteur, on se résigne à une taille fluette et un peu trop longue, mais du moins on est seul et ne se commet point, si l'on est bouleau, avec un sapin, si l'on est frêne, avec un cornouiller. Les chênes sont maîtres, cela va de soi, et étouffent la gent myrmidonesque, par la musculature

de leurs bras et l'épaisse ampleur de leur ombre.

Au beau milieu d'une telle végétation, vivaient en bonne intelligence un bûcheron nommé Gilles et sa femme, qui, étant demeurés assez longtemps — à leur grand désespoir — sans enfants, furent tout à coup favorisés de deux filles jumelles, autrement dit « bessonnes » comme il était d'usage de s'exprimer dans ce temps-là au fond des provinces.

Le bûcheron Gilles et sa bûcheronne n'étaient pas gens à se mettre en frais d'imagination pour trouver des noms à donner à leurs filles : ils les appelèrent sans barguigner Gillette et Gillonne.



Mais il s'agissait de faire baptiser les deux petites.

Quand je vous ai dit que ce monde-là gîtait au beau milieu d'une forêt, cela signifie qu'il était très loin de tout hameau ou village. De la chaumière, on n'entendait pas les cloches les plus proches, même quand le vent portait. Aussi ce fut une expédition dans le genre de celle des Rois Mages, lorsque la mère, qui nourrissait les deux marmots, étant relevée de ses couches, se jugea en état d'aller jusqu'à l'église métropolitaine.

Il y avait bien quelques huttes de bûcherons dans les environs, où l'on ramassa un parrain et une marraine, peu reluisants, à la vérité, mais qui consentirent à faire la route — si l'on peut dire — à pied, et qui, entre nous, n'étaient pas fâchés qu'une occasion s'offrît à eux de voir des lieux habités.

L'humble cortège se mit en marche, de très bonne heure, un beau matin, après avoir soigneusement verrouillé les portes.

Nos bonnes gens étaient fort aises, parce que le jour qui commençait à poindre devait être celui d'une de ces fêtes de famille dont on se souvient.

Mais ils étaient loin de se douter qu'ils devaient avoir sujet de se souvenir de cette fête-là longtemps.

Après une heure et demie de pérégrination sur la mousse, les champignons et les aiguilles de pin qui rendent le pied glissant, ils s'assirent afin que la mère prît un peu de repos et donnât le sein à ses poupons. Et celle-ci donnait le sein droit et le sein gauche tout ensemble, afin de ne point perdre de temps ; et les deux jumelles emmaillotées, comme deux paquets croisés sur

les genoux, s'accommodaient de cette double coulée et épuisaient gloutonnement les provisions maternelles.

Gilles, pendant cette opération, s'était écarté avec le bûcheron qui devait remplir les fonctions de parrain et avec quelques autres qui les accompagnaient pour l'honneur ; et, tous, ils examinaient en connaisseurs les fûts des hêtres et des chênes, fixant le prix au cours du jour.

Tandis qu'ils s'adonnaient à leurs calculs, ils furent distraits par des cris plaintifs issus d'un trou profond. Et, s'étant approchés de la margelle de ce puits, ils distinguèrent une vieille femme en haillons.

— Qu'as-tu, la mère ? lui dirent-ils ; est-ce le fait d'une femme de ton âge de passer la nuit à la belle étoile ?

— Hélas ! mes bons messieurs, dit la vieille, je me suis laissée choir en ce maudit lieu à la tombée de la nuit, qui m'a paru longue, car je pense que j'ai une jambe cassée... Mais que doivent penser, eux, mes pauvres enfants qui me croient morte à l'heure qu'il est ?

Les bûcherons se laissèrent glisser dans le trou et se mirent en devoir de tirer de là la pauvresse. Elle poussait des cris de renard pris au piège, à quoi ils reconnurent qu'elle pouvait, selon son dire, avoir quelque membre rompu ; et ils étaient très embarrassés, car enfin ils ne pouvaient pas l'emmener ainsi à la ville, ni chez le rebouteur qui habitait loin en arrière. Alors, sans réfléchir davantage, ils la menèrent vers la mère Gilles, car, bien que les hommes médisent ordinairement

des femmes, ils vont d'instinct vers elles dès qu'il s'agit de prendre conseil.

— Mon Dieu ! dit la mère Gilles, en apercevant l'antique percluse, il faut remettre le baptême : ce n'est pas chrétien que d'abandonner une si pauvre femme en plein bois !

Mais la vieille, à la vue des deux bessonnes, interrompit ses plaintes et dit :

— C'est à vous, Madame, ces deux gentilles petites créatures ?

— Oui, fit la mère, et elles prennent bien, comme vous voyez : ce sont deux filles, pour mon malheur ; on a du mal à tenir cette engeance-là ; deux garçons auraient mieux fait mon affaire...

— Ne vous mettez point en peine, dit la vieille; je vois que vous êtes de braves gens...

A ce moment, — écoutez-moi bien! — le jour parut dans toute sa splendeur, par une trouée qui se fit soudain dans les cimes, sous l'influence de l'air matinal. Et nul ne sut jamais comment se fit la chose : les bûcherons furent allégés de leur fardeau. La vieille disparut. Tout gémissement s'éteignit. Et l'on vit, non sur le sol en vérité, mais bien au-dessus, à la hauteur d'au moins deux tailles d'homme, donc soutenue miraculeusement dans les airs, une dame d'une merveilleuse beauté.

Et cette dame, aussi brillante et non moins belle que le jour, s'adressa de là-haut aux bûcherons et aux bûcheronnes fort surpris — sa voix avait la douceur et le charme du vent qui chante dans les ramures des pins — : « Je suis, dit-elle, la Fée Malice. Mais n'ayez point peur de mon

nom !... J'ai voulu éprouver votre cœur. Je vois qu'il y a encore, par le monde, quelques braves gens, du moins au fond des bois. Vous m'avez secourue : je ne demeurerai pas en reste avec vous, car, Dieu merci, je suis riche. Allez faire baptiser vos bessonnes, et, à votre retour, vous trouverez une surprise...

Ayant dit ces mots, la Fée Malice disparut, beaucoup trop tôt, au gré de tous, car nul, parmi les gens présents, n'avait vu jusqu'ici une figure si admirable, ni entendu de paroles si suavement prononcées.

Alors un des bûcherons, qui était du cortège, fit mine de vouloir retourner, sans plus tarder, vers les cabanes, car il était anxieux de connaître la surprise qu'avait promise la Fée. On l'arrêta par le fond de son pantalon, en lui faisant observer que la surprise n'était pas pour lui



et que s'il n'assistait pas comme tout le monde au baptême, la Fée serait bien capable de lui poser une taie sur les deux yeux.

Il suivit donc les autres pas à pas, mais en grommelant, et, au bout d'une autre heure de marche, ayant ruminé dans son esprit de bûcheron, il dit à ses compagnons qui s'entretenaient de l'événement :

— Et alors, vous y croyez, vous ?

— A quoi ? firent-ils tous, hommes et femmes.

— Mais, à la Fée.

— Le farceur ! Et il voulait retourner sur ses pas pour ne point la perdre !

— Je voulais retourner boire un coup, faute de quoi je me sens capable d'avoir encore des visions comme une fillette aux pâles couleurs...

Les autres bûcherons furent choqués de son impertinence ; mais ce n'est jamais en vain que l'on entend émettre une idée, si mauvaise soit-elle, et principalement une qui tend à détruire quelque chose.

Un autre bûcheron dit :

— C'est peut-être bien l'éclat du jour qui nous a éblouis, ma foi...

— Eblouis ! éblouis ! dit la mère Gilles, et tes oreilles ? et tes doigts ? Est-ce que tu n'as pas touché la vieille ? N'as-tu pas senti ses os pointus ? Ne s'est-elle pas évanouie pour toi comme pour les autres dans le même moment où la belle dame a paru en l'air et a dit pour nous tous les mêmes choses ?... Répète un peu ce qu'elle a dit !

L'un répéta ce qu'il avait entendu. Mais il fut contredit par un autre qui avait ouï différemment. Comme on ne réussissait pas à se mettre d'accord, l'incrédule bûcheron triomphait.

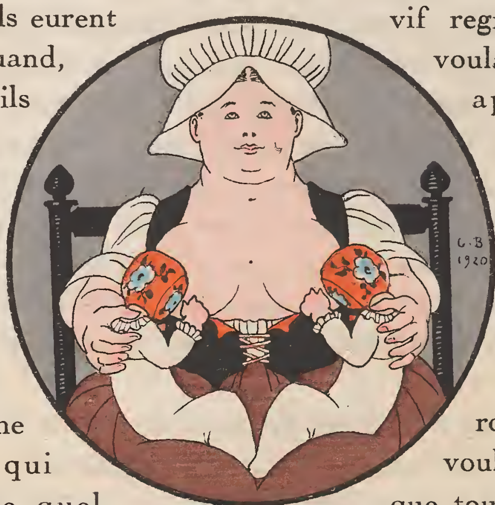
— Moi, je sais bien une chose, dit la mère Gilles, c'est qu'elle a promis de ne pas demeurer en reste avec nous, attendu qu'elle est riche, et, en désignant mes filles, elle nous a annoncé une surprise au retour...

Mais il ne se trouva que son mari pour avoir entendu la même chose, car la bonne promesse s'adressait à son ménage et non point aux autres. Et à mesure qu'il s'accréditait que la surprise était réservée aux bessonnes, la croyance à la Fée faiblissait, et même elle était réduite à néant, avant que l'on eût atteint la ville.

Tant et si bien que Gilles et sa femme eux-mêmes finissaient par concevoir quelque inquiétude.

Cependant, il se produisit, en pleine ville, une chose étonnante. C'est qu'aussitôt les bessonnes présentées aux fonts baptismaux, les cloches sonnèrent à toute volée, bien que les pauvres parents n'eussent point eu le moyen de faire les frais du carillon, ce qui causa un grand émerveillement et attira fort concours d'oisifs à l'entour de l'église. Or, lorsque le cortège sortit, ne voilà-t-il pas que des gamins se trouvèrent là, assez proprement habillés, ma foi, et qui semaient des dragées à grands gestes, comme on répand le blé dans les sillons, et ces gamins tiraient ces sucreries de corbeilles toutes neuves, profondes, et que nulle prodigalité n'épuisait.

On supposa que les bûcherons avaient de puissants protecteurs dans l'endroit; cependant on ne les vit ni monter au château, ni franchir le porche d'aucun hôtel opulent. Ils allèrent tout simplement à l'auberge du Cheval-Blanc, mangèrent et burent en gens économes, de quoi ils eurent vif regret, à la vérité, quand, voulant solder leur écot, ils apprirent que le repas était payé.



Je vous laisse à penser si tout cela donna lieu à facéties de la part des bûcherons incrédules, qui voulaient bien admettre quelque tour de sorcellerie, quoiqu'ils n'eussent point vu de sorcier, mais qui refusaient d'admettre la Fée que cependant ils avaient tous vue, touchée et entendue.

(à suivre)

René Boylesve.

de l'Académie Française.



CHANSON à BAMBA

Certes, mon pays m'était cher;
Mais l'amour m'a troublé la tête;
J'ai traversé la mer,
J'ai bravé la tempête,
Pour toi, Bamba, fille aux yeux noirs!
Pour toi, Bamba, fille aux yeux noirs!

Voici mon cœur et des bijoux!
Voici de l'or et des richesses!
Je veux tes seins si doux!
Et je veux tes caresses!
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs!
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs!

يا بمبه يا ام عيون سود

Laisse-moi m'étendre un moment
Sur cette couche où tu reposes.
Je veux ton corps si blanc !
Je veux tes lèvres roses !
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs !
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs !

Mais à mon étreinte d'amant,
Si tu tentais de te soustraire,
Maudit soit ton enfant !
Et maudit soit ton père !
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs !
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs !





CHANSON DE DENDERAH

Trémousse-toi, Blanchette !
Dans la vigne, prends du raisin.
Trémousse-toi, coquette !
Cueille des fleurs dans le jardin !

Trémousse-toi, Blanchette,
Et chante-moi quelque doux chant.
Trémousse-toi, coquette ;
Et mon cœur sera bien content !

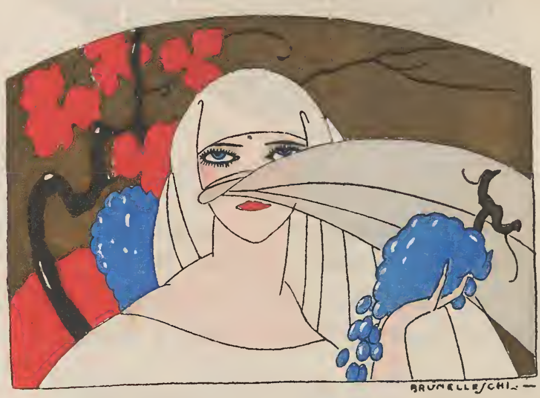
تلدحرجي يا بيضة فى الكرم نقي ليمون

Trémousse-toi, Blanchette !
Dans les champs, cueille des melons.
Trémousse-toi, coquette !
Aux citronniers, prends des citrons.

Sa natte bien tressée
S'est dénouée enfin pour moi ;
Elle s'est trémoussée ;
Et mon cœur en est en émoi.

Trémousse-toi, Blanchette !
Cueille les fleurs de mes rosiers !
Trémousse-toi, coquette !
Mange les fruits de mes dattiers !

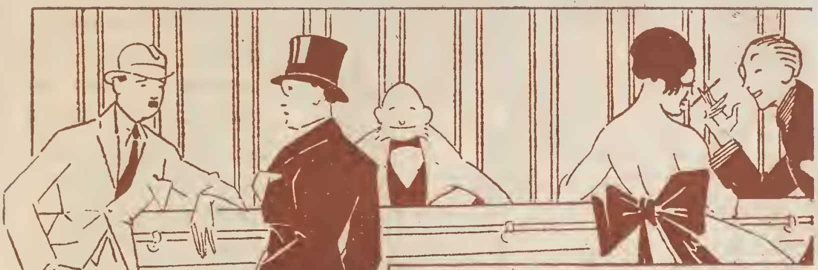
Jean Hermanovits





Les Colombes familières.

Jade
Robe du Soir de chez Jenny





Méditations sur la toilette

LA MISE EST L'HOMME

Ce n'est pas dans le luxe des vêtements, dans la richesse des bijoux, que consiste la toilette. Une élégance exquise, une parfaite harmonie, lui donnent seules du charme.

Il y a des gens qu'un rien pare; d'autres se mettraient inutilement en quatre pour se distinguer du commun des mortels.

La mode voulait, il y a quelque cent ans, à Londres, que l'on portât un habit râpé. Il y a bien peu de «fashionables» capables de résister à un tel raffinement de toilette.

«Un homme bien chaussé et bien coiffé peut se présenter partout.» Cet aphorisme est faux. On ne sera jamais bien mis, pour le fait seul d'être client de grandes maisons. C'est la tournure, la manière de porter la toilette, qui en fait tout le prix.

En général, une grande simplicité dans la mise est préférable à toute recherche. Les plus beaux draps, les toiles les plus fines, gagnent, comme les bijoux de prix, à ne pas être chargés



de travail et d'ornements. Jadis chaque état avait son costume spécial : la révolution a passé son niveau sur ce vieil usage. Le conseiller d'état se met aujourd'hui comme l'avoué, le médecin comme le vaudevilliste ; celui qui a mauvaise grâce est exposé, comme certain personnage, à être pris pour son propre valet, et à s'entendre dire dans son salon : « Mon ami, une glace. » Depuis que l'on ne porte plus écrit sur la broderie de son habit le rang et l'état qu'on tient dans le monde, il devient plus urgent de soigner sa toilette.

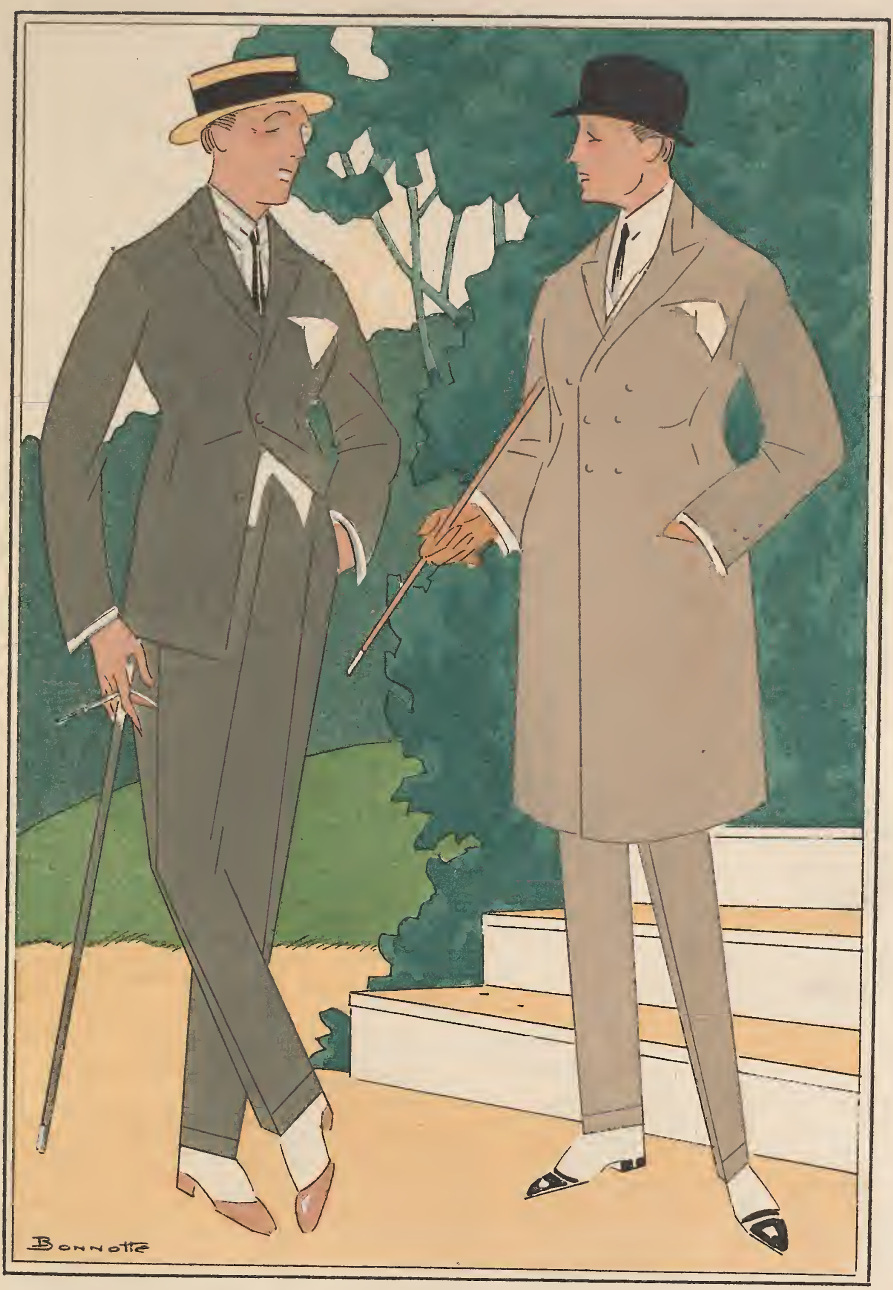
Il ne faut pas confondre le soin de soi-même avec la recherche de la coquetterie.

Le jour de l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre sur le Niémen, Murat et le général Dorsenne arrivèrent en même temps pour prendre place derrière l'Empereur : Murat, comme à son ordinaire, chamarré de broderies, de fourrures, d'aigrettes ; Dorsenne avec cette tenue élégante, recherchée, mais sévère, qui faisait de ce beau général le modèle de l'armée. Napoléon, s'adressant à Murat, lui dit : « Allez mettre votre habit de maréchal, vous avez l'air de Franconi ! » Puis il salua affectueusement Dorsenne. Cette leçon de toilette ne fut pas perdue pour l'armée.

La mode est une vieille coquette qu'il serait dangereux de heurter de front, mais à laquelle cependant on ne doit pas faire trop de concessions.

En dépit du proverbe, l'habit fait très souvent le moine.

Chez les femmes surtout, les raffinements bien compris de la



De l'été à l'automne

PAR BARCLAY TAILOR

Avenue de l'Opéra, Paris

toilette prolongent la jeunesse et la fraîcheur. Plaire est l'unique affaire de leur vie ; un tact particulier, une espèce de sixième sens leur révèle tout ce qui peut les embellir.

Pour la toilette comme pour l'esprit, l'affectation est mortelle. Tout l'art consiste à savoir allier à l'élégance une originale simplicité.

Les modes ont eu leur révolution, leur anarchie, leurs catastrophes ; mais la propreté a toujours été la base de la toilette. Les marquis de Dancourt, débraillés et barbouillés de tabac, n'ont jamais eu de modèle qu'au théâtre et à la taverne.

Il semble que la mode qui nous régit soit éternelle car l'histoire nous apprend que la mode, de son essence capricieuse, ne dura jamais plus de 25 à 30 ans.

De nos jours, d'ailleurs, on sent chez la jeune génération une certaine impatience de changement. La taille serrée et les revers onduleux attestent l'influence du Directoire. Certes, nous nous y acheminons peu à peu mais nous ne saurions brusquer les choses. Faut-il au moins que nous harmonisions notre mise avec notre fiévreuse vie moderne, faite de vapeur et d'électricité.

Quant à nous, nous nous refusons à accorder notre crédit à certain tailleur de Londres qui veut révolutionner en vain la mode en réhabilitant les capes et les dentelles. Ce n'est pas à une heure



comme la nôtre où la vie est si complexe, qu'il est séant de marquer les différences sociales par le costume.

A certains il paraît vain de parler toilette. Pour ma part, je ne le crois pas. Nous devons y penser sans en avoir l'air et concourir ainsi à l'esthétique générale. La mode française est un article d'exportation qui contribue à notre prestige national à travers le monde.

Des milliers de nos ouvriers vivent de notre commerce de luxe. Ce point de vue économique et social mérite bien notre attention.

On doit avoir bien mauvaise idée d'un homme qui néglige habituellement sa toilette ; il faut être un La Fontaine pour se permettre de mettre ses bas à l'envers.



Il n'est personne qui ne sente les avantages d'une mise recherchée dans une foule de circonstances importantes de la vie ; et, sans vouloir renouveler une vieille plaisanterie, nous pouvons dire que bien des gens ont dû leur fortune à leur habit. Places, mariages, avancement, que de choses l'on peut manquer par une négligence de toilette ! Il est bien peu d'hommes qui, au moins une fois dans leur vie, n'aient pas eu l'occasion de s'écrier avec Sedaine : « Ah ! mon habit, que je vous remercie ! »

André de Fouquières



Roi Soleil

Création de MELNOTTE-SIMONIN

4, Rue de la Paix



LES TENDANCES ACTUELLES DE LA MODE

La Silhouette Automnale

RIEN de piquant à contempler comme la lutte actuelle des femmes entre les séductions de la nature, toute parée des splendeurs de l'automne, en ce radieux Septembre, et leurs instincts de coquetterie.

Toutes, en effet, à pareille époque, éprouvent le besoin impérieux, irrésistible de venir respirer la mode à Paris. Les grands de la couture n'ont-ils pas préparé à leur intention les plus raffinées surprises d'élégance et les champs de course, les thés mondains, sont-ils créés pour autre chose que pour servir de cadre à la silhouette nouvelle?

Aussi, dès le retour, ou même entre deux randonnées en auto, s'empressent-elles chez les maîtres de la Mode qui, depuis peu, consentent à laisser admirer leurs créations hivernales. Bien vite, elles se rendent compte que, sans s'être concertés, la plupart des créateurs se sont, tout naturellement, orientés vers les mêmes lignes et les mêmes harmonies.

La silhouette moyenâgeuse, marquant la taille très au-dessous de

sa place naturelle, ou plutôt enserrant câlinement les hanches en une sorte de pagne souple, lorsque ce n'est pas un haut galon brodé qui les précise, est très en faveur dans les grandes maisons des Champs-Elysées, où l'on drape volontiers le buste, en un souple enroulement tanagréen du plus artistique effet.

La jupe s'allonge un tantinet mais, bien vite, rattrape cette concession à nos pudiques susceptibilités, en s'enlevant de côté, en un *dainty* mouvement de draperie.

Souvent une pente de broderie, partant de dessous le bras, descend jusqu'à cet amusant retroussis qu'elle semble fixer en un mouvement provoquant et charmeur, à la fois.

Il n'est pas jusqu'à la robe de mariée qui, dans le grand temple de la Mode, ici en cause, n'esquisse ce mouvement plein d'esprit, faisant vibrer les lumineux reflets des satins, des lampas ou des voiles de soie, brodés d'adorable façon.

A noter aussi, parmi les nouveautés vraies de la saison, les mélanges de fourrure et de velours du ton, brodés de teintes très neuves, mélangées d'or patiné.

Que dites-vous de ce manteau-douillette dont la partie supérieure, jusqu'à la taille, forme une demi-cape de kolinski, qu'une sorte de jupe de velours *auburn*, du ton seyant de la sombre fourrure, continue harmonieusement, parmi des broderies où les nuances diaprées des cachemires anciens s'atténuent d'un semis d'or bruni ? Rien de chic comme ce savoureux ensemble qui, malgré les précieux éléments dont il est composé demeure infiniment discret.



Berthe Hermance

Le gris, en ses multiples expressions, variant du gris nuée, au sombre gris taupe, en passant par le gris ramier, le gris chinchilla, le gris cendre et la délicate nuance perle grise, le gris, dis-je est le roi de la saison. Ajoutons vite que la vibrante nuance rouille, *terra cotta,* souci ou capucine en est la reine.



Charmante

Robe de soie noire rehaussée de dessins

CRÉATION DE LA MAISON AINE

26, Rue du Sentier

Il n'est guère de composition nouvelle, en effet, où une touche de cette teinte vibrante n'intervienne sous forme de garniture, tout au moins. Bien dosée, la nuance en vogue donne les plus séduisants effets. Chez Jenny où on lança, il y a quelque temps déjà cette chaude nuance, dont tant d'autres créateurs après elle, se sont emparés, on aime encore infiniment ces merveilleux coloris, teintés d'orientalisme un peu, et si seyants, aux beautés brunes, surtout.

Élégances Théâtrales


Cora Marson

Dans la nouvelle pièce du Vaudeville, *l'Enfant Maître*, nous voyons un reflet de ces tendances caractéristiques. Mademoiselle Roggers, chargée, ainsi que ses talentueux camarades, de défendre une pièce au-dessus de la modeste compréhension du public, a pu, du moins satisfaire nos curiosités d'élégance, en faisant valoir par sa grâce onduleuse quelques créations d'un charme rare.

Sa robe de crêpe marocain d'un ton sorbier, apaisé et fondu reflété de rouille, s'allure, aux deux, d'une souple cape de la même nuance, très neuve, doublée de satin noir. Avec l'addition du petit Napoléon de satin noir qu'Esther Meyer créa pour parfaire l'harmonie de la silhouette, signée Jenny, la distinguée comédienne nous offre là, un ensemble très délicat à retenir.

Mademoiselle Sylvie, blonde et fine, et si délicieusement amoureuse, en son rôle difficile de Sylvette, après un tailleur noir alluré *d'agnella* gris ramier, que complète, très en chic, un amusant marquis du ton, nous révèle sous la cape enlevée d'un geste joli, une nimbeuse robe de tulle mauve glycine, soulignant très heureusement son teint de *keepsake*.

Puis, c'est sa robe de lamé argent, rehaussée d'un soupçon de zibeline qui, sur le ton vibrant du décor bleu Japon, met une tache lumineuse et jolie.

Très peu banal, en son modernisme de haut ton, ce boudoir oriental, où des capricieuses arabesques d'or et d'argent s'exaltant des draperies de satin noir, forment avec les laques japonaises et les coussins de fourrure, fusant ici, en un voluptueux pêle-mêle, un ensemble du plus artistique effet.

Dire que dans un intérieur aussi ravissamment composé, tant de choses effarantes se passent, achevant de troubler les cervelles les mieux préparées, dès le premier acte, à accepter les pires éventualités... Mais je m'égare... et, craignant qu'on ne me renvoie à mes chiffons, où d'ailleurs je me sens plus à l'aise, je dois remettre à ma prochaine causerie les mille révélations jolies appelées à combler les curiosités d'élégance des raffinées lectrices de cette revue de grand art.



Esther Meyer



Sirène

MODÈLE DE FRANCIS

5, Avenue Malignon, Paris



Malmaison !

MERCIER FRÈRES, Tapissiers-Décorateurs
100, Rue du Faubourg Saint-Antoine





GORVEL. SC — BRUNELLESCHI.

LA GUIRLANDE

6ᵉ Fascicule *Prix : 30 francs*

La Guirlande

ALBUM D'ART ET DE LITTÉRATURE

Sous la direction littéraire
de
Monsieur Jean HERMANOVITS

Sous la direction artistique
de
Monsieur BRUNELLESCHI

SE TROUVE : 3, RUE DE CHAILLOT
PARIS

Le tirage de cet Album est restreint à 800 exemplaires

Numéro : 371

Phili

OU PAR DELA LE BIEN ET LE MAL

(CHAPITRE VI)

Conte moral, en prose, par Monsieur ABEL HERMANT
Illustrations de Monsieur BRUNELLESCHI.

Le carrosse aux deux lézards verts

Conte de fée par Monsieur RENÉ BOYLESVE
(de l'Academie Française)
Illustrations de Monsieur GEORGE BARBIER.

Vœux et Choix

Poème par Monsieur PAUL FORT
Dessins de Monsieur STAB.

Le Client Martyr

Par Monsieur CLÉMENT VAUTEL
Illustrations de Monsieur MAHIAS.

Quelques Mystères de la Mode

Propos par Monsieur F. de MIOMANDRE
Illustrations de Monsieur GEORGE BARBIER.

A propos de Dandysme

Chronique par Monsieur ANDRÉ DE FOUQUIÈRES
Illustrations de Monsieur BONNOTTE.

HORS-TEXTE

Concert, dessin inédit de Monsieur BRUNELLESCHI.
La Jolie Cueillette, dessin inédit de Madame GERDA VEGENER.

Modèles des Grands Couturiers
exécutés par les Artistes collaborant à la Revue.



PHILI

OU PAR-DELA LE BIEN ET LE MAL

VI

La question d'argent

Le merveilleux privilège de l'adolescence est qu'elle n'est blasée de rien, même des choses désagréables. Les accidents les plus fâcheux, parce qu'elle les essuie pour la première fois, la charment au moins par leur fraîche nouveauté. Jamais encore une femme n'avait demandé d'argent à Philippe-Egon. L'amour, dans le grand-duché, ou dans la

république de Silberberg, était revenu à sa pureté primitive. C'était l'innocence de Tahiti ou de l'Oaristys ; et comme les amants, soit de l'un ou de l'autre sexe, n'avaient que l'embarras du choix, comme, de part et d'autre, si l'on ose emprunter aux économistes cette expression, l'offre était infiniment supérieure à la demande, l'idée ne venait à personne de mêler aux soins de l'amour ceux du vil intérêt.

Mais, dira-t-on, comment donc les citoyens de Silberberg pouvaient-ils vivre, tant les hommes que les femmes, dans un pays ruiné par la guerre, où le commerce et l'agriculture, ces deux mamelles, étaient probablement taries ? On oublie que les préjugés y étaient aussi vaincus, et d'abord celui de la propriété. Rien n'est à la fois si aisé et si difficile que de subsister dans un État où la distinction du tien et du mien est abolie et où ce n'est plus un crime de déplacer le dieu Terme. Les gens honnêtes ou superstitieux ne savent comment se tirer d'affaire ; le grand nombre, en revanche, n'a désormais aucun souci.

Les femmes que pratiquait Phili sur ses domaines n'avaient donc jamais eu sujet de le solliciter d'un pfennig, encore qu'il fût bien assez riche pour les combler d'or ou de papier. Madame la grande-duchesse avait sa cassette particulière. Mignon était défrayée de tout et ne comptait pas avec le grand-duc. Quant aux maîtresses de passage, elles se croyaient assez payées par le plaisir d'avoir tenu quelques instants entre leurs bras le plus joli garçon de la contrée. Ces mœurs, par certains côtés patriarcales, ont leur agrément, et Phili savait les apprécier. Cependant, lorsque la comtesse Tatiana Schmück lui demanda négligemment « une

dizaine de milliers de marks, » il crut sentir un frisson nouveau, et sa conscience l'avertit qu'il devenait homme tout de bon.

Les réactions de Phili étaient instantanées : cette particularité n'eût point échappé à un physiologiste. La comtesse Tatiana Schmück achevait à peine sa phrase qu'il bondit hors du lit. Elle se méprit au sens de cette manifestation : son erreur, si l'on y veut bien réfléchir, était plausible. Elle crut que, choqué de sa requête et résolu de n'y pas donner suite, il se dérobait précipitamment. Ce qui rassura la comtesse fut que, dans la tenue où il se trouvait, Philippe-Egon aurait pu à la rigueur monter sur une scène et se faire voir à deux mille personnes s'il eût été danseur, mais il ne pouvait pas ou vrir la porte et traverser le couloir. Elle lui dit, d'un ton inimitable de dédain et de nonchalance :



— Mon pi geon... (Elle savait assez le français pour sentir que le mot était malheureux, elle se reprit.) Ma petite âme, est- ce que vous n'avez pas cette somme misérable ?

— Sur moi, non, répondit le grand-duc en louchant vers l'armoire à glace avec une gaminerie cynique ; mais j'ai emporté de Silberberg des tas d'argent, et je vais vous chercher ces quel ques sous.

— Laissez donc ! fit, d'une voix mourante, la comtesse Schmück décidément rassurée. N'avons-nous pas mieux à faire et n'êtes-vous pas le seul trésor que je désire pour le moment ? Ce gueux d'hôtelier a bien attendu deux mois, il peut attendre deux heures comme de raison. Mais, soupira-t-elle, dans mon émoi, je ne vous avais donc pas regardé ? Monseigneur, quelle beauté idéale !

Elle ajouta, au comble de l'exaltation :

— Je vois Dieu !

Il le lui laissa voir de plus près, et bientôt elle ne le vit plus qu'en rêve. La fatigue d'une nuit blanche, la danse, le reste l'avaient si bien rompue qu'elle s'endormit profondément. Phili, que tenait éveillé le désir de lui apporter dix mille marks, se leva, se vêtit sommairement, et fut demander au bureau, où il trouva « un veilleur de jour », le « numéro » de S. E. M. Otto Müller, ministre plénipotentiaire de la république du peuple de Silberberg. Un groom le conduisit. On heurta à la porte à grands coups de poing sans obtenir de réponse. Phili ordonna au groom d'ouvrir et d'éclairer ; car, dans cet hôtel où nul ne reposait que de jour, les fenêtres étaient curieusement calfeutrées et l'on n'y voyait goutte en plein midi. Le brusque allumage de quatre appliques et d'un lustre ne troubla pas le sommeil d'Otto. Phili, à la vue de son frère de lait qui dormait seul et de tout son cœur, eut le sentiment d'être étonné. Il ne perdit point le temps à se demander qui pouvait causer cet étonnement, mais répondit sans y prendre garde à cette énigme de psychologie qu'il n'avait point explicitement posée.

— Otto !... cria-t-il. Otto !... Eh bien, et Mignon ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? répéta Müller dans la franchise du premier réveil.

Et il semblait la chercher autour de lui. Mais il recouvra sa présence d'esprit et le sentiment des bienséances.

— Comment, dit-il, veux-tu que je sache où est passée Mignon ? Votre Altesse ne me l'a pas donnée à garder.

— Naturellement, dit le grand-duc avec hauteur. Il ne s'agit pas d'elle.

— Alors pourquoi me réveilles-tu ?

— C'est toi qui as l'argent ?

— Sous mon oreiller.

— Donne-moi dix mille marks.

— Je ne vous pose pas de questions.

— Je n'ai pas de secrets pour toi. La comtesse Tatiana Schmück n'a pas payé sa note depuis deux mois, et elle m'a demandé ce petit service.

— Je comprends à demi-mot,



repartit Otto Müller avec une finesse allemande. Daigne agréer mes félicitations.

Phili continua de n'avoir point de secrets pour Müller, et lui dit à demi-mot, en mettant les points sur les i, toutes les raisons qu'il avait de reconnaître par un cadeau princier les complaisances de Tatiana Schmück. Otto, en l'écoutant, y croyait être lui-même, et se forgeait déjà une félicité semblable, selon la règle de partage qui était le principe de leur amitié. Il faisait aussi réflexion que, tenant la caisse, il pourrait à son tour, le moment venu, faire un cadeau princier à l'épouse morganatique, mais légitime, d'un Romanov. Il tira de sous l'oreiller une valise de cuir souple fort bourrée, compta exactement et recompta dix billets de chacun mille marks, et les remit au grand-duc avec l'air de dignité d'un père dupe, à qui son garnement de fils vient d'arracher une grosse dent. Phili, à rebours, les empocha avec l'indifférence d'un joueur qui n'a aucune notion de la valeur de l'argent. Mais ensuite il remercia Otto avec cette gentillesse puérile qui était son charme, et comme si en effet le ministre plénipotentiaire lui eût fait sur sa propre caisse un don gratuit. Il s'excusa d'avoir interrompu la sieste de Son Excellence pour une telle vétille, lui souhaita de retrouver le sommeil et la borda même dans son lit d'une main diligente. Il éteignit toutes les lumières et sortit sur la pointe du pied.

Il se dirigeait vers la chambre de Mme la comtesse Schmück. Il goûtait, par une sorte de prélibation, l'immense plaisir qu'il se flattait d'éprouver tout à l'heure, lorsqu'il éparpillerait ces dix coupures sur

les draps. Jupiter n'était pas son cousin — le Jupiter qui se répandit en grêle d'or parmi la couche de Danaé. Mais il se demanda soudain si l'étiquette en ces occasions est bien la même pour les dieux et pour les princes exilés, ou, plus simplement, « si cela se fait ». Il n'avait pas la même indépendance à l'égard des usages qu'à l'égard de la morale éternelle, et rien ne l'eût mortifié davantage que de trahir son inexpérience aux yeux d'une femme probablement fort expérimentée.

— Qui me renseignera? se dit-il. Parbleu! Fritz, qui sait tout!

Il appela de nouveau le groom, et se fit mener à la chambre de Frédéric Mosenthal. La cérémonie du réveil fut aussi laborieuse que chez Otto Müller, mais l'accueil du précepteur fut plus rude.

— Tu pourrais me laisser dormir, dit ce philosophe sans aménité. As-tu besoin de moi pour comprendre





que le plus grand plaisir qu'on puisse faire à une femme qui sollicite de l'argent est de lui en donner ?

T'imagines-tu comme les Français que « la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne » ? Deux thalers mal donnés valent mieux qu'un seul présenté avec grâce. La question d'argent est purement quantitative.

Frédéric Mosenthal se retourna vers la ruelle et grogna :

— Éteins !

Philippe-Egon n'était point ferré sur les catégories et n'entendait rien au *distinguo* du quantitatif et du qualitatif. Son doute l'intimidait si fort qu'il n'osait plus rentrer chez Tatiana. Il errait comme une âme en peine devant la porte de cette chambre où il venait d'être si heureux.

La Providence le prit en pitié, et tandis qu'il rôdait dans le corridor, y fit passer Mme la baronne de Krakus.

— Ah ! s'écria-t-il, chère baronne, c'est le ciel qui vous envoie ! Et moi qui ne songeais pas à vous !

— Monseigneur, fit-elle en esquissant, malgré la banalité du lieu, une révérence de cour, serais-je si heureuse de pouvoir me rendre encore utile à Votre Altesse Sérénissime ?

— Oui, madame, et toujours pour la même affaire... A propos, je vous dois les plus vifs remercîments. Veuillez les recevoir... Mais j'arrive au fait. Mme la comtesse Tatiana Schmück vient de

me confier qu'elle n'a pas payé sa note d'hôtel depuis plusieurs semaines et qu'on la chicane, croiriez-vous? Cette ardoise est d'environ dix mille marks. Les voici. J'étais sur le point de les lui remettre moi-même, de la main à la main ; mais j'ai peur que cela ne



soit... comment dire?... bien goujat. Qu'en pensez-vous?

— J'avais donné à entendre à Votre Altesse Sérénissime qu'elle faisait fausse route, dit gravement la baronne de Krakus.

— Quoi? Quoi? Fausse route? dit Philippe-Egon.

Qu'est-ce que vous chantez ? Mme la comtesse Tatiana Schmück m'a fait un grand honneur en me demandant ces dix mille marks, et j'éprouve, moi, un grand plaisir à les lui accorder. Mais je veux les lui présenter comme il faut. La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, disent les Français. N'est-il pas mieux que je vous confie ces billets, et que vous alliez, en mon nom, les remettre à la comtesse ?

— Monseigneur, je craindrais que cela ne fût... encore plus... comme vous dites.

— Comme je dis ? Qu'est-ce que je dis ?

— Encore plus... goujat.

— Evidemment !... Eh bien, j'ai... une autre idée... Si vous alliez payer cette note et me la rapportiez avec l'acquit?... Je vous attends là. Je me glisserai dans la chambre de Mme la comtesse Tatiana Schmück, qui doit dormir, et comment ! Pauvre ange !... Je placerai la note acquittée entre les doigts de la belle dormeuse et, quant elle s'éveillera, elle aura la surprise.

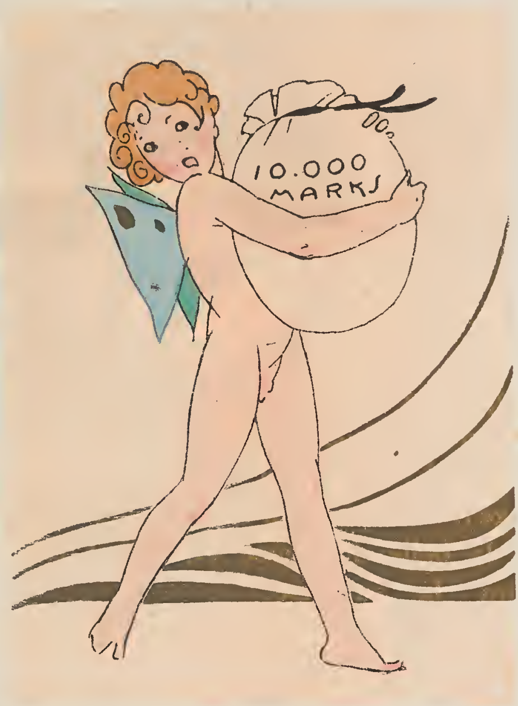
Cela n'est-il pas ingénieux, madame la baronne de Krakus ?

— Très ingénieux, Monseigneur, et je reconnais la délicatesse de cœur de Votre Altesse Sérénissime.

La baronne prit les dix billets de mille marks et descendit au bureau.

Son absence fut de courte durée. Quand elle reparut, elle avait une expression de physionomie si singulière que Phili ne put démêler si elle était triomphante ou déconfite.

— Monseigneur, dit-elle, c'est bien dix mille marks que doit Mme la comtesse Tatiana Schmück, mais dix mille marks or, soit douze mille cinq cents francs. Au change du jour, les dix mille marks papier de Votre Altesse Sérénissime valent trois mille cent vingt-cinq francs. Il en faudrait donc ajouter trois fois autant.



— Bon ! dit le grand-duc. Je cours chercher l'appoint.

— Votre Altesse veut rire...

Mais Phili ne l'écoutait plus. Il était déjà dans la chambre d'Otto Müller, qui cette fois se réveilla en sursaut.

— Mon vieux, lui dit-il, pardonne-moi de te déranger encore. Il me faut tout de suite trente mille marks. Passe-moi la valise.

Mais Otto ne la passait point. Il s'était dressé dans son lit, tout ébouriffé, et regardait Philippe-Egon avec effarement.

— Tu n'es pas fou ?... murmura-t-il.

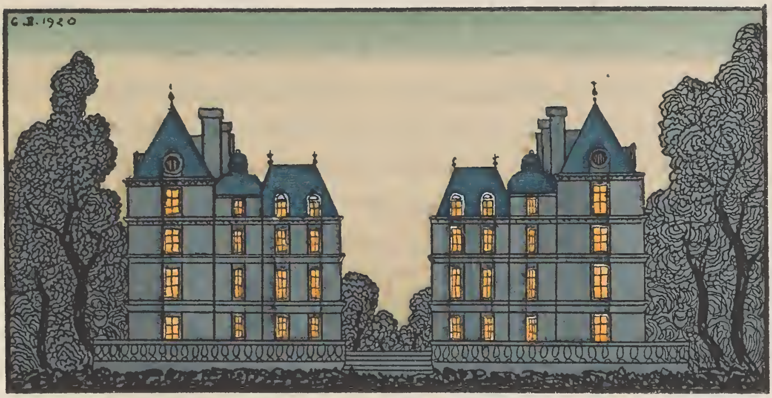


(à suivre)

Abel Hermant



Concert



Le carrosse aux deux lézards verts

II

La surprise



Que la mémoire des hommes est donc courte !

Nos gens n'avaient pas fait quatre lieues sur le chemin de retour — songez que l'on se relayait pour porter les marmots — et juré une bonne douzaine de fois le nom du Seigneur, à cause du sol rocailleux, des éboulis et des ornières profondes, qu'aucun d'eux ne se souvenait de ce qui était arrivé durant le séjour à la ville, ni de la discussion sur la croyance à la Fée ou à la sorcellerie, ni même enfin de la Fée!...

Ils pensaient à la fatigue de leurs membres et à la

nuit qui, à leur gré, tombait un peu trop vite. C'est qu'il leur faudrait tantôt se diriger sous bois.

La nature humaine est curieuse aussi, reconnaissons-le ! Voilà de pauvres hommes ruraux à qui est échue aujourd'hui l'aubaine d'un secours extraordinaire : ne point avoir à solder les frais de leur petite ripaille ! Eh ! bien, ils se trouvent, les ténèbres tombées, dans un chemin malaisé : pas un d'eux à qui vienne l'idée qu'un véhicule pourrait paraître tout à coup et les transporter commodément au logis. Ils sont si peu accoutumés aux gâteries du sort que, lorsque celui-ci par hasard leur sourit, ils en demeurent plus stupéfaits que reconnaissants, et, ne pouvant s'expliquer l'accident heureux, ils le nient.

Bien leur prit, d'ailleurs, de ne point s'attendre à des merveilles ce jour-là, car il ne s'en produisit aucune. Les bûcherons eurent beaucoup de mal à rentrer chez eux ; ils s'égarèrent plusieurs fois ; les femmes épuisées durent s'asseoir tandis que le temps précieux s'écoulait et faisait grommeler les hommes rudes.

Quand le père Gilles, sa bourgeoise et les deux nouvelles chrétiennes franchirent enfin le seuil de leur cabane, rien n'y était changé, et ils s'endormirent simplement, du sommeil qui suit les journées de fatigue.

Et le lendemain, le travail reprit, tout comme à l'ordinaire.

Et il en fut de même pendant plusieurs années. Je dis bien : plusieurs années.

De sorte que, si, par hasard, à la veillée, les bûcherons voisins se réunissaient et se prenaient à deviser sur les choses passées — car celles-ci reviennent au coin du feu taquiner la mémoire paresseuse, — qui

donc, s'il vous plaît, se trouvait avoir raison ? C'étaient les sceptiques. Aussi, que de gorges chaudes au sujet de la prétendue Fée Malice, et du carillon et des dragées et du déjeuner aux frais de la princesse ! N'y a-t-il pas partout des farceurs, disaient-ils, et des gens fortunés qui se plaisent à jouer des tours, même favorables ?

A la vérité, le père et la mère des deux petites filles avaient le dessous ; et, bien que les promesses féeriques eussent été faites en leur faveur, ils n'y ajoutaient plus aucune foi.

Cependant, il se passait, sous la hutte, des choses qui, pour minces qu'elles fussent, ne laissaient point d'être notables en un ménage qui gagne sa vie péniblement et pour qui un sol est un sol.

C'est que, tout justement, quand la mère Gilles en était au chapitre de ses comptes, il arrivait, ce qui est bien aussi étrange qu'un carillon gratuit ou la visite d'une Fée, que ses comptes se réglaient par un excédent de recettes et jamais par un déficit.

La première fois qu'elle en fit la remarque à son homme, celui-ci n'en fut point du tout si content que vous pourriez croire, et il obligea la malheureuse à recommencer dix et vingt fois ses calculs, et il les fit lui-même. Les piécettes d'argent étaient là ; non qu'il plût, à vrai dire, des sacs d'écus dans les armoires ; mais, sou par sou, l'un arrondissant l'autre, le magot, au bout d'un temps, représentait de belles et bonnes économies. Et ceci ne s'était encore jamais vu, de mémoire d'homme.

Mais comme ces bénéfices extraordinaires ne se réalisaient, à chaque coup, que sous les apparences d'une somme minime, on ne leur attribua aucun carac-

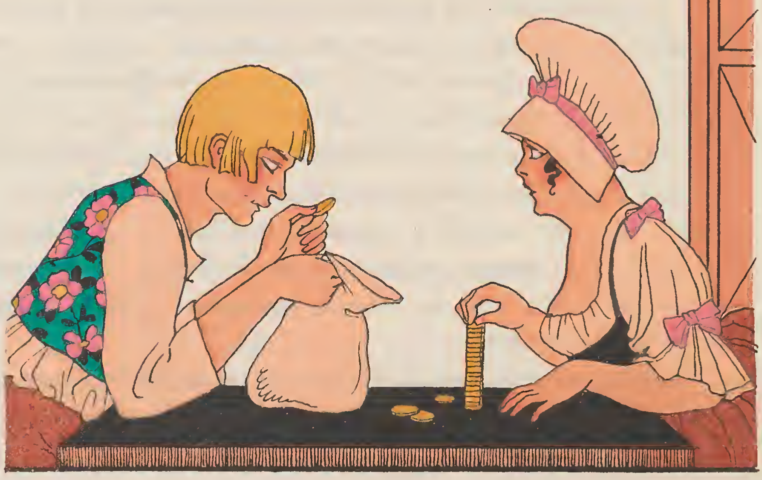
tère inquiétant; mieux même : on en vint à s'y accoutumer si bien qu'à supposer que l'excédent indu se fût trouvé inférieur, c'eût été ce dernier cas qu'on eût jugé suspect.

Gilles usait sagement de ses économies. Il acheta quelques lopins de terre qui se muèrent bientôt en arpents; et il allait de temps en temps à la ville, et plus volontiers seul qu'en compagnie, afin d'y faire des prêts au denier dix.

Ne parla-t-on pas d'un procès qu'il eût eu à soutenir pour avoir été seulement frustré de quelques livres tournois, et qu'il eût gagné d'ailleurs, car il y avait dès ce temps-là une justice?

Toujours est-il que Gilles fut mis, à cette époque, en grand émoi, d'abord parce qu'il n'admettait pas qu'on lui dérobât *son* argent, ensuite parce que cette sotte affaire





le dénonçait dans le pays comme détenteur d'une petite fortune, ce qui pouvait tenter les voleurs et détrousseurs de chemins.

Quoi qu'il en soit, la chose était désormais notoire : le bûcheron avait du bien, ce qui, de tout temps, excita, en même temps que pillerie et convoitise, la considération des hommes.

Et l'on venait, de plusieurs lieues à la ronde, visiter les époux Gilles, le dimanche.

Ces réunions étaient composées d'hommes maniant la cognée, de leurs compagnes et d'une nombreuse marmaille. On leur distribuait du lait, du vin blanc, des rôties : la mère Gilles excellait à faire ce qu'on appelle du « pain perdu ». Son mari trouvait que cela lui coûtait cher, et elle avait beau lui prouver après coup que, quelle que fût la dépense, le petit excédent à son avantage était le même le dimanche que les autres jours, le bûcheron lui répliquait :

— Alors il faudrait voir si, ne faisant, le dimanche, nulle dépense, l'excédent ne serait pas beaucoup plus fort !...

Et ils essayèrent, un dimanche, de simuler qu'ils n'étaient pas là ; ils enfermèrent les bessonnes au cellier, clôturèrent portes et fenêtres et dormirent tout le jour.

Le soir on fit ses comptes. En effet, la somme que l'on eût pu passer ce tantôt au chapitre des générosités amicales, était là, bien là, sonnante et trébuchante, avec le petit excédent en outre.

— Tu le vois, ma femme ! Ne te l'avais-je pas dit ? Et il suffisait d'avoir un peu de bon sens pour en être assuré...

Il trouvait la chose logique et naturelle. Et l'avan-

tage, il le tenait, désormais, comme à lui dû personnellement.

Mais, voici qu'il ne voulait plus, à présent, entendre parler de servir à ses compagnons et voisins le lait, le vin blanc, les rôties et le pain perdu ! A cette lubie, sa femme, heureusement, mit le holà : elle était moins intéressée que lui ; de plus, elle aimait la compagnie ; enfin elle affirmait que ses filles étaient d'âge maintenant à ne point vivre en recluses ou comme des lapins sous leur toit : elles auraient un jour une dot !

— C'est vrai, dit l'heureux père.

Et il se prit, dès cette heure, à regarder ses filles d'un œil nouveau. C'étaient des filles de bûcheron, oui, mais qui, par le diable, auraient une dot. Et il décida, quoique les petites fussent bien éloignées de cette échéance, qu'elles ne se marieraient point avec des gars du voisinage, mais avec deux beaux jeunes gens de la ville.

— Tu me fais rire, dit la mère : elles vont tout juste sur leurs six ans !...

— Je veux, déclara le père, qu'elles sachent lire.

— Et écrire aussi ! pourquoi pas ? dit la mère en se tenant les côtes. Feraient-elles pas mieux, je te le demande, de rester honnêtes ?

— Elles sauront lire et écrire ! s'écria le père.

Et il n'en démordit pas.

Tel fut, dès lors, l'objet de son souci.

Mais comment deux filles de bûcheron, vivant au centre d'une forêt immense et ne fréquentant que des ignares, pourraient-elles devenir savantes ? Il n'y avait pas un monastère à moins de dix lieues de là, encore était-il d'hommes.

Voilà à quoi songeait le papa Gilles, un jour, assis sur une bille de chêne qu'il débitait, non loin de sa cognée au tranchant courbe et brillant.

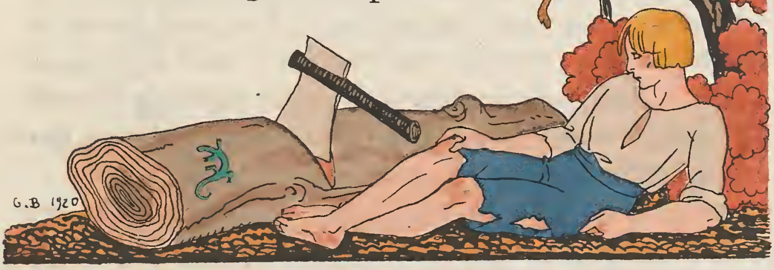
Et tandis que son regard était attiré par le foyer lumineux que formait, frappé par le soleil, son fidèle instrument de travail, il entendit, pour ainsi dire à ses pieds, une petite voix toute menue qui disait :

— Es-tu bête!... Cornichon... Es-tu bête!...

Il se retourna vivement, ne pouvant avec vraisemblance attribuer ce propos qu'à sa femme. Cependant celle-ci n'était point dans les environs, non plus qu'aucun être humain. Mais il vit un petit lézard, le cœur essoufflé sans doute d'avoir à traîner une queue si longue.

— Tu te chagrines, reprit la





voix menue, comme tous les gens qui ont trop de chance...

— Ah, çà, est-ce toi, Lézard, fit le bûcheron, qui te mêles de m'adresser la parole ?

Aussitôt le lézard disparut sous la grosse bille de bois.

Le bûcheron se prit à réfléchir.

Et voyez comme les choses s'arrangent ! Tandis qu'il songeait à la petite bête à longue queue, voilà qu'il vit au loin, sous bois, du côté du soleil couchant, non seulement le plus étrange spectacle imaginable, mais un spectacle qui rappelait l'objet de sa pensée vagabonde.

C'était, s'il vous plaît, un carrosse ! Un carrosse, oui, en pleine forêt, ce qui est déjà peu croyable ; et un carrosse attelé, non pas de chevaux, mais de lézards verts, fabuleux, grands comme des percherons.

Gilles se frotta les yeux, car il croyait rêver. Mais les ayant promptement ouverts de nouveau, son ouïe vint confirmer ce que lui affirmait sa vue folle. On n'entendait point les sabots d'un attelage qui d'ailleurs filait à une allure inusitée, mais l'on distinguait nettement les sauts et soubresauts des grandes roues ferrées, sur le sol inégal et sur les brindilles pétillantes. Comment un tel équipage ne se brisait-il pas aux mille détours nécessaires pour éviter soit un tronc, soit un bouquet de baliveaux ou bien un entonnoir tel que celui d'où jadis avait été retirée la Fée sous figure de vieille ? C'était miracle assurément ; mais cela tenait aussi à l'extrême dextérité de cette paire de lézards géants qui se faufilait dans la forêt aussi aisément que fait un ordinaire lézard parmi la pierraille.

Ces lézards, ai-je dit, étaient verts, d'un vert que je ne saurais que ternir par la plus flambante épithète,

disons : du plus beau des verts. Ils dressaient leur fantastique queue, avec quelle habileté, je vous le laisse à penser, car il s'agissait pour ces monstres de ne point la laisser écraser sous les roues. Ah ! par exemple, ne se privaient-ils pas d'en battre les grosses joues et le nez rougeaud du cocher qui s'efforçait de rire mais transpirait; il eût eu chaud à seulement assujettir son chapeau que les queues fouettaient par cruelle facétie, eut-on dit.

Quant au carrosse, il était superbe. C'était un carrosse du genre de ceux qu'aimait mon cher et regretté ami, le peintre La Touche, mais ce carrosse-ci était de jade et d'émeraude. Et la quantité de ces verts, et ces formes baroques et admirables, parmi les verts, infiniment variés de la forêt caressée d'en haut par la lumière d'été, composaient un spectacle de nature à émouvoir un bûcheron rêvasseur, ami des sous-bois, troublé de vivre à l'heure où les bêtes parlent, et, par-dessus tout, piqué du souci de la future grandeur de ses filles.

Il ne vit pas approcher de lui un objet aussi peu coutumier, sans tendre sa main vers la fidèle cognée appuyée comme lui-même à la bille de bois. Il savait, tudieu ! manier l'instrument qui met à bas les plus puissants chênes, et, ma foi, il ruminait dans ce moment-ci de trancher pattes et queues à ces lézards démesurés qui, aussi bien, commençaient déjà à lui donner de l'humeur.

Il l'eût fait si le satané attelage n'eût couru un train hors de toute mesure avec la vitesse que l'esprit d'un homme sensé peut concevoir. En effet le carrosse et son attelage soufflant étaient déjà là, mais là, ce qui s'appelle là, à cinq ou six coudées devant la bille de bois, et, de

l'intérieur du carrosse sortait une voix, ou plus exactement sortaient deux voix de femmes qui, tout en se contrariant, comme deux notes de musique moderne, disaient exactement la même chose, à savoir :

— Bonjour, Gilles, notre cher voisin !

Le carrosse était trop beau, les dames trop polies. Nonobstant les lézards, Gilles ôta son chapeau.

Le valet de pied avait sauté à la portière. Une des dames descendit. Elle était fort bien mise et vêtue d'une robe et d'un chapeau rappelant les couleurs éclatantes du jour. L'autre, au contraire, et qui paraissait du même âge, affectionnait les teintes plus effacées. Ni l'une ni l'autre n'étaient vieilles, et elles n'étaient pas non plus jeunes. Elles s'étaient prises de bec dans la voiture, cela était évident à leur teint animé, à leurs regards acérés, mais elles appartenaient non moins certainement à la meilleure compagnie et, vis-à-vis de l'étranger, elles savaient présenter les figures les plus avenantes.



La première dit :

— Nous venons de faire un voyage exquis.

— Le voyage que nous venons d'accomplir, dit l'autre, ressemble à la plupart des voyages : il n'a pas été sans agréments ni sans incommodités.

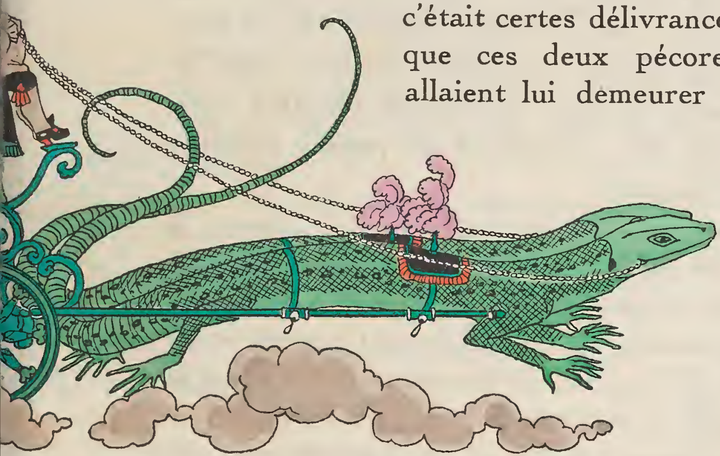
Le bûcheron les considérait, tout en faisant

tourner son chapeau. Elles l'avaient nommé chacune « mon cher voisin » !... Elles lui rendaient compte d'un voyage qu'il ignorait totalement. Il pensa avoir affaire à des femmes démentes.

L'une d'elles fit au cocher rougeaud :

— Allez !

Et ce ne fut ni sans satisfaction, ni toutefois sans angoisse, que Gilles vit s'éloigner l'attelage diabolique, à une allure vertigineuse. Ne plus sentir si près de soi les lézards aux goîtres haletants et à la queue de dragon, c'était certes délivrance ; mais est-ce que ces deux pécores à présent, allaient lui demeurer sur les bras ?



Mû plutôt par le sentiment de l'intérêt que par celui de la politesse, le bûcheron dit aux deux femmes :

— Quoi ! Mesdames, vous donnez congé à votre équipage ?...

— Peuh ! firent-elles, ne sommes-nous pas à deux enjambées de chez nous !...

Gilles laissa tomber sa cognée qu'il avait jusque là tenue par le manche, et il se pinça fortement pour savoir s'il était vivant :

— ... A deux enjambées ? répéta-t-il.

— A combien estimez-vous, cher voisin, la distance d'ici à nos deux pavillons ?...

— ... Deux pavillons !... répéta, comme un écho, le bûcheron complètement ahuri.

Et, ce disant, il se retourna, regardant du côté de sa propre demeure que les dames semblaient désigner du geste.

Et il vit, en effet, à quelque deux cents pas de sa chaumière d'où une fumée bleue s'échappait, deux pavillons, deux pavillons voisins sans qu'ils se pussent confondre, deux pavillons cossus, non pas tout à fait semblables, mais d'importance égale, deux pavillons qui n'avaient pas l'air de dater d'hier, car la belle patine du temps dorait la pierre meulière dont ils étaient construits ; et une fine mousse bleuâtre agrémentait l'ardoise des toitures et les petites lucarnes percées en œil-de-bœuf.

Cet homme robuste crut s'évanouir. Jamais la forêt n'avait été habitée par une personne de qualité, et il n'avait été construit sous bois d'autres demeures que les huttes couvertes de bruyères. Cependant les deux pavillons étaient là ; ils lui crevaient les yeux, si l'on peut dire ; et c'étaient deux maîtres pavillons !

Gilles ne poussa pas un cri, ne hasarda pas une parole de nature à laisser accroire qu'il ignorait les pavillons. La main en abat-jour sur les yeux, il dit :

— En effet !... en effet !... Ces dames n'ont que deux enjambées à faire...

— Nous ne voyons pas assez vos bessonnes, dit l'une des dames, il faudra nous les envoyer : que diable ! les voilà d'âge à apprendre à lire et à écrire...

Le pauvre bûcheron, ébaubi, saluait, saluait les deux fantômes qui trottinaient sur les aiguilles de pin.

Il crut fermement qu'ils allaient s'évaporer comme une brume.

Le carrosse avait disparu aussi rapidement qu'un mulot ordinaire sous la brande. Et Gilles croyait voir bientôt rentrer sous terre les deux pavillons, aussi vite qu'ils en étaient sortis. Point du tout ! Les dames diminuaient à ses yeux exactement comme des personnes réelles qui s'éloigneraient à petits pas ; et il les vit nettement pénétrer, chacune en son pavillon, comme une poupée dans sa maisonnette.

Et une demi-heure, et une heure après, les pavillons étaient encore là, debout, solides et d'aplomb ; même, un rayon du soleil baissant, qui frappait une de leurs vitres, reflété par elle, illuminait toute la région forestière.

Quand l'heure de rentrer fut venue, non pas auparavant, malgré la tentation qu'il en eut, le bûcheron rentra chez lui pour souper.

Il dit à sa femme :

— Mes filles sauront lire et écrire !



La mère haussa les épaules :

— Et qui c'est-il, fit-elle, sur un ton de dérision, qui leur apprendra ces belles choses ?

— Elles auront, chacune, une maîtresse, comme des filles de roi !...

— Mon homme, tu n'es plus bon qu'à mettre à l'asile, c'est certain. Mais, je me souviens, à propos, ajouta-t-elle, n'est-ce pas toi qui, jadis, crus, de tes yeux, voir une Fée ?...

— Ça, c'étaient des lubies, dit le bûcheron, mais, n'empêche que mes filles auront, dès demain, chacune pour maîtresse une dame de grande naissance.

— Mange ta soupe, pendant qu'elle est chaude, mon pauvre vieux, dit la mère... Tu as trouvé des dames de grande naissance sous ta bille de bois !...

— J'ai reçu des propositions, dit Gilles, en se rengorgeant.

— D'un picvert ou bien d'une merlette, sans doute ?

— Non, mais des deux dames, nos voisines...

— Nos voisines ?...

— Enfin, celles qui habitent les pavillons...

— Les pavillons ?

Et cette fois, la mère Gilles s'écarta de son mari et eut peur. Les deux bessonnes elles-mêmes s'arrêtèrent de mordre leur tartine, et, la bouche ouverte, elles avaient des moustaches de fromage blanc, montant jusqu'aux pommettes.

— Eh bien ! fit le bûcheron, qu'est-ce donc que j'ai dit ?

— Tu as dit « les pavillons », mon pauvre homme !

— Oui, je l'ai dit. Je ne peux pas dire : les taupinières !...

La mère fit signe qu'elle ne parlerait pas plus longtemps de ce sujet et elle commanda à ses filles de se tenir convenablement, car les bessonnes commençaient à se moquer de leur père.

Quand celui-ci eut fini de souper, il essuya son couteau, le ferma et le mit dans sa poche, selon la coutume des hommes de la campagne, et il dit à sa famille :

— Allons faire un tour à la brune.

— Vas-y avec les fillettes : ce n'est pas prudent d'abandonner la maison.

— Je tiens, dit le père, que chacun ici mesure exactement le temps qu'il faut aux petites pour se rendre à l'école.

Plus morte que vive, assurée d'avoir affaire à un homme perdu quant à l'esprit, la bûcheronne, après avoir soigneusement essuyé la bouche des bessonnes, ferma son huis avec l'attention qu'elle apportait à toute chose. Et, résignée aux pires extrémités, elle suivit son maître avec ses enfants.

La nuit, même en forêt, n'était pas complètement répandue. Deux minutes étaient à peine écoulées, que la mère Gilles tomba sur son derrière sans pousser un seul cri. Et elle s'obstinait à ne pas regarder dans une certaine direction, et elle voulait à toute force revenir vers sa chaumière.

Mais les bessonnes, comme leur maman, avaient aperçu les deux pavillons, et, elles, au contraire, émerveillées, voulaient aller vers ces jolies demeures. Elles tiraient leur mère par les bras.

On arriva rapidement au pied des pavillons. La mère était muette, les fillettes enthousiasmées comme de toute nouveauté. Le père toucha du doigt le flanc des

murailles et voulut que sa femme fît comme lui. A ce moment on entendit un chien aboyer derrière les grilles, et un autre chien répondit du pavillon voisin. On distinguait, entre les volets rabattus, sur la cour, à plusieurs fenêtres, une raie lumineuse.



Entre les barreaux de la grille, une grosse balle d'étoupe, à la fois pesante et molle, se détacha et tomba aux pieds de la famille :

— Mais, c'est Minou ! Regarde, maman, c'est Minou !...

C'était le chat de la maison, qui ondulait de la tête au bout de la queue, et offrait son échine aux caresses.

— Et dire qu'on se demandait où le vaurien passait la nuit !

(à suivre)

René Boylesve.

de l'Académie Française.



La Jolie Cueillette



Vœux et Choix

A René Boylesve.

Qui m'entraîne vers le Dunois ? l'amour de France ? un frais Avril en ses premiers jours d'innocence ? le rêve d'opposer ma main fiévreuse encore à l'eau glacée du Loir sous une vapeur d'or

si fine que, tremblants, coteau, château se mirent au pied du saule et tout Châteaudun ? Je ne sais. Vœu de guérir en volupté ? doux choix français ? plaisir avant la mort d'y rajeunir ma lyre ?

qui m'entraîne vers le Dunois ?... Mon espérance d'aimer en un gentil pays d'un cœur gentil (plus et toujours !) l'amour qui toujours me fiance au Renouveau, sans être jaloux ? — « Cher petit,

» allons vite éprouver, comme on touche du doigt, la vraie âme de France au Château de Dunois et — tel un soir limpide où flotte l'étendard de la lune — haut et fin, l'esprit clair du Bâtard !

» Je te suivrai ! — J'irai guérir aux plus beaux jours sur les coteaux fleuris où déjà je m'élance ! » Qui m'entraîne vers le Dunois ? L'amour de France ? Oui, c'est l'amour de France et l'amour de l'Amour.





Le Malade de Châteaudun

Moi, jeune et souple et vif et plein d'audace et d'art, plus vigoureux que le pigeon missionnaire, moi, l'être ailé, chuter au valétudinaire et toussoter ma vie sur le banc des remparts ?

Moi, ce génie du libre espace aérien dont l'âme s'envolait parmi les vents heureux — malade ? Il ne se peut. Je rêve. Je n'ai rien. Je bois l'air à la grande tasse du ciel bleu.

Eternité du jour ! Y boire une lumière qui ne cessera pas, humer à petits coups l'éternelle clarté ravigorant les sphères... Las ! las ! voici le soir et j'ai humé beaucoup.

Enterrement du jour. Mon âme y tient le poêle. Adieu... Non ! sur ces toits aux noirs manteaux de lierre, cheminées en gibus, médecins de Molière, vos doctes assemblées font rire les étoiles !



Paul Fort.


R. STAB



Le Vieux-Client, martyr

Nous venons d'enterrer le Vieux-Client.

Oh ! Il n'y avait pas grand monde... Nous étions tout juste, en me comptant, une douzaine à l'accompagner jusqu'au cimetière. J'ai reconnu dans ce groupe mélancolique le doyen des abonnés de l'Opéra, deux ex-habitués de feu le Café Anglais, un fidèle lecteur du *Figaro* et le dernier survivant du " Cercle des Parisiens qui ont assisté à la première de la *Belle-Hélène* ".

En d'autres temps, la mort du Vieux-Client eut été, si j'ose dire, un gros événement de la vie parisienne. Les rubriques mondaines en eussent longuement parlé... Hélas ! le pauvre homme a fait sa sortie sans rien obtenir de la claque. Personne n'a signalé son départ vers l'au-delà, — cet au-delà où, j'espère, la tradition des bonnes maisons n'est pas complètement perdue.

Pendant le funèbre trajet, nous n'avons échangé que de rares propos. Nous étions oppressés... En traversant ce Paris tumultueux et bruyant nous nous sentions cruellement isolés et il nous semblait que nous allions nous enterrer nous-mêmes.

— Nous avons l'air de fantômes ! déclara le doyen des abonnés de l'Opéra.

— Nous avons trop vécu ! soupira le survivant du C. D. P. Q. O. A. A. L. P. D. L. B. H.

Bien qu'appartenant à une classe sensiblement moins ancienne, je fis chorus en disant :

— Nous sommes des fossiles!...

Le fidèle lecteur du *Figaro* s'exclama :

— Pauvre Vieux-Client! Déjà oublié... Lui qui, autrefois, était recherché, courtisé, adulé, lui qui donnait le ton et faisait la loi!...

— *Sic transit*..., crut devoir ajouter un des anciens habitués du Café Anglais.

Je risquai une question qui me brûlait la langue :

— Et Ferdinand? Pourquoi n'est-il pas là, Ferdinand, le fidèle valet de chambre, le vieux serviteur du répertoire, en tous points digne du prix Montyon?

— Ferdinand? fit le doyen des abonnés de l'Opéra... Mais lui aussi l'avait renié!

— Est-ce possible?

— Ferdinand a dit, comme tout le monde, à notre pauvre ami : « Vous êtes trop difficile... Vous croyez donc qu'il n'y a que vous? J'en ai assez... A la gare!... »

— Ferdinand a dit cela?

— Parfaitement. Cela vous étonne?

Je ne répondis pas, mais je frémis à la pensée de tout ce que ce pauvre Vieux-Client avait dû endurer pendant ces dernières années. Et des larmes, je l'avoue, me perlèrent aux yeux...

* * *

Arrivés au Père-Lachaise, nous n'étions plus que trois. Il était écrit que le Vieux-Client connaîtrait, même après sa mort, les lâchages et les mufleries. Seuls avaient tenu jusqu'au bout le doyen des abonnés de l'Opéra, le fidèle lecteur du *Figaro* et un ex-habitué de feu le Café Anglais.

L'ordonnateur des pompes funèbres nous lança :

— Pressons-nous un peu... Je n'ai pas l'intention de moisir ici!...

Décidément, le Vieux-Client ne pouvait plus être servi avec des égards.

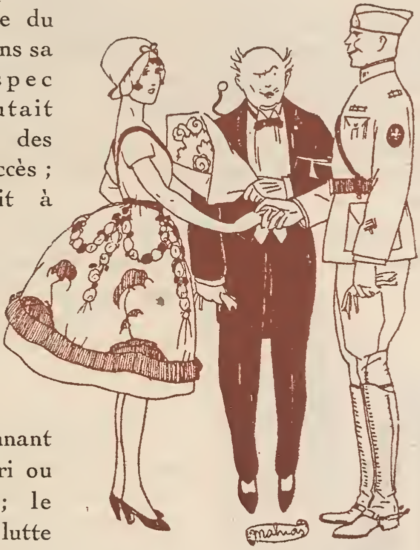
Tout de même, nous ne pouvions pas l'abandonner ainsi, sans quelques phrases d'adieu. Et c'est pourquoi, m'approchant du fossé où il allait disparaître à jamais, je prononçai cette oraison funèbre :

« Cher Vieux-Client!

« Une voix plus autorisée que la mienne aurait dû s'élever ici pour retracer ta carrière, célébrer tes vertus, dépeindre ton martyre...

Hélas ! nos temps sont oublieux : les morts d'aujourd'hui vont si vite qu'ils battent tous les records !

« Tu as connu ces heureuses années où les habitués, les abonnés, les vieux clients enfin jouissaient des privilèges bien dus à leur fidélité. Alors, tu avais ta place réservée aux répétitions générales, chez le restaurateur à la mode, dans la loge de la divette; le contrôleur t'adressait un sourire, le gérant te donnait des conseils désintéressés sur le menu du jour, l'artiste applaudie s'enivrait de tes éloges et faisait profit de tes critiques. Le libraire du boulevard t'accueillait dans sa boutique avec une respectueuse familiarité, discutait avec toi des qualités et des défauts du roman à succès ; la fleuriste s'intéressait à tes amours en composant la gerbe que tu destinais à Célimène; la buraliste te réservait les cigares que tu préférais; le coiffeur te faisait la barbe avec d'amicales prévenances et en te donnant son précieux avis sur le favori ou la question d'Orient ; le masseur s'intéressait à ta lutte courageuse contre les empiétements de la graisse et la dame qui t'offrait, à prix fixe, certains après-midi, les caresses de la brune ou de la blonde te traitait avec la bonne grâce des douairières de l'ancien régime... Tu étais le Vieux-Client, tu connaissais, entre tous, la douceur de vivre !...



« Et soudain tout a changé pour toi. Une horde de nouveaux riches, d'inconnus opulents et grossiers t'a supplanté, t'a détrôné, t'a chassé. Victime à ton tour de cette révolution qui a fait le tour de l'Europe, tu perdis ton strapontin, ton bout de banquette, ton petit coin, tout ce que tu avais mis tant d'années à conquérir. Le théâtre où tu étais chez toi fut envahi par des rastas et des imbéciles, et d'ailleurs on n'y joue plus que des pièces stupides; dans ce restaurant où l'on te choyait, tu ne fus plus que le « Monsieur du deux » ;

te plaignais-tu d'un détail du service? le gérant te rembarrait en disant : « Si vous n'êtes pas content, videz la place ! »; la divette à la mode se mit à chanter en anglais et sa loge fut prise d'assaut par les Américains... Le libraire, la fleuriste ne te connaissaient plus. La buraliste, jadis souriante, te répondait avec morgue : « Rien pour vous, mon bonhomme »; le coiffeur t'écorchait deux fois, le masseur te sabotait et la douairière, jadis si accueillante, te recevait comme un importun en disant : « Vous comprenez, toutes ces dames ont leurs alliés ! »

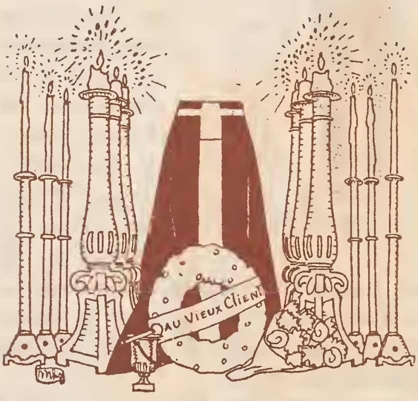
« Cher Vieux-Client, tu ne fus peut-être pas un petit saint, mais tes dernières années furent celles d'un martyr.

« Tu connus toute l'ingratitude humaine et c'est sans doute l'injustice de ce destin qui précipita ton trépas.

« Nous qui connaissons tes souffrances pour les avoir si souvent partagées, nous t'apportons ici l'hommage de notre indéfectible et fraternelle affection.

« Puisses-tu reprendre là-haut tes chères petites habitudes et y trouver un personnel stylé qui te traite, dès les premières heures, en Vieux-Client.

« Adieu, cher ami, Adieu !... »

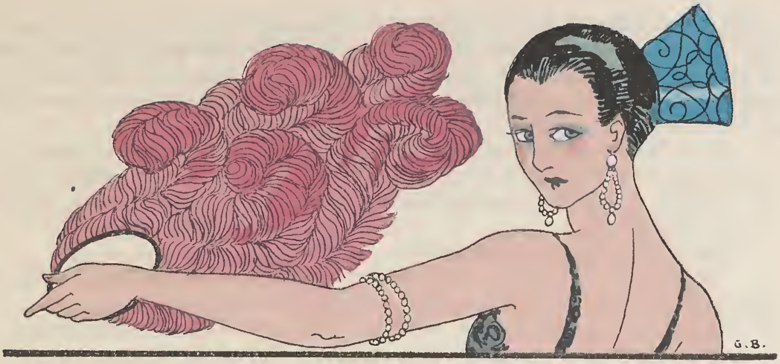


* * *

Nos larmes arrosèrent la terre indifférente. Puis, en proie à une indicible tristesse, nous rentrâmes dans ce Paris hostile, ce Paris implacable, ce Paris nouveau-jeu où les Vieux-Clients ne sont plus que des importuns et des raseurs...

Clément Vautel





Quelques Mystères de la Mode

Lorsqu'une femme vient de se faire faire une robe nouvelle et qu'elle appelle son mari, ou son amant, pour la lui montrer et lui demander ce qu'il en pense, il y a tout d'abord entre ces deux êtres un long moment de silence.

Le monsieur, effaré, inquiet surtout de ne rien penser, tourne autour de la dame d'un air important, afin de dissimuler le vide de son esprit. Il sait d'avance ce qu'il dira, mais il cherche le moyen d'en varier l'expression. Tant de ménages ont été détruits, parce que l'époux, à court d'imagination, n'avait trouvé d'autre formule que celle-ci : « Tu n'as jamais été mieux qu'avec cette robe ». A la douzième toilette, l'épouse avait éventé la piètre ruse. « Il ne sait rien », s'était-elle dit, méprisante.

Mais *ils* ne savent jamais rien. Voilà bien ce qu'il faut se dire. Et même ceux qui inventent des formules exquises et raffinées, eux non plus ne savent rien. Ils sont devant les ajustements féminins comme des enfants qui ouvriraient un livre de géométrie descriptive. C'est joli à voir, mais ils ne comprennent jamais pourquoi.

Axiome. — Le mystère de la mode est un abîme entre l'esprit de l'homme et celui de la femme.

Mais alors, si les femmes connaissent cette incompétence absolue de leurs compagnons, pourquoi diable s'obstinent-elles si âprement à leur demander leur opinion ?

Nous touchons ici, je pense, à une des énigmes les plus profondes de leur cœur déjà pas mal insondable.

Quot capita, tot sensus, si j'ose dire. Il y a la dame affolée. Dans son nouvel accoutrement, elle se noie, elle tend une main imploratrice, au hasard. Le premier roseau qui se trouve là, elle le saisit. Triste roseau conjugal, dérisoire planche de salut ! c'est à peine s'il la porte quelques instants sur les ondes du

doute. Mais enfin, il était là, n'est-ce pas ? il aura donné deux ou trois minutes d'illusion.

Il y a la dame méprisante. Elle n'est pas fâchée d'offrir à qui de droit une magnifique occasion d'étaler son irréductible, son absolue sottise. Lui, naïf, espère, à chaque fois nouvelle, trouver quelque opinion juste et pénétrante, qui frappe l'adorée d'étonnement heureux. Mais il ne la trouve jamais et s'enfonce sans cesse dans son impopularité.

Il y a la perverse, enchantée de faire dire une bêtise à un pauvre homme, dont ensuite on rira bien, entre amies, au thé de cinq heures, ou à quelque porto plus coupable encore.

Il y a la consciencieuse, qui collecte les avis, sans autre arrière-pensée. Celui du mari fait un de plus. Voilà tout.

Et tant d'autres types, que j'oublie.

Mais aucune, aucune, jamais, n'est disposée à tenir compte de l'opinion du pauvre sire. Un peu moins certes que de celle de la femme de chambre.

Axiome. — L'homme est ici comme un miroir de renfort, un miroir opaque.

Et cependant, vous entendez à tout instant les femmes dire, d'un petit air martyrisé : « Ce que



nous endurons, tout de même ! Quel travail ! Quel souci constant ! Et penser que c'est pour vous plaire ».

Elles le croient quelquefois, en effet, par exemple quand elles veulent séduire quelqu'un et qu'elles s'imaginent ajouter quelque chose à leur séduction par un détail ingénieux de parure. Mais la vérité ordinaire, habituelle, c'est qu'elles s'habillent pour s'étonner réciproquement. La joie suprême procurée par un beau manteau, une robe ravissante est d'écraser une rivale, laquelle aura d'ailleurs sa revanche la semaine suivante, dût-elle faire mille folies pour y arriver.

Les femmes d'esprit simple croient gagner la partie à coups de billets de mille : et elles arborent perles, diamants, tissus d'or, plumes, chinchillas, formes extravagantes. Celles qui sont plus fines se rabattent sur des virtuosités de coupe. Mais le but est toujours le même. Vaincre.

Axiome. — La femme ne s'habille pas pour plaire à l'homme (car tout est assez bon pour lui). Elle s'habille pour vexer les autres femmes.

Comment expliquer que les femmes, qui manifestent un tel mépris de l'opinion masculine au sujet de leur toilette *faite*, s'adressent justement à des hommes quand il s'agit d'une toilette *à faire?* Les maîtres de la couture appartiennent, en effet, pour la grande majorité, au sexe fort. C'est encore un mystère.



Car enfin, c'est à ces êtres absurdes qu'elles confient le soin de créer les formes de leur ajustement, à chaque saison. Et une fois ces formes créées, elles ne discutent pas. Elles obéissent, avec une ponctualité militaire. Rien ne les rebute. Elles se feront la tête de Napoléon, le ventre d'Isabeau de Bavière, les jambes d'un mousquetaire, les bras de Jacques Cœur, les pieds d'Aspasie, si le décrète ainsi un monsieur du huitième arrondissement, au nez de qui elles éclateraient de rire s'il était leur mari, et dont elles savent qu'il s'habille lui-même généralement comme un compère de revue...

Mystère ! Mystère ! vous dis-je.

Axiome. — La femme n'a aucune logique.

Autre axiome. — Peut-être aussi qu'un couturier n'est pas tout à fait un homme.

Et avec cela, mélangeant tous les styles, osant les pires excentricités, *Elle* trouve moyen d'être délicieuse, de réaliser une harmonie. Et elle le sait bien la coquine.

Axiome final. — Les femmes peuvent faire tout ce qu'elles veulent.

Francis de Miomandre





Au Fumoir

HABILLÉS PAR BARCLAY



A propos de Dandysme

Que voilà une question délicate !

Le Dandysme, s'il faut le définir, c'est celui de George Brummel, lorsqu'il l'inventa, en quelque sorte. Et vous trouverez le portrait du dandy dans les Mémoires d'Outre-tombe : « Le dandy décèle la fière indépendance de son caractère en gardant son chapeau sur la tête, en se roulant sur les sofas, en allongeant ses bottes au nez des ladies assises, en admiration, sur les chaises, devant lui ; il monte à cheval avec une canne qu'il porte comme un cierge, indifférent au cheval qui est entre ses jambes, par hasard... On dit qu'il ne doit plus savoir s'il existe, si le monde est là, s'il y a des femmes et s'il doit saluer son prochain. »

Voici donc le dandy tel qu'il fut, en Angleterre, au début du XIXe siècle. Mais si vous me demandez ce que j'entends par dandysme — conservons le mot : il est charmant, délicat, presque puéril — je vous dirai que je déteste les dandys qui firent les beaux jours du Watier's et que, pour moi les vrais dandies furent les Richelieu, les Grammont et les d'Orsay. Oui, malgré ses prodigieux gilets et son admirable tenue, je n'aime point le « sublime dandy » qui confondit l'impertinence avec le manque de tact et l'esprit avec l'insolence. Combien je préfère ce roué de Lauzun, ce fort de Richelieu,



— j'entends le maréchal-duc — et ces écervelés de 1840 les Beauvoir, les Houssaye, les Daru, séduisants et séducteurs, ironiques et joyeux de vivre, à tous les égards compassés, guindés, roides, impersonnels comme des mannequins, et qui laissaient tomber du haut de leur cravate savante quelques froides sottises très admirées.

Quand je pense qu'on a comparé Brummel à Napoléon ! On raille notre snobisme actuel, mais il est plus joli, plus plaisant que l'étrange servitude que s'imposaient les tristes dandies londoniens.

Ce que nous aimons et ce qui leur manquait, c'est l'enthousiasme, — l'enthousiasme qui fait chérir l'action et l'héroïsme, le panache enfin. Imaginez Cyrano de Bergerac représenté devant un public de « bucks » et de « Macaronies » (noms des dandies) sous George IV. Quel silence glacial eut accueilli chaque tirade !... et pourtant les mondains de France ont subi cet engouement anglo-saxon, ils ont tâché — heureusement sans y parvenir — à imiter cette froideur correcte et ce dédain de l'émotion qui caractérisaient le vrai gentleman. C'était renier des siècles de tradition, de fantaisie et de courage. Un vrai dandy devait avoir la haine du mouvement et juger le sport comme un plaisir indigne. La haute canne et la cravache empesée des dandies remplaçaient la fine épée de nos roués, épée prompte à jaillir du fourreau, et le jabot de dentelles qu'on époussetait d'un doigt nonchalant.

A vrai dire, il n'y a pas un Français qui ait été un dandy suivant la formule anglaise et peut-être n'y a-t-il eu que Brummel. Byron et Musset admiraient le « sublime dandy » et sans doute firent-ils ce qu'ils purent pour l'égaler, en vain. Ce sont là des erreurs du génie, et le génie ne se « porte » pas chez un dandy. Barbey d'Aurevilly, lui-même, crut approcher son modèle. La silhouette sympathique et attendrissante du « connétable des Lettres Françaises » avec son manteau doublé de soie rouge et son



chapeau large bordé de velours cramoisi est d'un raffiné charmant, d'un illuminé délicieux, d'un dandy de France.

Rappelez-vous son portrait du dandy dans le premier conte des « Diaboliques ».

Quelle différence avec son Brummel de l'« Essai sur le Dandysme » ; le vicomte de Brassard est de chez nous. D'Orsay fut, à mon sens, le plus parfait des dandies, parce qu'il sut séduire par sa grâce et charmer par son esprit, et parce qu'il chercha plus à plaire qu'à étonner

Existe-t-il encore à notre époque trace de cet état d'âme ?

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un pareil retour vers les mœurs des contemporains de George IV. La nouvelle génération — il faut bien se décider à n'en plus être — est assez anglomane bien que sa froideur semble être toute convention-



nelle. On peut dire que ce dandysme-là n'est pas un mal lorsqu'il séduit la jeunesse, qu'il aide à développer l'esprit d'analyse au détriment de la sensibilité excessive, qu'il ne tue pas l'enthousiasme, bien au contraire !

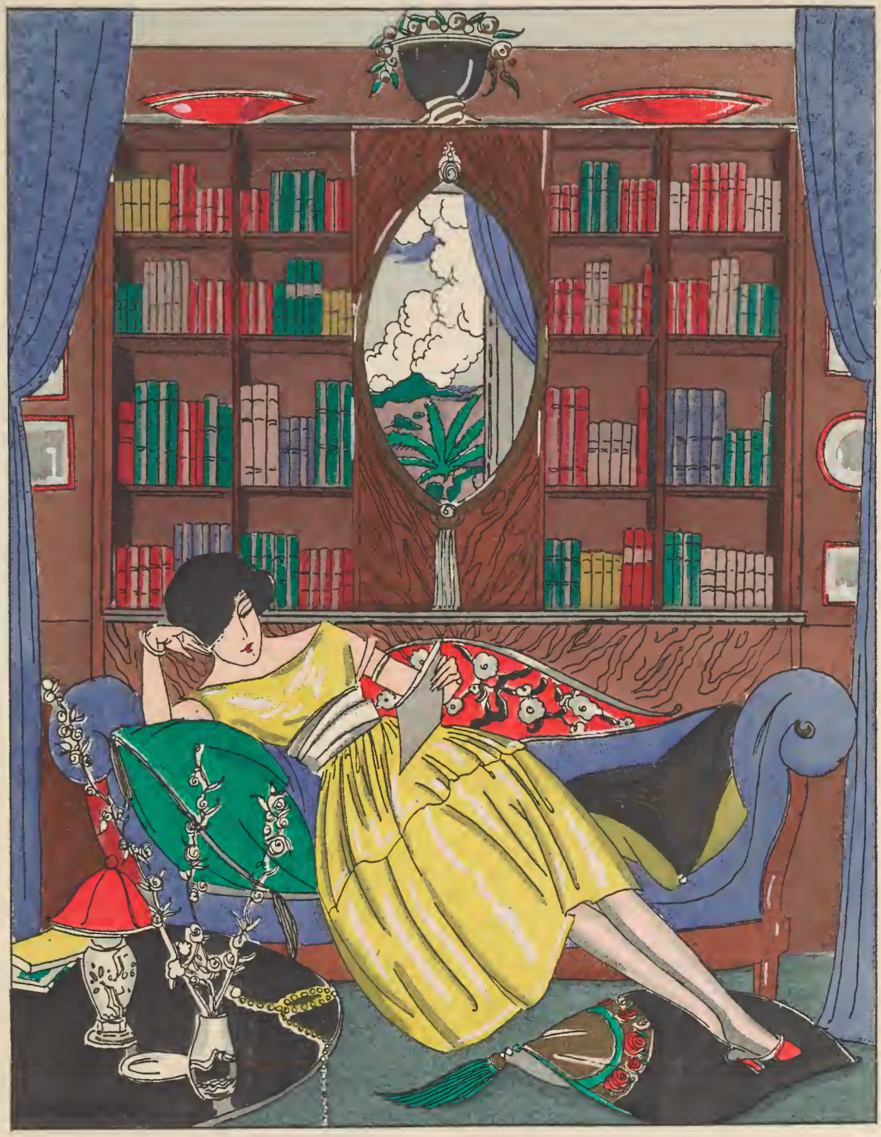
Mais que celui-ci devient plus discret dans ses manifestations, il n'en est pas moins profond pour ne pas être désordonné. Je conçois le raisonnement et j'admets que l'impassibilité obtenue rend les élans d'émotion plus touchants et plus sincères. Elle enseigne à réfléchir avant de s'engager dans une aventure hasardeuse, à exercer la volonté, à obtenir la confiance en soi. Mais je déplore qu'on s'y entraîne trop tôt, à un âge où il est charmant de s'abandonner à sa nature juvénile. Et puis où est la « politesse exquise » des Français ? Le jeune homme actuel éprouve une insurmontable peine à enlever son chapeau, il le garde sur sa tête pour parler aux dames, prend une attitude impertinente et détachée, et ceci ne me plaît point, et je serais surpris que les dames de bon ton y trouvassent leur compte. Et parfois ces Messieurs, en veine de politesse, se hasardent à baiser la main sans discernement et sans nuance d'une grisette et d'une douairière sur un trottoir à onze heures du matin. C'est peut-être d'un dandy, ce n'est pas d'un gentilhomme.



Brummel ne saluait guère et il avait d'excellentes raisons pour cela : son chapeau était posé sur sa tête avec une précaution infinie : jeune, il ne pouvait exposer au vent irrespectueux sa chevelure laborieusement harmonieuse ; vieux il redoutait d'enlever son « toupet » dans un geste imprudent. Mais nos jeunes gens n'ont pas de ces excuses, et ce qui n'est ni galant ni poli, n'est pas de chez nous. Il nous manque un peu de cet esprit pétillant et mousseux comme le champagne, qui fut l'apanage des jeunes beaux. On a le temps de devenir grave et austère. Ce qui convient à l'âge mûr, me choque chez les adolescents. Reconnaissons d'ailleurs que notre chorégraphie moderne n'engendre pas la joie !

Le goût du sport triomphe heureusement de nos jours ! Il sera la régénérescence de la nation française !

André de Fouquières



Pour rêver un peu

MERCIER FRÈRES, Tapissiers-Décorateurs

100, Faubourg Saint-Antoine, Paris


GORYEL. SC
BRUNELLESCHI
LA GUIRLANDE

7[e] *Fascicule*
Exemplaire spécial de Noël

Exceptionnellement
Prix : 50 francs

La Guirlande

ALBUM D'ART ET DE LITTÉRATURE

Sous la direction littéraire
de
Monsieur Jean HERMANOVITS

Sous la direction artistique
de
Monsieur BRUNELLESCHI

SE TROUVE : 3, RUE DE CHAILLOT
PARIS

Le tirage de cet Album est
restreint à 800 exemplaires

Numéro : 547

Conte de Noël

Par Madame LUCIE DELARUE-MARDRUS
Illustrations de Monsieur JEAN RAY.

Le carrosse aux deux lézards verts

Conte de fée par Monsieur RENÉ BOYLESVE
(de l'Académie Française)
Illustrations de Monsieur GEORGE BARBIER.

Chant des Pèlerins

Adapté de l'Arabe par Monsieur JEAN HERMANOVITS
Illustrations de Monsieur BRUNELLESCHI.

Phili

OU PAR-DELA LE BIEN ET LE MAL

Conte moral, en prose, par Monsieur ABEL HERMANT
Illustrations de Monsieur BRUNELLESCHI.

L'Affaire des Fourrures

Fantaisie en vers par Monsieur MIGUEL ZAMACOÏS
Illustrations de Monsieur BRUNELLESCHI.

Le Malade de Châteaudun

Poème de Monsieur PAUL FORT
Illustrations de Monsieur STAB.

Chronique sur l'élégance

par Monsieur ANDRÉ DE FOUQUIÈRES
Illustrations de Monsieur ZINOVIEW.

La Mode à la Ville et au Théâtre

Par Madame de MIRECOURT
Illustrations de Mademoiselle LUCIENNE MARTIN.

HORS-TEXTE

La Femme à l'éventail, eau-forte rehaussée au pochoir de Monsieur BRUNELLESCHI.
Étude de Femme, composition inédite de Monsieur J.-G. DOMERGUE.
Un peu de musique dans un parc, dessin inédit de Monsieur CADOGAN.
La neige au Japon, dessin inédit de Monsieur E. BLANCHE.
Romanesque, dessin inédit de Monsieur BRUNELLESCHI.
Voici l'Hiver, dessin inédit de Monsieur BONNOTTE.
Une création de Melnotte-Simonin, par Mademoiselle A. ROME.



ISABELLE berçait son petit garçon, gentiment, sur ses genoux, au coin du feu, trois bûches dans l'étroite cheminée. La lampe basse éclairait leur réveillon. Une neige assez épaisse, tombée le matin, mettant sa couche de silence autour de la petite maison isolée dans son jardin minuscule.

Pauvre villa de banlieue, image même de la médiocrité, que tu sembles belle, ce soir, à celle qui va te quitter pour entrer dans la misère !

Isabelle, jeune fille de luxe, mariée par amour, a, depuis cinq ans, descendu rapidement l'échelle haute de son bonheur.

L'homme pauvre qu'elle a, contre le gré de ses parents, choisi pour son charme et sa belle figure : un monsieur louche. Elle ne s'en est aperçue que tard. L'enfant était né, les parents morts. Orpheline et mère presque en même temps, la jeune femme, entre ce chagrin-ci et cette joie-là, a, cette même année, vu commencer l'extinction d'un mirage.



Un matin, c'est la révélation d'une colossale dette de jeu. Un



soir, c'est la découverte de basses débauches. Que de larmes! La fortune d'Isabelle s'en va, son cœur se meurt. Après le bel appartement de Paris et les parcs et châteaux d'été, cette unique petite bicoque en banlieue est tout de suite remplie par des chagrins immenses. L'homme, qui s'est mis à boire, au cours de scènes inqualifiables frappe sa femme et son enfant. Et voici maintenant le dernier échelon. Sans autre explication qu'une horrible lettre laissée sur une table, il est parti depuis huit jours, emportant le reste de l'argent.

Isabelle, outre le scandale et le désespoir, a compris sur le coup qu'abandonnée et ruinée, elle était seule en face de la misère immédiate, avec un enfant à élever.



Il lui reste en tout deux cents francs... et son courage.

Son courage, c'est ce petit qu'elle berce contre elle. C'est si fort une mère qui serre son enfant sur son cœur.

Elle a mis de la méthode

dans la catastrophe. Depuis hier un écriteau se balance au vent sur la villa. La sous-location sera son seul moyen d'existence jusqu'à ce qu'elle trouve, comme on dit, une place. Une place de quoi ?



Etre secrétaire de quelqu'un, ce serait trop beau, employée de magasin très bien encore. « Faudra-t-il devenir femme de ménage ?... Soit ! »

Elle se penche pour prendre une bûche et la jeter dans le feu mourant. L'enfant, qui s'était endormi, se réveilla.

— Maman !...

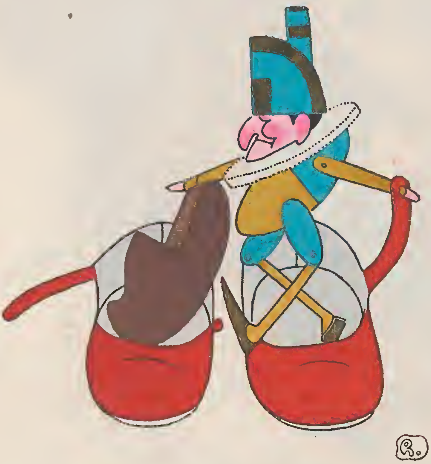
Oh ! cher petit mot grand comme le monde !

— Maman, raconte-moi encore, comme tout à l'heure !

Elle l'embrassa, parvint à sourire. Et sa voix, pour évoquer la belle image de Noël, se fit charmante et douce comme celle d'une femme heureuse. Ne

fallait-il pas, autant que possible, que l'innocent ignorât des déboires qui n'étaient pas à sa taille ? Lui ménager une enfance à peu près heureuse, remplacer par du charme toutes les gâteries qu'il ne connaîtrait pas, c'était son rêve, son petit rêve sublime de jeune femme parfaitement malheureuse.

« Pauvre petit ! Il a déjà eu peur, il a déjà été battu. A moi de lui inventer le coin de poésie auquel il pensera plus tard, quand sera venu le malheur d'être une grande personne... »



Et sombrement :

« Qu'est-ce qui me dit qu'il ne sera pas un jour une brute, comme son père ? »

— Maman, raconte encore ?

— Eh bien ! voilà !... Petit Edmond dormira dans son dodo. Alors, le Père Noël entrera dans le jardin, puis dans la salle à manger, ici. Et dans les souliers que nous allons mettre tout à l'heure devant la cheminée.

Bercée par sa propre chanson, elle continua longtemps, inventant à mesure les merveilles bienfaisantes.

— Tu vois, il est vieux et gros, le Père Noël. Mais ses pieds ne laisseront pas de marque dans la neige, parce qu'il est léger comme de l'air. Il a une longue barbe blanche, une hotte, un bonnet de fourrure, et son manteau est tout plein d'étoiles qui brillent dans la nuit.

Les yeux immenses, le petit buvait ce nouveau lait dont elle le nourrissait.

— Et maintenant, vite au dodo! Le Père Noël ne vient pas si les enfants sont éveillés!

Les petits souliers disposés devant l'âtre, elle eut un plaisir déchirant à le coucher dans son petit lit. Du salon contigu elle avait fait leur chambre, pour simplifier leur petite vie à deux. Et bien que cette chambre fût glaciale, elle resta près de son amour, assise dans l'ombre, jusqu'à ce qu'il se fût endormi.



Revenue à la salle à manger, pour ne pas pleurer toute seule, elle se dépêcha d'aller chercher dans leur cachette les objets qu'elle avait achetés, dépense considérable quand on n'a que deux cents francs pour fortune. Mais elle tenait à ce que ce premier Noël du malheur fut tout de même assez magnifique pour enrichir à jamais l'imagination du petit délaissé.

Elle achevait d'arranger le sabot en chocolat dans un soulier et le polichinelle bariolé dans l'autre. Accroupie, elle songeait : « Pauvre mignon! Et dire qu'il croit que le bonhomme Noël va entrer et... »

Un grincement de clé dans la serrure de la porte du perron la remit debout d'un sursaut.

Elle n'eut pas le temps de faire un geste. La porte de la salle s'ouvrit. Changée en pierre elle vit devant



elle, silencieux, pâle, givré par le froid, son mari.

Pas une seconde elle ne crut qu'il venait demander pardon. Il avait un visage de crime qui l'épouvanta.

— Qu'est-ce que tu veux? bégaya-t-elle.

Il n'hésita pas. Saccadé, sourd :

— Je veux les deux cents francs que j'ai laissés ici. Donne-les!

L'indignation lui arracha ce simple cri :

— Oh!... c'est trop fort!

Il sentit sa révolte. Ce fut en faisant un pas sur elle qu'il vit les joujoux dans les deux petits souliers.

— Voilà donc ce que tu fais de mon argent, imbécile?

Des larmes de rage jaillirent des yeux d'Isabelle. Elle commença, véhémente.

— Misérable, tu...

Venue de l'autre pièce, une petite voix terrifiée appela :

— Maman!

Elle tressaillit des pieds à la tête, et regardant son mari, très vite, un doigt sur la bouche :

— Je vais te donner tout, souffla-t-elle. Mais plus un mot! Plus un mot! Attends seulement une seconde!

Elle courut au salon, en entr'ouvrit la porte, et dit tout bas :

— Chut!... Rendors-toi vite, mon chéri! C'est le Père Noël qui est là!

Puis, revenant en grand silence, elle fut à la table, remua des papiers, en tira les pauvres billets, les tendit à l'homme étonné. Et, le suivant pour refermer doucement derrière son dos, elle n'ajouta pas un seul mot.

Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. A la lueur remuante de la veilleuse, elle n'avait cessé de regarder dormir son fils, ce petit qu'elle venait, une fois encore, de sauver des réalités. Dès sept heures, il se réveilla. Elle ouvrit les persiennes.

— Oh vite, maman, regardons s'il y a des pieds dans la neige! Cette nuit, je croyais... je croyais que j'avais entendu papa! S'il y a des pieds, c'est que c'est lui qui est venu au lieu du Père Noël.

Elle frissonna. Mais la nature, du moins, avait été bonne pour elle. D'autre neige était tombée depuis la sinistre visite. Le jardin était immaculé.



— Oh! quel bonheur, maman! Alors c'est qu'il y a quelque chose dans mes souliers!

Elle l'enveloppa d'un châle, poussa la porte.

— Va voir toi-même!

Et quand il revint, rapportant ses souliers féeriques, ce fut la joie au cœur battant des tout petits du 25 décembre. Lorsqu'il eut fini de pousser des cris, avant de remonter dans son lit, il retourna près de la fenêtre afin d'envoyer des baisers vers le jardin.

— Merci, Noël! Merci, Noël!

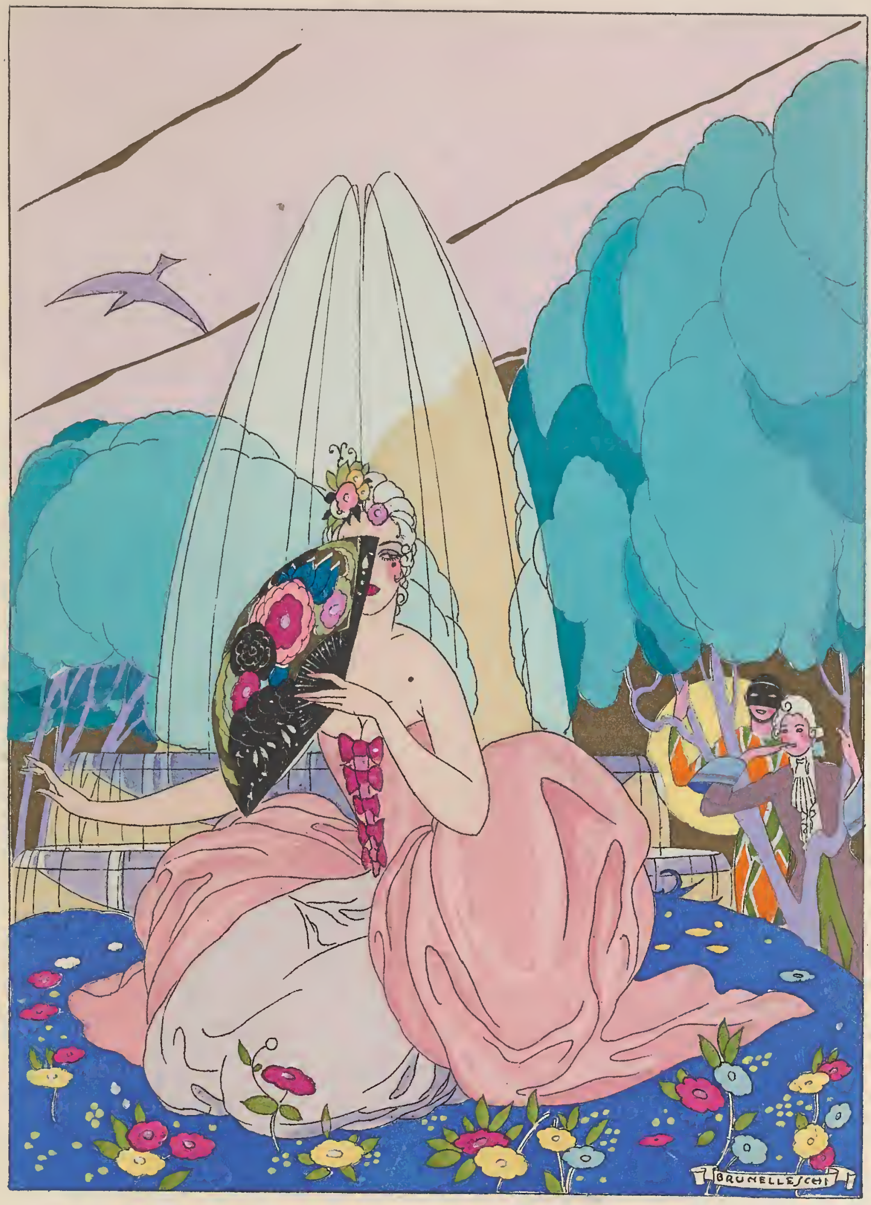
Alors Isabelle, pour étouffer un sanglot, se détourna. Mais vite la petite voix la rappela.

— Oh! maman!... Viens voir! Le Père Noël a laissé tomber les étoiles de son manteau dans le jardin!



Surprise, elle regarda. Un oiseau venait de passer, sans doute, sautillantes pattes fourchues dont l'entaille dessine des petits astres dans la neige; et le jardin, en effet, était tout constellé. Quand elle eut vu cela, la pauvre Isabelle, enfin, se mit à pleurer. Mais c'étaient des larmes de joie. Car la vie, malgré tout, n'était pas si mauvaise, puisque, suprême cadeau de Noël, la mère apprenait en cette minute que l'enfant qu'elle avait mis au monde, son compagnon de misère, sa raison d'être, était, miraculeusement, un petit poète.

Lucie Delarue-Mardrus


BRUNELLESCHI



Le carrosse aux deux lézards verts

III

Les pavillons, les perroquets et les deux Dames

Et l'on se porta vers l'autre pavillon, fermé également par une grille. Minou suivit : il connaissait tous les lieux. Dans la cour, le chien aboyait toujours, et l'on voyait à deux fenêtres, entre les lamelles des persiennes, de petites barres horizontales et lumineuses.

La nuit était complète à présent et la lune commençait à donner sur la clairière. A sa lueur, qui jouait sur les toitures, on distinguait une herbe fine entre les pavés de la cour.

— Ce n'est pas loin, dit Gilles : mes enfants, demain, vous viendrez là et vous apprendrez à lire et à écrire !

Les petites ne se tenaient pas de joie. Leur mère demeurait pétrifiée.

Le père, lui, faisait le malin, et, sur le chemin du retour il dit :

— Que serait-ce si je vous parlais du carrosse et des lézards verts !...

— Tais-toi, lui dit sa femme ; j'en ai assez, et attendons le grand jour.

Elle pensait encore, en son for intérieur, que tout cela était songe et fantasmagorie et que la forêt se retrouverait au matin dans l'état où on l'avait toujours vue.

Cependant, elle dormit mal ou ne dormit point, et elle fut debout de bonne heure. Elle sortit aussitôt : les deux pavillons étaient là, sous la saine lumière du jour comme sous la lueur de la lune propice aux enchantements.

Quant à y envoyer ses deux fillettes, ah ! non.

Alors le père annonça qu'il les y conduirait lui-même, que d'abord c'était chose convenue avec « ces Dames », et secondement qu'il ne se souciait pas de revoir venir au-devant des petites, le carrosse avec ses lézards.

— J'ai eu moins de terreur, dit là-dessus la mère Gilles, en entendant autrefois un père capucin décrire les cavernes de l'Enfer, qu'en voyant, de mes yeux, s'accomplir de petites choses quasi comiques, mais qui confondent l'entendement...

Le lendemain était un dimanche. On habitait ici

trop loin de tout pour songer à aller à la messe, aussi n'y assistait-on que le jour de Pâques. Dès le matin, quoiqu'il n'imaginât point de leçon qui fût possible un tel jour, le père Gilles estima que les convenances exigeaient des petites une première visite à leurs maîtresses.

On vêtit les bessonnes de leurs plus beaux atours, et on les regarda s'éloigner, unies par la main, vers les grilles que l'on avait touchées la veille au soir et d'où était tombé Minou. Il fallait la présence de Minou là-bas, où le chat semblait comme chez lui — voire mieux, puisqu'il y restait — pour rassurer la mère qui, par ailleurs, croyait envoyer ses filles au sacrifice.

Les bessonnes revinrent presque aussitôt et elles dirent qu'à l'un comme à l'autre pavillon elles avaient été accueillies par un domestique en livrée, et galonné, qui leur avait appris très poliment que ces Dames étaient pour l'heure à la ville, mais ne tarderaient pas à rentrer. Les petites avaient vu Minou dans la cour, en train de se pourlécher les babines auprès d'un bol de lait.

— Comment ces Dames sont-elles dès le matin à la ville et vont-elles rentrer tout à l'heure ? se demanda la bûcheronne.

Sur quoi son mari souriait dans sa barbe.

Il ne quitta pas des yeux les deux grilles, étant de loisir ce jour-là. Vit-il quelque chose ? ne vit-il rien ? Une heure après, toutefois, il commanda aux petites de retourner là-bas.

Et, cette fois-ci, les petites ne reparurent qu'après bonne heure écoulée. Elles étaient entières ; elles

étaient fraîches et de belle humeur. Et, de plus, elles étaient frisées.

La mère leva les deux bras au ciel. Elle n'avait jamais jugé ses deux filles si jolies. Elle avait eu aussi, secrètement, grand émoi.

Mais il s'agissait bien de cela, à présent !

Il s'agissait de faire taire les bessonnes qui ne tarissaient pas, ou bien d'en faire au moins taire une, afin qu'on pût entendre l'autre.

L'une disait que d'abord elle avait vu un perroquet. L'autre en même temps disait qu'on lui avait fait prendre un bain.

— Un bain ?

— A moi aussi, s'écriait l'autre. D'abord, moi aussi j'ai vu un perroquet.

— Tais-toi, faisait le père. Laisse parler Gillette !

Et Gillette dit :

— J'ai vu un perroquet... un beau perroquet vert qui faisait comme ça : « Bonjour ! bonjour ! ah ! quel beau temps ! mais qu'il fait donc beau !... »

— Mais non ! interrompait Gillonne, ce n'est pas ça qu'il disait; il disait : « Voilà qu'il pleut... Sacré pays de chien !... »

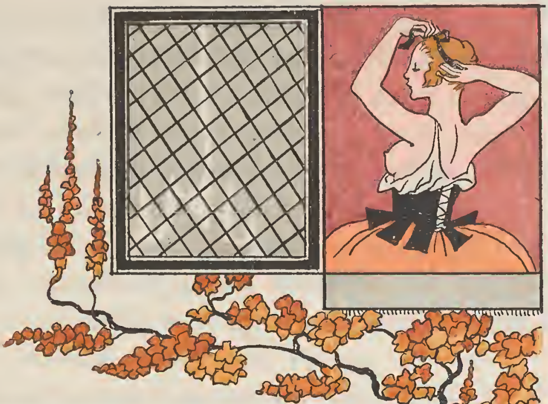
— Tais-toi ! faisait Gilles; laisse parler ta sœur. Et d'abord : avez-vous vu le même perroquet ?

— Non, dit Gillette, puisque je n'étais pas dans le même pavillon...

— Si, dit Gillonne, puisque mon perroquet était tout vert comme le sien !

— Voyons ! entendons-nous; vous a-t-on séparées l'une de l'autre ?

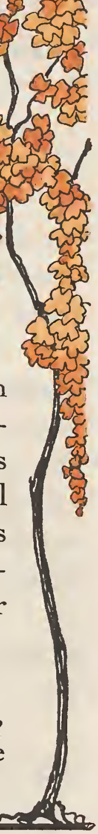
Sur ce point, on finit par s'accorder quoique les



deux récits parallèles fussent encombrés de détails avant qu'on arrivât à un moment qui semblait hors de tout conteste, et c'était celui de la séparation, attendu que l'une était passée du premier pavillon dans le second, tandis que l'autre sœur n'avait pas fait ce voyage. La difficulté, qui s'expliqua par la suite, venait de ce qu'on ne l'avait point prise par la main pour la faire sortir du premier pavillon et la conduire au second, mais qu'on l'avait priée de s'engager en des escaliers et des couloirs. Il en résultait que les pavillons communiquaient entre eux par quelque galerie souterraine.



Une fois séparées, par les soins d'une



femme de chambre, elles avaient été l'une et l'autre enfermées dans une belle pièce où un perroquet, sur sa tige de bois, répandait le chènevis à plus d'un pas à la ronde. Et le perroquet de Gillette disait, ou à peu près, entre autre choses : « Qu'il fait donc beau ! » tandis que celui de Gillonne disait : « Quel sacré temps ! »

Ensuite on les avait priées de prendre un bain. Puis, par les soins de la femme de chambre, toutes deux s'étaient vu peigner et friser.

— Et après ? leur demandait-on.

Oh ! après, on les avait introduites dans une pièce encore plus belle où se tenait une Dame.

— Une dame en cheveux jaunes, dit Gillette.

— Non pas ! en cheveux gris, rectifiait Gillonne.

— Puisque ce n'était pas la même ! dit le père.

— La dame a dit qu'elle arrivait de la messe, qu'elle avait vu le duc, la duchesse et quantité de gens, que l'église était remplie de beau monde et que M. le Curé avait prononcé un sermon digne de Bossuet...

— Elle a dit, rapporta Gillonne, qu'elle était arrivée à l'office un peu en retard, parce que sa sœur et elle étaient paresseuses et le cocher aussi... Elle a dit qu'elle pensait que les gens de la ville étaient eux-mêmes peu du matin, car l'affluence était mince et composée de fretin, enfin que le curé, d'ailleurs bon homme, prêchait comme une savate.

— Ça, c'est exact, dit Gilles ; il cherche ses mots, comme quelqu'un qui, le matin, n'a pas encore tué le ver.

— Je vois, opina la mère, que ces deux Dames ne regardent pas les choses du même œil.

— Il y en a une qui voit clair, dit Gilles.

— Peut-être qu'il vaut mieux voir beau, dit la mère Gilles. Mais, par quel moyen ces dames ont-elles pu se rendre à la messe... et être de retour?

Le bûcheron ricana.

— Oh! toi, tu veux toujours avoir l'air de savoir les secrets!...

— Moi, dit Gilles, on m'a assez tourné en dérision, il y a de cela six ans, lorsque j'ai vu la Fée Malice : je verrais le bon Dieu entouré de ses Saints, que je n'en soufflerais mot.

En attendant, les petites savaient déjà la moitié de leur alphabet, et elles traçaient des lettres majuscules et minuscules, avec un morceau de charbon, sur les murailles et sur tous les objets.

Gillette affirmait que c'était facile et qu'elle saurait écrire au bout de huit jours. Gillonne trouvait que ce n'était pas si aisé et qu'il faudrait des mois avant qu'elle fût en état d'adresser une lettre à sa marraine.

Entre elles elles s'entretenaient surtout des perroquets.

Les pavillons, les deux Dames, les perroquets et la leçon étaient sujets de colloques familiers sous le toit des Gilles, quand, l'après-midi, les amis bûcherons et bûcheronnes se présentèrent pour manger les rôties et le pain perdu.

On parla des Dames, des perroquets, des pavillons et de la leçon. Une idée neuve ne se loge pas plus sûrement dans le cerveau des hommes qu'une balle tirée à cinq cents pas. Il fallut un certain temps pour que l'un des bûcherons en fût atteint.

— Ah! ça, de quoi est-il question ici? Etes-vous point devenus fous, compère et commère?

De quoi compère et commère parurent beaucoup plus étonnés qu'ils ne l'avaient été en découvrant eux-mêmes pavillons et tout ce qui s'en suit.

— Mieux vaut parler de ce qu'on voit que de traiter de billevesées, dit Gilles.

Les bessonnes allaient de l'un à l'autre, racontant leur matinée et parlant de leurs perroquets. Il n'y eut pas jusqu'à Minou qui, revenu à domicile pour les friandises du dimanche, ne fût pris à témoin : il passait, lui, ses nuits là-bas ; il était tombé en boule, hier au soir, du haut de la grille du pavillon de gauche...

— « Du pavillon de gauche ! »... s'écria un des bûcherons en poussant un juron à faire damner toute la province ; puis il se mit à rire de telle manière que tous les bûcherons, autour de lui, pris de gaîté, s'esclaffèrent et dansèrent une ronde autour du père et de la mère Gilles, et leurs sabots rythmaient le pas sur le sol de terre desséchée. La marmaille les imitait dans les coins. Et Minou, grimpé sur la huche, la queue droite, le dos arrondi, les regardait de ses yeux de braise.

Sans protester, sans mot dire, le père Gilles en les reconduisant, les inclina du côté des deux pavillons, et quand ils furent en vue de ceux-ci, au point d'en pouvoir compter les vitres, il dit simplement :

— Vous voyez : il n'y a pas loin pour les petites à venir prendre leur leçon...

Aucun des hommes, aucune des femmes qui se trouvaient là ne voulut ni paraître étonné, ni surtout avoir nié une vérité évidente. Ils firent :

— En effet, en effet...

Et leur petite troupe s'achemina, en se divisant,

pour laisser au milieu l'espace occupé par les deux pavillons que chacun voyait. Mais ces paysans ne les regardaient pas trop, soit que ce voisinage leur donnât la chair de poule, soit qu'ils fussent résolus de dissimuler leur dépit ou leur stupeur.

Le dimanche suivant, pas une allusion à l'étrangeté du fait. Celui-ci était passé au nombre des choses admises de tout temps.

Le père et la mère Gilles en éprouvèrent même un dépit assez vif. Ils avaient fait du merveilleux leur chose, et ils regrettaient qu'un cas si extraordinaire demeurât, du moins en apparence, comme s'il était inexistant.

Une idée de femme ordonnée vint à la mère Gilles, et elle la confia aussitôt à son mari :



— Rien n'est pour rien, dit-elle. Nos filles apprennent à lire et à écrire — c'est bien toi qui l'as voulu ! — et ces dames des pavillons sont bien savantes, c'est entendu ; mais reste à savoir ce que cette fantaisie va nous coûter. Quand on a affaire à un précepteur, je l'ai entendu dire, c'est tout comme à un homme de peine, on fait marché d'avance.

— Tu ne parles pas mal, pour une fois, dit le père. On pourrait leur porter quelques livres de beurre, du fromage blanc et des fraises des bois ; ça ferait en même temps une visite de politesse...

— On verrait les perroquets, dit la mère, et aussi comment c'est fait là-dedans.

Un jour, à une heure autre que celle de la leçon, le père et la mère Gilles revêtirent leurs habits de fête, suspendirent à leurs bras les paniers, et s'acheminèrent vers les pavillons.

Ils furent reçus à la grille du pavillon de gauche — qu'ils avaient choisi à tout hasard — par un domestique en livrée devant qui ils déclinèrent leurs noms et qualités et à qui ils confièrent leur intention de voir madame... madame qui ?... A ce moment ils s'aperçurent qu'ils ignoraient son nom. On les fit entrer, néanmoins, non dans le salon au perroquet, mais à la cuisine. Ils n'en furent pas froissés, car c'étaient de pauvres et bien honnêtes gens, mais humiliés cependant en pensant aux quelques livres de beurre qu'ils apportaient, alors que le beurre, il coulait à flots sur les flancs dorés de poulardes à la broche, que faisait tourner, en face d'un grand feu, un petit singe vêtu de blanc et coiffé d'une calotte de marmiton.

— C'est bien dommage, dit la mère, que les enfants

ne soient pas là, car elles auraient ri tout leur content!...

Ce petit singe, assis sur son séant, tournait la broche avec un imperturbable sérieux ; mais le feu vif lui brûlait le museau et il se le garantissait à l'aide de sa main oisive qui tenait, comme celle d'une vieille marquise à mitaines, un écran de carton. Il était aussi tenté de goûter au rôti, et,n'était qu'un chef passait et repassait fréquemment pour lui administrer une chiquenaude, le drôle eût lapé, en quelques coups de langue, le jus onctueux des superbes volailles.

C'est en ce lieu que le père et la mère Gilles revirent Minou. Il était là, posté sur une haute étagère, entre une bassinoire de cuivre et un fort gros cuisseau de porc fumé, et il vous regardait de ses yeux jaunes, tranquille et pleinement satisfait, comme un serviteur sympathique qui a atteint avant ses maîtres les sereines régions du bienheureux séjour. L'odeur du lieu, il faut le dire, était délectable pour un estomac dispos.

Nos bonnes gens se trouvèrent si embarrassés avec leurs paniers qu'ils les laissèrent là quand on les vint avertir que Madame leur faisait l'honneur de les recevoir.

Ils repassèrent par la cour d'entrée, où ils eurent le loisir de constater qu'une herbe fine poussait çà et là entre les pavés, comme dans les maisons qui ne datent pas d'hier, et tandis que Gilles s'attardait à remarquer qu'il y avait même du pissenlit et de la mâche, sa femme ne retint pas un cri parce que, hors des portes closes des écuries, sortaient, rasant le sol, deux grands serpentins verdâtres dont on ne voyait pas la tête, sans doute trop grosse pour passer sous les battants, mais dont la queue démesurément longue et

souple, s'agitait de terrifiante manière. Gilles regarda la chose et se prit simplement à rire. Elle jugea son mari ou très brave ou plutôt stupide. On voyait ailleurs, dans une grande remise entr'ouverte, plusieurs hommes, en bras de chemise, épongeant un grand carrosse vert. La mère Gilles se souvint que son mari s'était flatté d'avoir vu un carrosse dans la forêt. Elle fut plongée dans un abîme de perplexité. A une fenêtre, une soubrette, les bras et la gorge nus, faisait tranquillement sa toilette.

— Ne regarde pas par là, dit la mère Gilles.

Mais on les introduisait l'un et l'autre dans une pièce spacieuse et ornée.

La mère Gilles fut aussitôt éblouie, mais elle confia à son mari :

— Il y a maldonne, c'est moi qui te le dis : les leçons ici seront trop chères pour des pauvres bougres comme nous.

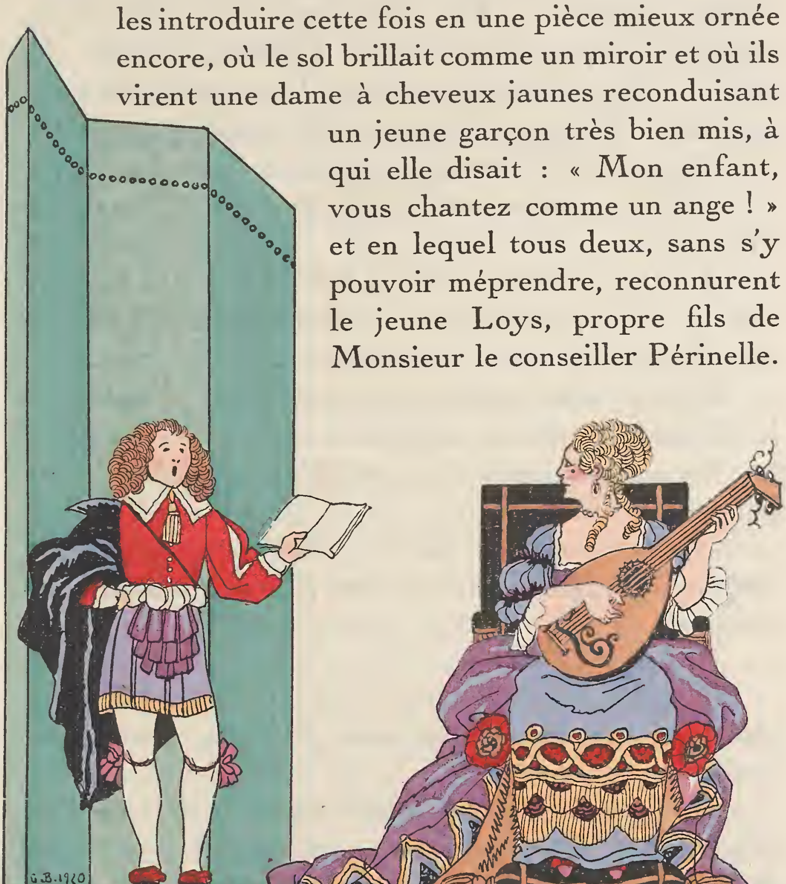
Ils pénétraient, cette fois, bel et bien, dans le salon où perchait le perroquet.

Cet animal les accueillit par un « Bonjour, bonjour ! » plein d'aménité, et il ajouta : « Quel temps charmant ! quelle température délicieuse ! » ce qui fit sourire nos gens, parce que, s'il ne pleuvait pas aujourd'hui, c'était tout juste : la chaleur était accablante et un orage se préparait à l'horizon.

Tout à coup le perroquet se mit à chanter, mais à chanter d'une voix atténuée, lointaine, où les articulations manquaient, mais qui était cependant suave, caressante, accompagnée parfois de sons filés tels qu'en rend un archet sur une corde sonore ; c'était curieux, étrange et drôlatique entre les branches cornues du bec

de cet oiseau imitateur, à tête de vieil Hébreu. Sans s'interrompre, mais sur un ton prosaïque, il dit successivement : « Où est donc Minou ? », « J'ai mangé du lard aux choux », et « Mon enfant, vous chantez comme un ange !... »

Le bûcheron et sa femme riaient à qui mieux mieux et ne trouvaient pas le temps long. Ce fut presque à regret qu'ils suivirent le valet qui les vint prendre pour les introduire cette fois en une pièce mieux ornée encore, où le sol brillait comme un miroir et où ils virent une dame à cheveux jaunes reconduisant un jeune garçon très bien mis, à qui elle disait : « Mon enfant, vous chantez comme un ange ! » et en lequel tous deux, sans s'y pouvoir méprendre, reconnurent le jeune Loys, propre fils de Monsieur le conseiller Périnelle.



Et ils étaient là, à se demander par quel moyen le fils du conseiller Périnelle, habitant à dix lieues d'ici, pouvait être transporté avant midi en pleine forêt pour y venir avec une dame à cheveux jaunes « chanter comme un ange », quand cette dame vint vers eux, marchant avec aisance, sur le parquet lumineux, et leur dit : .

— Vos filles sont des amours. Celle qui m'est confiée, Gillette, va lire à livre ouvert, à la fin de la semaine... Vous êtes les plus heureux parents du monde... Dieu ! quel beau temps ! la température est exquise !... Cet enfant a la plus belle voix du royaume...

Comme elle reprenait haleine, le bûcheron dit :

— Nous connaissons bien le fils de M. le conseiller Périnelle...

— Ah ! vous le connaissez ? dit la dame. Il vient ici tous les deux jours, prendre sa leçon avant vos filles... Son père est l'homme le plus vertueux de la terre...

Sur ce, elle voulut faire asseoir le bûcheron et la bûcheronne qui n'y consentirent point.

Ils avaient hâte, étant troublés, d'en arriver au but de leur visite.

— Madame,... fit Gilles, je dis « madame » tout simplement, parce que vous êtes pour nous madame... je ne sais qui...

Elle s'esclaffa :

— « Madame Je-ne-sais-qui ! » c'est cela ; c'est charmant. Je serai pour vous Madame Je-ne-sais-qui !...

— Madame Je-ne-sais-qui, reprit-il, nous venions vous trouver, la bourgeoise et moi, pour vous demander... pour vous demander... Ah ! dame, ça

n'est pas si facile à dire... Parle donc, toi! dit-il, en se tournant vers sa femme.

— Mon Dieu! Madame, dit la mère Gilles, nous sommes confus de vos bontés; mais on voudrait bien savoir... — pensez, Madame Je-ne-sais-qui, que l'on est du pauvre monde... — enfin si ça nous coûtera cher les leçons aux petites...

Madame Je-ne-sais-qui se mit à rire de nouveau et de plus belle :

— Laissez cela, mes bonnes gens, et écoutez-moi bien: *il ne sera jamais question d'argent entre nous...*

Le bûcheron et sa femme rougirent de plaisir. Mais tout aussitôt dans l'esprit de la femme germa le soupçon que si l'une de ces dames donnait ses leçons gratuitement, l'autre les pourrait bien faire payer le double d'un prix honnête. Elle poussa le coude de son mari qui la devina aussitôt et dit:

— Pardon, Madame Je-ne-sais-qui, vous nous comblez, mais nous voudrions bien aussi présenter nos devoirs à Madame... à Madame... Ah! qui est-elle?...

— Madame « Ah-qui-est-elle! » Voilà, voilà le nom qui convient à ma sœur! Que vous feriez un bon curé de campagne, vous, mon brave homme : vous vous entendez comme nul autre à baptiser les gens! Eh! bien, on va vous conduire près de Madame Ah! qui-est-elle!..

Et elle se reprit à rire, puis à chanter comme une gamine.

— Je comprends, opina la mère Gilles, que les enfants ne s'ennuient pas dans cette maison.

— Voilà du beau et du bon monde, dit le bûcheron.

Ils ne s'aperçurent point de quelle façon ils arrivèrent, tout en devisant, dans une salle à peu près

pareille à celle du perroquet; et, en effet, l'oiseau aux couleurs crues était là, sur son perchoir, avec son chènevis qui souillait le sol tout alentour. Mais celui-là disait : « Encore des fautes, vaurien!... », « Vous êtes un âne, savez-vous? », «Le sale pays... », « Quel sacré temps!... »

— Ce n'est pas le même, dit la mère : celui-ci est beaucoup moins bien élevé.

— Mais meilleur juge, dit le bûcheron, car le tonnerre éclate, et il pleut à torrents.



(à suivre)

René Boylesve.

de l'Académie Française.





BRUNELLESCHI

CHANT DES PÈLERINS DU HEDJAZ

Je teindrai de henné tes voiles,
O bateau béni, qui m'emporteras
Vers le royaume des étoiles,
Là-bas, où le soleil ne s'éteint pas!

وابور السفر لحنى جلوعك

السنة حجتك ومن عاش بجاهله

Et je mettrai dans ta mâture,
Qui défiera les embruns et le vent,
La plus ravissante parure :
L'étendard de l'Islam et son croissant.

Et je veux mettre sur ta proue
Plus de cent fois l'empreinte de ma main
Avec du sang et de la boue,
Car je tuerai le jeune agneau demain !

Et le plus pauvre aura sa place
A côté du plus riche pèlerin,
S'il lui plaît d'aller rendre grâce
Au Prophète élu du Pouvoir Divin.

Il ne faut pas que notre absence
Soit pénible à tous ceux qui resteront !
Qu'ils attendent avec patience
Le jour où les pèlerins reviendront !

Ce seront bien douces journées
Que celles qui suivront notre retour !
Nos fautes enfin pardonnées,
Nous pourrons ouvrir nos cœurs à l'amour !

ينوها الملوك لمن صام وصلى

رايحين نزور النبى يا ما احلى ذهابنا

Et, si notre âme est désolée,
Que nos yeux soient forts et sèchent leurs pleurs,
Pour en couvrir le Mausolée,
Où seront pardonnés tous les pécheurs!



Heureux, qui va voir le Prophète!
C'est le plus grand des bonheurs d'ici-bas!
Celui-là peut lever la tête;
Si la mort le guette, il ne la craint pas!

رابور السفر لحنى جلوعك

رايحين نزور النبى يا ما احلى دهابنا

La foi sera notre seul guide!
Et, par bonté, le Maître Souverain
Rendra l'eau de la mer limpide,
Le vent, favorable, et le ciel, serein!

Que nous importe la distance!
Que nous importe d'aller jour et nuit!
Qu'importe l'Océan immense!
Qu'importe le vent qui nous conduit!

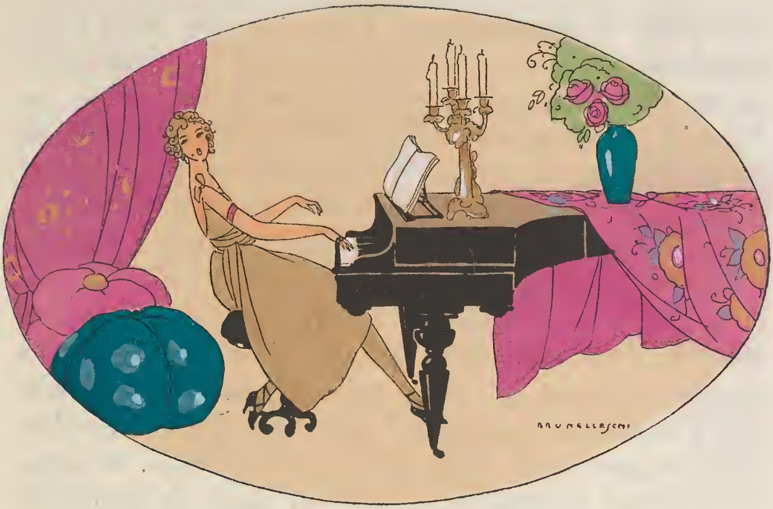
C'est vers la Terre Parfumée,
Vers le Hedjaz, où tant d'élus sont morts,
Vers Fatima la bien-aimée,
Que nous allons porter nos pleurs et nos remords!

Jean Hermanovits





Un peu de Musique dans un Parc



PHILI

OU PAR-DELA LE BIEN ET LE MAL

VII

La lettre de la Périchole

« JE peux tout entendre ! s'écria Philippe-Egon, qui, par un effet du phénomène connu sous le nom de « retour atavique », prenait souvent tout d'un coup, presque toujours mal à propos, le ton grand-ducal ou même l'accent de la tragédie.

Mais Otto Müller, bien qu'il fût demeuré sur son séant, était retombé dans la somnolence d'où Phili venait brusquement de le tirer ; il semblait ne rien comprendre, et ne plus se ressouvenir qu'il avait dit à

Son Altesse Sérénissime : « Tu n'es pas fou ? » Le grand-duc daigna le lui rappeler, et lui demanda si la cause de cette exclamation impertinente était les dix mille plus trente mille marks qu'il s'agissait de prélever sur la caisse des voyageurs pour payer l'ardoise de Madame la comtesse Tatiana Schmück.

— C'est cela même, repartit Otto Müller, reprenant soudain ses esprits. Tu m'as révélé le cours du change, que j'ignorais. Il est désastreux et, à ce taux-là, c'est notre note que nous ne serons pas en mesure de payer quand on nous la présentera au bout de la semaine. Le Conseil des Ouvriers et Soldats s'est engagé à te faire passer tes revenus, et nous n'avons pas le droit de mettre en doute la parole de nos camarades ni leur bonne volonté ; mais à l'impossible nul n'est tenu. Je me méfie de la poste, qui est lente. Supposé même qu'elle se hâte, si dix mille marks valent trois mille cent vingt-cinq francs, les sommes les plus énormes que l'on t'expédiera de Silberberg fondront avant de parvenir entre tes mains. Bref, mon pauvre vieux, je ne nous vois pas blancs.

Philippe-Egon, qui n'avait jamais manqué ni du nécessaire ni du superflu, était bien incapable de rien entendre à cette comptabilité. Il l'écoutait d'une oreille distraite et n'éprouvait aucune inquiétude ; mais il éprouva une sorte de ravissement lorsque Müller ajouta :

— Tu me rendras cette justice que je ne t'ai fait aucune remontrance et que je t'ai livré les clefs de la caisse ; mais, entre nous, je trouvais déjà idiot de lâcher dix mille marks à cette Schmück. Et pourquoi, grand Dieu ! pourquoi ? Elle n'a plus rien à te refuser, tu peux donc tout lui refuser. A notre âge, Monseigneur,

et tournés comme nous sommes, c'est peu demander à l'amour que d'exiger seulement qu'il ne nous coûte rien.

— Pas un mot de plus ! s'écria impérieusement Philippe-Egon. Je fais grandement les choses ou ne les fais point. Du moment que je ne saurais acquitter la dette entière de Madame la comtesse Schmück, je n'en vais point payer le quart. Elle n'aura pas de moi un pfennig.



— A la bonne heure ! dit Müller. Mais est-ce une raison pour prendre des airs enchantés quand je te confie notre détresse ?

— Ah ! mon ami, répondit le grand-duc avec cet abandon et cette naïveté qui le rendaient irrésistible, que j'aurai donc appris de choses en une matinée ! Que de sensations nouvelles en moins d'une heure ! Quand je suis venu querir sous ton oreiller ces dix mille marks que je vais m'empresser d'y remettre... (pourvu que la Krakus ait l'honnêteté de me les rendre !...) Otto, j'étais ivre de joie, de fierté. Je n'ai pas trouvé de mots pour t'exprimer cette émotion, quel que fût mon désir de la partager avec toi. Une femme m'avait demandé de l'argent ! Elle m'avait traité en homme sérieux ! C'était

la première fois de ma vie. Les paroles si pleines de sens que tu viens de prononcer m'ont instruit qu'il est une joie supérieure à celle d'être tapé par une femme : c'est de lui laisser croire jusqu'à la dernière minute qu'on marchera et, finalement, de ne pas marcher. Quand je pense que cette poule — car l'épouse morganatique, mais légitime de mon petit-cousin est une simple poule — quand je pense qu'à l'heure qu'il est, elle se flatte en rêve de m'avoir carotté dix mille marks et qu'elle sera volée ! Ah ! ce coup-ci, je sens que je suis un homme : j'ai roulé une femme. Je lui ai... comme disent les Parisiens... je lui ai... Comment disent-ils ?

— Je l'ai sur le bout de la langue, dit Otto Müller.

Philippe-Egon frappa du pied avec colère. La locution « piquante » dont usent les Parisiens en cette circonstance lui échappait. Ce défaut de mémoire diminuait son plaisir de moitié. Il rudoya Müller qui faisait toujours mine de chercher le mot.

— Moi, lui dit-il grossièrement, je l'ai oublié ; toi, tu ne l'as jamais su. Comment pourrais-tu le savoir ? Tu n'as aucune éducation. Je vais le demander à mon maître Frédéric Mosenthal, qui est l'un des plus grands philologues de l'Allemagne.

Il sortit en faisant claquer la porte ; mais, quand il arriva devant celle de l'appartement où il avait lieu de croire que son savant maître reposait, il perdit toute assurance. La tendre affection qu'il portait à Frédéric Mosenthal n'empêchait point qu'il ne le respectât jusqu'à le craindre ; d'autant que Fritz le traitait souvent avec la même rudesse allemande qu'il traitait lui-même son frère de lait. « Mosenthal, se dit-il, va me trouver raseur, à la fin. » Il hésitait d'entrer. Cette peur eut un singulier effet. Comme les gens qui souffrent

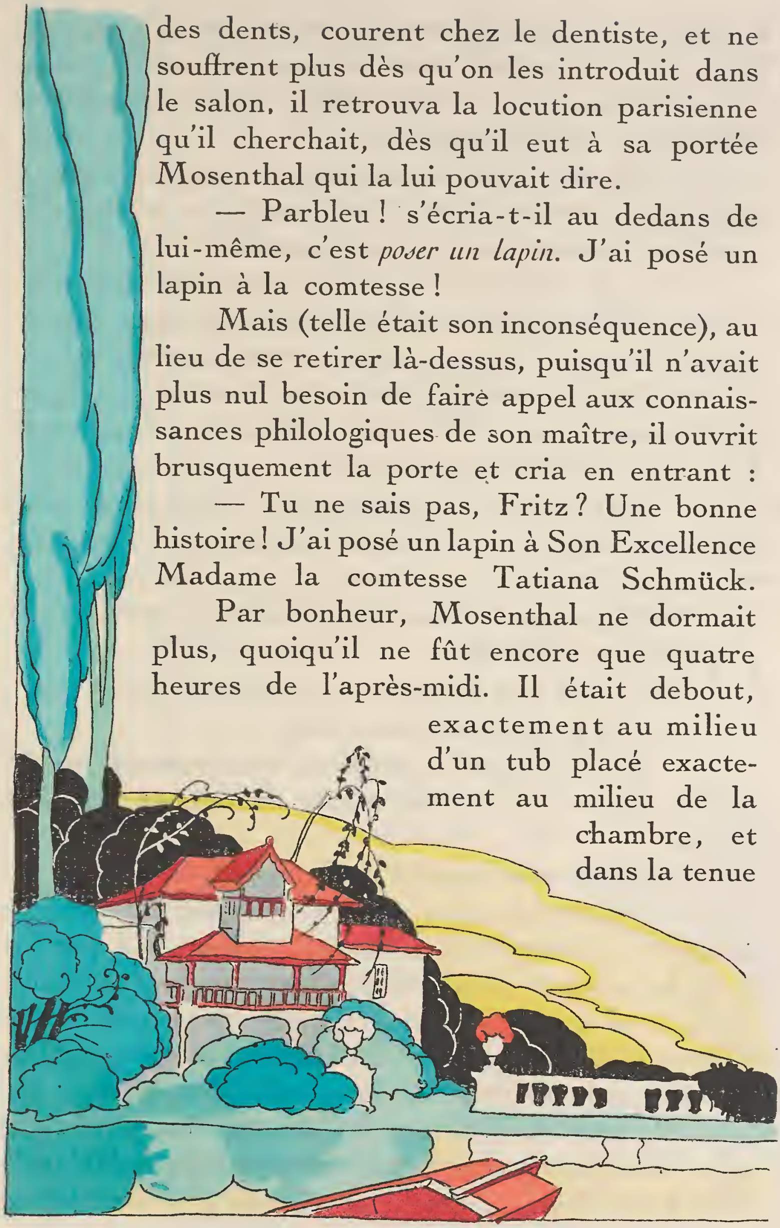
des dents, courent chez le dentiste, et ne souffrent plus dès qu'on les introduit dans le salon, il retrouva la locution parisienne qu'il cherchait, dès qu'il eut à sa portée Mosenthal qui la lui pouvait dire.

— Parbleu ! s'écria-t-il au dedans de lui-même, c'est *poser un lapin*. J'ai posé un lapin à la comtesse !

Mais (telle était son inconséquence), au lieu de se retirer là-dessus, puisqu'il n'avait plus nul besoin de faire appel aux connaissances philologiques de son maître, il ouvrit brusquement la porte et cria en entrant :

— Tu ne sais pas, Fritz ? Une bonne histoire ! J'ai posé un lapin à Son Excellence Madame la comtesse Tatiana Schmück.

Par bonheur, Mosenthal ne dormait plus, quoiqu'il ne fût encore que quatre heures de l'après-midi. Il était debout, exactement au milieu d'un tub placé exactement au milieu de la chambre, et dans la tenue



où l'on a coutume de se mettre pour prendre un tub. Phili ne le dérangeait donc en aucune manière ; mais il était d'une humeur de chien, et il répondit en brandissant son éponge :

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse que tu aies posé un lapin à Son Excellence? Tu es inouï, de venir me raconter des histoires pareilles !

— Je te raconte tout, dit le grand-duc, boudeur.

— D'abord, gronda Mosenthal, pourquoi entres-tu chez moi sans frapper quand je suis tout nu?

— Je ne pouvais pas le deviner, dit Philippe-Egon extrêmement froissé. Et puis, s'il faut maintenant que je fasse des cérémonies avec toi!

— Vas-tu finir de tourner? dit Mosenthal. J'ai déjà mal à la tête, tu me donnes mal au cœur. Assieds-toi sur le lit.

Philippe-Egon obéit, mais répliqua d'un ton âpre et puéril de reproche :

— Tu n'es pas gentil, tu ne m'aimes plus.

— Je t'en prie, ne pleure pas.

— Tu me reçois comme un fox dans un jeu de quilles quand j'ai à t'entretenir des choses les plus graves !

— Ta phrase d'entrée ne l'indiquait pas.

— Tu n'aurais pas tardé à t'en apercevoir si tu ne m'avais d'abord interrompu. Si j'ai posé ce que j'ai dit à la comtesse et si j'en éprouve une joie d'enfant, après avoir éprouvé une joie pareille à la pensée de lui faire un petit cadeau, c'est que j'ai un heureux caractère, je ne sais voir que le bon côté des choses. Le mauvais côté est que nos moyens ne me permettent pas d'être généreux. Je viens d'apprendre qu'au train dont nous allons, nous n'en avons pas pour huit jours.

— Il faut donc mener un train réduit, dit Mosenthal.

— C'est justement sur quoi je te consulte. Quel besoin ai-je de ces comtesses Schmück qui font rétribuer leurs faveurs, quand je possède une femme et une maîtresse que j'adore, qui devraient me suffire, et qui ne me coûtent rien?

— Penses-tu?

— Enfin, ce qu'elles me coûtent passe dans les frais généraux.

— Je te ferai observer que tu possèdes une maîtresse, mais que, si tu as une femme, tu ne la possèdes point.

— Hélas! non... Ce n'est que partie remise, et peut-être que les conditions de notre nouvelle existence me rendront la victoire plus facile sur une ennemie qui, entre nous, ne demande qu'à être vaincue.

— Quelles sont donc ces conditions nouvelles?

— Nous ne demeurerons pas vingt-quatre heures de plus dans cet hôtel, où le prix des repas et des chambres doit être exorbitant, où l'on est forcé de frayer avec des comtesses Schmück et où l'on ne jouit pas entre soi des bonheurs de l'intimité. Je dénicherai bien sur les bords du lac quelque villa très modeste; nous y vivrons très retirés, nous aimant les uns les autres, sans obéir à aucune loi qu'à celles de notre tendresse et de notre bon plaisir.



Frédéric Mosenthal gronda entre ses dents que par le temps qui court, les chaumières elles-mêmes sont hors de prix, et les propriétaires ne se contentent plus, pour leur garantie mobilière, d'un cœur ni même de cinq ou six. Phili (qui venait d'inventer ce beau plan au fur et à mesure qu'il le développait en son discours) se forgeait une félicité qui lui mettait les larmes aux yeux, et n'entendait plus les tristes raisons de son maître. Il ne voulut point différer cinq minutes de passer à l'exécution, et s'avisa d'abord que, seule de toute sa compagnie, Madame la baronne de Krakus avait la compétence nécessaire pour l'y aider. Il se fit annoncer chez la duègne, qui achevait de se parer pour le thé dansant dont l'heure approchait. Il l'aborda avec cet air de déférence et de docilité qui est le plus flatteur hommage dont un très jeune souverain puisse honorer une vieille sujette.

— Madame la baronne, lui dit-il, je viens quêter vos compliments. Vous allez me trouver bien raisonnable. D'abord, veuillez me rendre les dix mille marks que je vous ai confiés ce matin.

— Monseigneur, les voici.

— Vous êtes honnête. Je vais tout à l'heure les verser dans notre caisse commune. Nous sommes obligés de compter. Quant à Madame la comtesse Tatiana Schmück qui a voulu me taper, c'est elle qui se tapera.

— Ah ! Monseigneur, bravo !

— Je vais maintenant vous faire connaître une résolution que j'ai prise, ou plutôt la soumettre à votre approbation. Je suis désormais un personnage privé, bien que, par une courtoisie dont je vous sais gré, vous continuiez d'observer à mon égard les règles de l'étiquette : je dois mener la vie d'un homme privé,

d'autant que ma fortune est mince et me le permet tout juste. Madame la baronne, pourquoi ne serais-je pas un bon mari ? J'adore ma femme et je crois qu'elle m'aime. Ne pensez-vous pas qu'elle serait heureuse si, à dater de ce jour, nous vivions ensemble comme un ménage suisse ?

— Mais, Monseigneur, c'est à Madame la grande-duchesse elle-même que Votre Altesse Sérénissime devrait poser cette question.

— Oui... J'oubliais de vous dire, Madame la baronne, que notre bonheur ne sera pas égoïste et que nous continuerons de pourvoir, dans la mesure du possible, à tous les besoins de notre suite.



— Monseigneur, je n'en ai jamais douté... Votre Altesse Sérénissime pourra s'entretenir de ses projets avec Madame, après le thé.

— Pourquoi pas dès à présent ?

— Parce que ni Madame ni Monseigneur ne peuvent manquer ce thé.

— Mais, Madame la baronne, ce thé va encore me coûter les yeux de la tête !

— Rien du tout : on nous invite.

— C'est la première nouvelle.

— J'étais chargée de la

commission. Je ne l'ai pu faire qu'à Madame la grande-duchesse, n'ayant point rencontré Votre Altesse Sérénissime; mais voilà qui est réparé.

— Qui donc nous invite?

— Des gens de Berlin, qui ont gagné pendant les deux premières années de la guerre une fortune colossale, et qui ont jugé dès lors prudent d'émigrer avec leurs capitaux.

— Les *von* quoi?

— *Von*? Ah! Monseigneur, pas encore. Ils s'appellent Mauser et ne sont pas trop décrassés.

— Imaginez-vous que je vais me commettre avec ces espèces.

— Hélas! Monseigneur, je pense que vous le devez, ne fût-ce que pour ne point laisser Madame seule en proie à leur snobisme et exposée à leurs entreprises; car l'heure est déjà passée, je connais l'exactitude et la politesse de votre épouse, je ne puis douter qu'elle ne m'ait déjà, vu mon retard, précédée dans le petit salon où les Mauser nous attendent.

Phili n'avait plus le loisir de la réflexion. Il courut endosser une jaquette, et Mme de Krakus s'empressa de se rendre au thé des Mauser, afin d'y arriver avant lui et de chapitrer Sophie-Charlotte. Lorsque l'on ouvrit à deux battants pour Monseigneur la porte du salon, une jeune femme était au piano et chantait en s'accompagnant. C'eût été la première cantatrice du monde que tout se fût interrompu à l'entrée du Prince; mais c'était Sophie-Charlotte et personne ne se dérangea ni ne fit mine de prendre garde à lui.

Les Mauser, ayant appris que la grande-duchesse était douée par la nature d'une voix agréable, l'avaient

priée de leur faire entendre la moindre chose, et elle ne s'était pas fait prier trop longtemps. Elle chantait en français, avec un assez fort accent, la lettre de la Périchole :



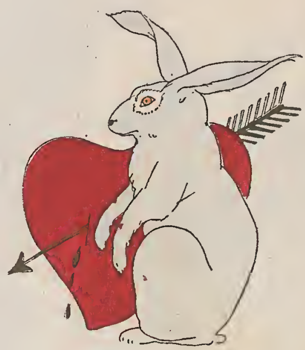
O mon cher amant, je te jure
Que je t'aime de tout mon cœur;
Mais, vrai, la misère est trop dure,
Et nous avons trop de malheur !
Tu dois le comprendre toi-même,
Que cela ne saurait durer,
Et qu'il vaut mieux...

Mme de Krakus s'approcha du grand-duc et lui dit, derrière l'éventail, avec une ironie en quelque sorte satanique :

— Monseigneur, il me paraît que Madame vous envoie la réponse avant que vous ne lui ayez posé la question.

Phillippe-Egon était consterné. Des bravos lui annoncèrent la fin du morceau. Quand ils s'apaisèrent, la baronne lui dit avec autorité :

— Votre Altesse Sérénissime va me permettre de lui présenter ses hôtes, M. et Mme Mauser, leur fille Fricka et Sigismond leur fils aîné.

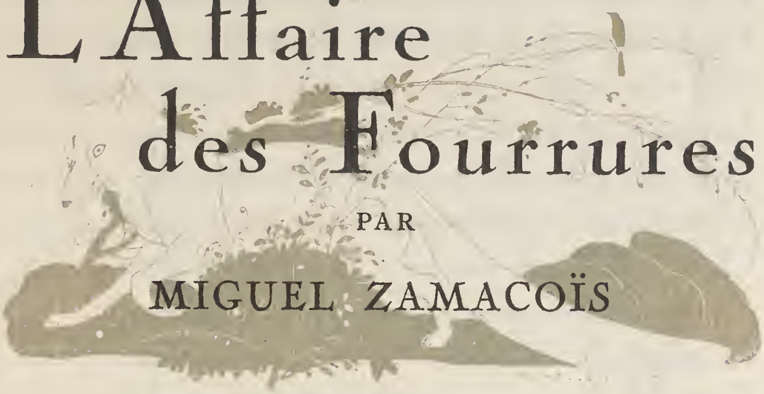


(à suivre)

Abel Hermant


E. BLANCHE

L'Affaire des Fourrures



PAR

MIGUEL ZAMACOÏS

La scène se passe dans une clairière au milieu d'une épaisse forêt.

Chacune des espèces d'animaux à fourrure de prix a envoyé un représentant muni des pouvoirs les plus étendus. Il y a là entre autres, un Renard, une Marte, une Zibeline, un Skunks, une Hermine, une Loutre, un Vison, un Castor, un Blaireau, un Putois, une Taupe, une Fouine.

Au moment où nous commençons à être indiscrets, ces personnages importants se pouillent, se grattent, lustrent leur poil avec leur langue. Tout à coup, le Renard saute d'un bond sur le tertre qui doit servir de tribune, ce qui provoque un mouvement général d'attention.

LE RENARD

Animaux assemblés ! Félidés ! Canidés !
Dans le grand régiment des bêtes tous gradés
Pour les respectives splendeurs de vos fourrures;
Seigneurs du poil soyeux et Princes des zébrures,
Tous prématurément marqués pour le tombeau
Parce qu'il faut payer la faveur d'être beau;
Rongeurs et carnassiers ! Figurant sur le globe
Dans le monde animal la noblesse de robe;

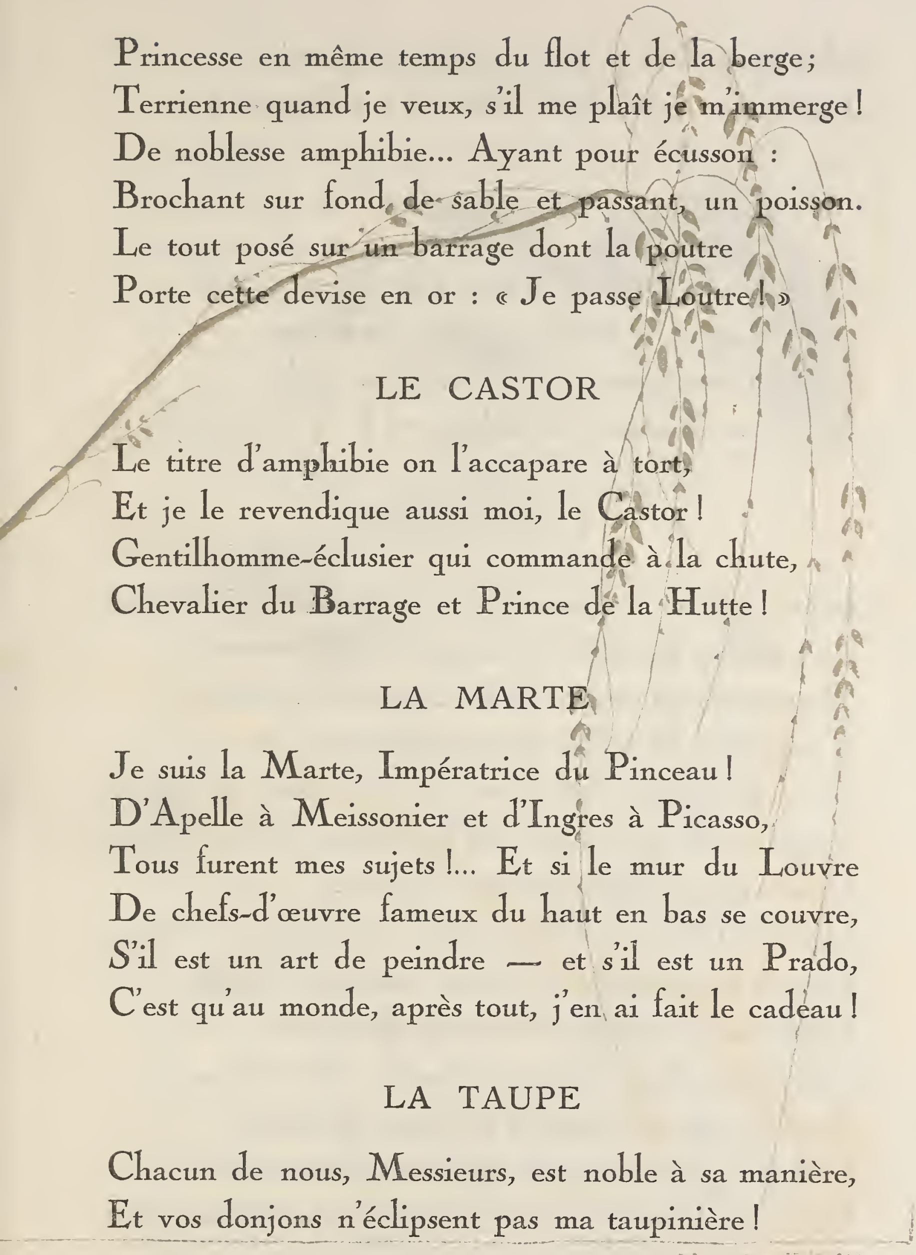
Ecoutez-moi !... D'abord je m'élis président
Par le droit de la ruse et le droit de la dent !...
Nul n'invoque, je pense, un droit de préséance ?
La cause est entendue, et j'ouvre la séance...
D'abord, selon l'usage antique et solennel,
Nous allons procéder sans surseoir à l'appel.
Chacun dira son nom, son pays, sa noblesse,
Ses titres personnels et ceux de son espèce...
Je m'appelle Renard... Gentilhomme fermier,
Comte de Basse-cour et Baron de Clapier.
Et voici mon blason : sur fond d'or une treille
A son chef arborant une grappe vermeille,
Auprès de quoi se dresse un renard bien cambré,
Le tout souligné de ces mots : « J'y parviendrai !... »
A qui le tour ?

LA ZIBELINE

A moi... Mon nom est Zibeline...
Ce nom seul me dispense... Il faut que l'on s'incline
Devant ma royauté... Pourtant en « memento »,
J'ajoute : Impératrice-Reine du manteau !
Un nom de fée... Une noblesse sibérienne,
Et pour vassale un tyranneau : la Parisienne !

LA LOUTRE

Moi je m'appelle Loutre !... On lève son chapeau
Dans la pelleterie au seul nom de ma peau.



Princesse en même temps du flot et de la berge;
Terrienne quand je veux, s'il me plaît je m'immerge!
De noblesse amphibie... Ayant pour écusson :
Brochant sur fond de sable et passant, un poisson.
Le tout posé sur un barrage dont la poutre
Porte cette devise en or : « Je passe Loutre! »

LE CASTOR

Le titre d'amphibie on l'accapare à tort,
Et je le revendique aussi moi, le Castor!
Gentilhomme-éclusier qui commande à la chute,
Chevalier du Barrage et Prince de la Hutte!

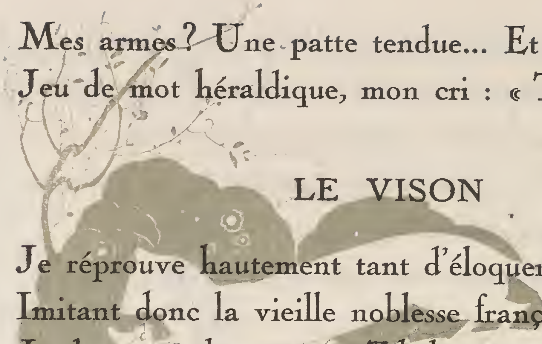
LA MARTE

Je suis la Marte, Impératrice du Pinceau!
D'Apelle à Meissonier et d'Ingres à Picasso,
Tous furent mes sujets!... Et si le mur du Louvre
De chefs-d'œuvre fameux du haut en bas se couvre,
S'il est un art de peindre — et s'il est un Prado,
C'est qu'au monde, après tout, j'en ai fait le cadeau!

LA TAUPE

Chacun de nous, Messieurs, est noble à sa manière,
Et vos donjons n'éclipsent pas ma taupinière!

Mes armes ? Une patte tendue... Et voilà,
Jeu de mot héraldique, mon cri : « Tope-là ! »



LE VISON

Je réprouve hautement tant d'éloquence niaise !
Imitant donc la vieille noblesse française,
Je dirai simplement : « Zibeline ne puis,
Marte ou Blaireau ne daigne, et le Vison je suis ! »

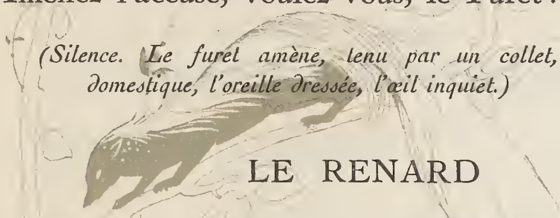
L'HERMINE

N'en déplaise aux jaloux, c'est mon nom qui domine
La noblesse du poil : je m'appelle l'Hermine !
Synonyme est mon nom de luxe et d'apparat :
L'empereur, le prélat, le duc, le magistrat,
Pour témoigner d'un titre ou d'un haut privilège,
Joignent au parchemin la blancheur de ma neige.
Immaculé symbole, emblème velouté,
Qui dit Hermine dit blancheur et pureté.
Depuis des milliers d'ans ma noblesse s'obstine,
Duchesse de l'Étole, Princesse Palatine,
J'ai revêtu Saint-Louis, réchauffé Jules Deux,
Paré les rois au sacre et les papes goutteux.
Nul ne peut invoquer noblesse plus notoire
Car mon histoire à moi commence avec l'Histoire !

LE RENARD

Il suffit de ces noms, qui sont les principaux
Du Gotha du Pelage et du Hozier des Peaux !
Nous avons entendu les vedettes-fourrures,
Les autres, on le sait, ne sont que des doublures !...
Donc je déclare ouvert le tribunal secret...
Amenez l'accusé, voulez-vous, le Furet !

(Silence. Le furet amène, tenu par un collet, un brave lapin domestique, l'oreille dressée, l'œil inquiet.)



LE RENARD

Animaux assemblés, vous connaissez le crime :
Ce lapin roturier se maquille et se grime
Depuis déjà longtemps en fourrure de prix !
S'il s'était contenté d'être le petit-gris,
Officiellement d'être du « faux » visible,
Une imitation maladroite et risible
Du poil de qualité, nous aurions, dédaigneux,
Sur ses déguisements naïfs fermé les yeux,
Mais depuis quelques mois redoublant d'insolence
Ce manant de nos peaux cherche la ressemblance ;
Ce complice éhonté du mercanti fourreur
Se fait faussaire au point de provoquer l'erreur !
Oui, grâce aux procédés nouveaux de la chimie
Il prend cyniquement notre physionomie,

Il prend notre douceur et notre coloris,
Et de sa peau de rien fait une peau de prix !
Un juste châtiment me semble nécessaire...
Qu'en pensez-vous ?

LES ANIMAUX A FOURRURE

Oui ! oui !

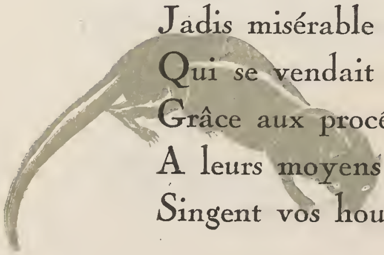
LE RENARD, AU LAPIN

Défends-toi, le faussaire !

LE LAPIN

Je ne suis qu'un lapin de chou,
Votre proie et votre joujou,
Et j'aurai beau dire et beau faire,
Etant tout petit et vous gros
Je n'ai qu'à regarder vos crocs
Pour voir que mon affaire est claire !

Est-ce ma faute si ma peau,
Jadis misérable lambeau
Qui se vendait quelques centimes,
Grâce aux procédés des truqueurs
A leurs moyens sophistiqueurs
Singent vos housses rarissimes ?



Quand de sa peau l'on est sorti
Et qu'on vous sert sauté, rôti,
Avec sauce qui dégouline,
On se fiche que son fourreau
Devienne Castor ou Blaireau,
Taupe, Renard ou Zibeline !

Ce que je puis dire pourtant
C'est qu'en transformant tant et tant
De lapins en nobles fourrures,
On laisse un peu plus en repos
Tous vos semblables dans leurs peaux
A magnifiques chamarrures.

C'est grâce en somme à nos clapiers
Que piégeurs, chasseurs et taupiers,
Sont distraits de votre pelisse,
Et quand un lapin innocent
Malgré lui fait le remplaçant
Il vous rend un fameux service !

(Mouvements divers.)



L'HERMINE

Ce rustre a du bon sens !

LA LOUTRE

C'est vrai qu'il a raison :
Son poil tripatouillé sauve notre toison,
Et je souhaiterais, pour mon grand avantage,
Qu'à la mienne sa peau ressemblât davantage !

(Approbations. Brouhaha sympathique à l'accusé.)

LE RENARD

C'est bien du bruit pour un manant, en vérité !
Ainsi vous désirez tous le voir...

LES ANIMAUX A FOURRURE, ENSEMBLE

Acquitté !

LE RENARD

Soit... Mais comme il me faut un jeton de présence,
Je me paye en lapin... Et lève la séance !

(Il se jette sur le lapin et l'emporte.)

RIDEAU

Miguel Zamacoïs.



Romanesque

MODÈLE DE CHEZ JENNY



Le beau Dunois au clair de la lune

A clair de la lune, mon ami fantôme, vois mon infortune : entr'ouvre ton heaume.

Je traîne mes pas, cherchant des images, et n'en trouve pas même en ces nuages.

Je n'ai plus de flammes. — « Tu n'as plus de feu ? Viens donc chez les âmes en reprendre un peu.

Foin d'errer tout seul ! Nous sommes grand nombre — traînant des linceuls blancs comme nos ombres.

Celui qui me parle, amant des bruyères, c'est le pauvre Charles d'Orléans mon frère.

Son Ombre poète glisse de travers, tant sa folle tête est mangée des vers.

Où vas-tu, mon frère ? — Chercher dans la nuit un dernier trouvère pour chanter notre huis.

— Tiens, voici Jehanne sous ses gonfanons... Cherches-tu mon âme ? Son casque fait : non !

— Je cherche, en ces terres de bonnes semences, un dernier trouvère pour chanter la France.

— La Hire et Xaintrailles et Florent d'Illiers cherchent mon plumail sous les noisetiers ?

— Point ! notre compère. Nous cherchons ensemble un dernier trouvère...

Mais ce vif ressemble

auquel ta main baille une longue plume en argent de lune, prise à ton plumail,

ressemble à Celui que rêvent nos âmes. (Et Charles dit : oui, et oui-da, Jehanne.)

— Viens-t'en ou va-t'en ! » — Je m'en vais Dunois. Mourir ? J'ai le temps. — « Fais ce que tu dois. »

Au clair de la lune mon ami fantôme salue ma Fortune, salue de ton heaume.

Paul Fort.





Voici l'Hiver

HABILLÉS PAR BARCLAY



Tradition et Prestige Social

Le déplacement des fortunes en 1920 est tel, que nous assistons à un véritable bouleversement social.

La guerre a permis aux uns de s'enrichir et les autres ont dû rester sur leurs positions de 1914, tenus pendant 5 ans par leurs obligations militaires.

Les premiers, pour la plupart, n'ont pu acquérir aussi facilement que leur fortune des notions élémentaires d'éducation et d'instruction. Il s'ensuit que la vie sociale extérieure est empreinte d'une vulgarité excessive.

A égalité de fortune, les nouveaux riches jouissent sans pudeur de leur argent pour leur unique plaisir, tandis que les autres sont tenus de sauvegarder leur situation territoriale et familiale, et de soutenir de leurs deniers les œuvres charitables et sociales.

Devant cette redoutable réalité, il importe au prestige du pays que les vieilles familles françaises s'efforcent de maintenir les traditions, à défaut de la cour dont les moindres gestes avaient force de loi.

Chez nous, il faut que la société parisienne donne le ton,

décrète la mode et observe les lois protocolaires. Cette société est composée de l'aristocratie de l'ancien régime et de l'aristocratie impériale, de quelques familles appartenant à la grande industrie et à la haute bourgeoisie et aussi d'un certain élément cosmopolite. Et par cosmopolite, j'entends de grandes familles appartenant à la diplomatie et dont les relations avec la société française sont constantes.



Parfois, dans ce tout composé, on peut y distinguer une femme qui a conquis sa place par sa beauté et des hommes qui ont conquis leur rang par leur intelligence et leur esprit.

A côté de cette société bruyante dont les gestes sont relatés dans les chroniques mondaines, il y a une société à Paris qui vit dans le calme, sans souci d'étonner le monde par des initiatives souvent audacieuses et chez laquelle se pratiquent encore les coutumes ancestrales.

Distinguons enfin dans le chaos social de rares salons politiques et littéraires qui s'efforcent de continuer la tradition du XVIIe et du XVIIIe siècle et chez lesquels vous rencontrerez toutes les élites, tous ceux qui représentent une force dans le pays.

Vous verrez là des politiciens de marque, des diplomates, des étrangers de passage, des lettrés. C'est la grande fusion, le terrain neutre qui permet à des éléments très divers de se connaître. Il est même certaines grandes dames qui convient leurs amis à un dîner donné en l'honneur d'un ministre de la République. Les difficultés matérielles menacent l'existence même de ces salons, dont l'influence peut être considérable.

Notons enfin que la coterie élégante qui mène le mouvement superficiel et mondain admet facilement dans son sein des femmes de la société européenne, dont la famille, la beauté, l'intelligence sont notoires. Elle admettra plus difficilement des Américaines du Nord ou du Sud en raison de leur nombre toujours croissant.

Dans une société comme la nôtre, en présence des éléments

nouveaux et vulgaires qui menacent de nous submerger, au nom même de l'influence irrésistible de l'argent, nous devons maintenir nos traditions. Cette nécessité s'impose si nous voulons conserver notre souveraineté dans le domaine de l'art, de la littérature et de la mode.

Nous affinons et éduquons notre goût, dès notre enfance, en contemplant les chefs-d'œuvre immortels de nos musées et de nos palais. Il faut maintenir le culte de notre grand Passé et puiser dans nos demeures historiques le plus pur de nos traditions.

Les Français ne peuvent oublier, en dépit du nivellement social et de l'éclat de la denrée alimentaire, qu'ils vivent près de Versailles, de Fontainebleau et de Compiègne auxquels se rattache un glorieux passé de faste et d'élégance. Là, vécurent les rois qui firent la France, eux et leurs cours somptueuses dont les historiographes indiscrets nous ont conservé le souvenir impérissable. Sans doute le Parisien essaie-t-il de perpétuer les coutumes françaises que ses pères surent respecter mais il entend, pour être compris et écouté des nouvelles générations, être nouveau jeu, moderniser son allure vieille France et porter son panache désuet avec la compréhension de l'heure présente. Nous avons, dis-je, besoin de maintenir nos traditions. La cour n'est plus là comme guide et comme mentor. Nous devons faire notre police nous-mêmes et je crois que les étrangers de distinction, s'ils se donnent la peine de nous connaître, ne se plaindront jamais de notre accueil.

Les Princes du sang reçoivent chez nous une hospitalité dont la forme est digne de notre ancien régime.

Par une réaction naturelle, les institutions républicaines nous font respecter davantage ceux qui appartiennent à des maisons souveraines. Parfois même, certains traitent avec un excès maladroit des princes exotiques, des princes tombés dans le commun, tant le baisemain et la révérence flattent agréablement leur vanité. Ce manque de mesure et cette ignorance des nuances sont la résultante de cinquante ans de régime démocratique.



La manière et les usages sont les prérogatives d'une élite que la guerre a singulièrement frappée. Cette élite est néanmoins seule capable de donner des directives.

La jeunesse française comprend désormais son devoir. Après s'être complue dans une brillante et vaine oisiveté, elle se réfugie désormais dans le travail capable seul de lui assurer le prestige et l'indépendance. Les Français de race auront de la sorte promptement raison des illettrés enrichis en deux ans dans le rétamage et la ferraille.

Nous avons eu des gentilshommes verriers. Nous aurons des gentilshommes parfumeurs et des gentilshommes drapiers qui seront capables de garder leur rang social et de maintenir les traditions.

L'argent n'est-il pas le nerf de la vie et la condition du prestige social ?

André de Fouquières





m. r.

Création Melnotte-Simonin



Chiffons Parisiens au Théâtre et à la Ville

En dépit de la « trêve des confiseurs », une animation joyeuse règne par les théâtres et c'est à peine si, en considérant le tableau des recettes de certains spectacles, on se douterait que les réunions familiales et mondaines des derniers jours de l'année commencent à nous absorber.

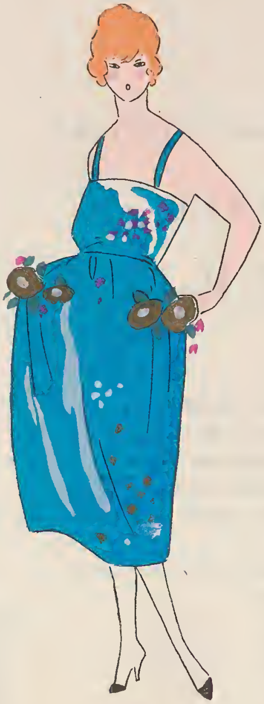
Quelques heureux théâtres donnant des pièces jolies et délicieusement habillées, bien qu'elles tiennent l'affiche depuis plusieurs semaines, déjà, jouent souvent à bureaux fermés. A l'Athénée, *le Retour* de MM. de Flers et de Croisset compte parmi ces gros succès et chaque soir une nouvelle chambrée choisie s'émerveille devant la grâce délicate de Marthe Régnier adorablement parée par Martial et Armand et avec tant de juvénile élégance !



Son premier acte, en satin Crésus, *rose Dubarry*, s'envoile d'une laize d'argent et forme un ensemble d'intimité drapé en la tanagréenne formule et évoquant l'inoubliable toile de Boldini fixant les traits de cette fine comédienne. Puis, c'est une robe de taffetas rose pastel, toute bouffante et très-style, sur laquelle des astragales de guipure d'argent, ponctuées de roses Saxe, ont le charme le plus jeunet, en attendant que d'autres silhouettes d'un ennuancement charmeur, achèvent le bouquet d'élégances très parisiennes respiré dans cette comédie séduisante à tous égards.

∴

Plus près de nous, au Théatre Michel, *l'Eternel Masculin* est conduit au succès par une artiste aussi célèbre par son parisianisme raffiné que par son réel talent. Ses chiffons sont de très grande marque et de



la plus aristique recherche. Svelte et charmante, Mlle Jane Renouardt, la fausse maigre, dans sa plus expressive formule joue dans son lit, parmi de savoureuses roseurs, le premier acte de cette étincelante comédie.

Dommage que l'encadrement de ce lit, un peu trop art moderne — si jamais art il y eut en cette affaire — s'harmonise étrangement avec la joliesse de précieux bibelot, dix-huitième de l'enjôleuse Madame.

Au deuxième acte, une robe moyenageuse, tout en satin neige, semée de bouquets perlés d'où partent des chatoiements furtifs nous vaut la révélation d'une manière de manche longue, prise dans un ruban, parti de l'épaule, pour s'arrêter au poignet que cerne un bracelet de diamants. Très nouvelle, cette prétendue manche laisse s'épanouir la savoureuse nudité d'un bras charmant. Il faut retenir cette jolie manière d'hypocrisie de la mode, pour en tirer parti si l'on veut porter la manche longue lorsqu'on est dotée d'un bras au modelé délicat.



Mais c'est la silhouette dernière, montrée par Mlle Jane Renouardt, qui dans la salle provoque un murmure charmé.

Qu'on se figure une draperie de lamé *cuivre rose*, prenant le buste nerveux et fin de la *sweet* artiste, en un mouvement caresseur, tandis que de longues flammes de même tissu brodé d'acier retombent en tunique sur la jupe tout en dentelle d'or, et la dépassent de toute la hauteur des longs glands qui tintinabulent à la pointe de ces sortes de rubans amincissant et magnifiant la hauteur.

A l'heure du manteau, d'un geste câlin et charmant, Mlle Renouardt s'enveloppe en une souple cape de velours Vénus, rubis clair, allurée d'une hauteur de renard gris cendre, et laissant, par échappées, entrevoir le sourire vibrant d'un satin bleu de mer en doublure.

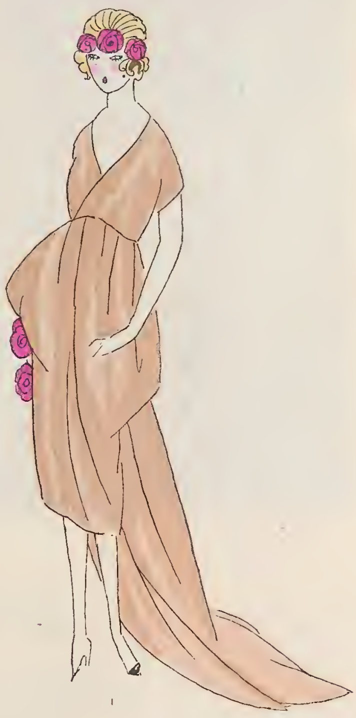
Quel peintre de la Parisienne ne serait pas tenté par cet ensemble de haut goût !...

⁂

Mais voici que LA POTINIÈRE vient d'ouvrir son joli salon, tout battant neuf et que des spectacles des plus délicats y sont donnés où nos instincts de coquetterie, d'ailleurs, trouvent leur compte. Les robes devant évoluer en l'encadrement des

artistiques décors de M. René Colin ne sauraient être médiocres et cet auditoire de jolies femmes qui s'empressent épaules nues, très emperlées, vers la "boîte" à la mode et pour cause, exige qu'on se soucie de ses aspirations. Aussi dans l'*Heure du Mari* l'harmonie est-elle savamment étudiée entre le décor à l'ennuancement très doux, gardant la poésie spéciale des ensembles dix-huitième, et la teinte surannée de la première robe très en ampleur de Mlle Germaine Risse : taffetas réséda, reflété de rouille, et jonché de bouquets vieillots. Dans sa seconde robe de velours frisson géranium, mêlée de dentelle teinte du ton, la charmante artiste trouve à sa beauté blonde le plus piquant des fards. Avouons pourtant que ce coloris vibrant s'évade trop brutalement de la tonalité vieillote du cadre, pour que l'ensemble soit parfait.

Avec *Je t'adore* nous sommes en plein art moderne dans ce salonnet aux lambris mauves et aux lumières voilées de teintes opalines et nous ne nous étonnons pas de voir, en cet artistique arrangement, se profiler la silhouette nerveuse et fine de Régine Flory, l'enchanteresse qui, tour à tour, danse, mime, joue la comédie et détaille d'une voix prenante les couplets pleins d'esprit qu'écrivirent pour elle les malicieux auteurs... Avec une telle interprète, ceux-là sont comblés. Les curieux d'élégance, à leur tour, ne se sentent plus d'aise en détaillant tout d'abord la merveilleuse robe du soir en une sorte de *gros de Naples* vieux jaune, sur laquelle, en des grâces de papillon diapré, s'enlève une courte tunique de tulle brodée et rebrodée de perles et de paillettes multicolores, aux chatoiements de lucioles... Quelle robe !... A elle seule elle justifierait l'élan vers LA POTINIÈRE, de toutes les ferventes de l'art de Callot...



Mais voici notre Régine revenue en un pyjama de haute saveur ! Parmi des souplesses de liberty neige, sa sveltesse jolie s'estompe agréablement ; mais la merveille vient, avant tout, des envolements de nimbeuse mousseline retombant très droit sur les bras, à la manière des interminables manches de Pierrot. Rien de réussi comme cet arrangement sous le rayon lumineux, donnant des effets magiques !...

Il faut savoir tirer un enseignement des joliesses montrées en scène, par de telles artistes, pour lesquelles les grands de la Couture surmènent leurs méninges, puisque les ateliers ne produisent que très occasionnellement de l'inédit, valant d'être noté, à cette époque de l'année. — En janvier ils prendront leur revanche pour les collections à soumettre aux acheteurs étrangers... Mais, c'est seulement au printemps que nous seront appelées à juger et à décider si oui ou non la nouveauté soumise à notre verdict devra influencer la mode de la saison,



Berthe-Hermance..

En attendant, dans les thés mondains où chacune annonce son départ — réel ou fictif — pour la Riviera, on voit des chapeaux du plus amusant inédit. Quelques-uns, campés d'impertinente façon, encadrent à ravir le spirituel minois de la Parisienne et font prononcer le nom de Cora Marson, avec un petit air connaisseur... La place Vendôme est là, tout près... Si on grimpait?... Et voilà comment tant de jolies femmes sont pires après une tasse de thé au Ritz et une visite à ce salonnet si peu banal.

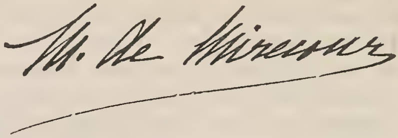
° °

N'ai-je point oublié de vous dire qu'à la reprise des *Deux Écoles* à la Comédie les coquettes peuvent s'offrir une glane appréciable de silhouettes très éclectiques.

Mlle Bovy, est d'un chic savoureux depuis A jusqu'à Z et sa robe noire, brodée de monnaies du pape et allurée d'une longue ceinture *capucine,* fait tourner toutes les cervelles... Mlle Suzanne Devoyod est d'une suprême distinction, qui ajoute encore à la séduction de ses silhouettes si différentes toutes, mais Mlle Andrée de Chauveron, dans une courte scène, trouve le temps de faire applaudir une robe de lamé vert jade, d'où s'évadent des flambées de mousseline du ton, d'une grâce aérienne — Berthe-Hermance *fecit,* dit-on, et ceci suffirait à attirer à la très élégante maison des Champs-Élysées de nouvelles sympathies si déjà quelques-unes des plus admirées parmi les comédiennes du Théâtre-Français ne lui accordaient une toute spéciale prédilection... Et j'allais oublier Melnotte-Simonin qui a présenté de si jolis modèles au Salon d'Automne et dont le talent des plus délicats se précise de jour en jour.



Cora-Marson.





Grand siècle

MERCIER FRÈRES, Tapissiers-Décorateurs
100, Faubourg Saint-Antoine, Paris



LA GUIRLANDE

8e *Fascicule* — *Prix : 30 francs*

La Guirlande

ALBUM D'ART ET DE LITTÉRATURE

Sous la direction littéraire
de
Monsieur Jean HERMANOVITS

Sous la direction artistique
de
Monsieur BRUNELLESCHI

SE TROUVE : 3, RUE DE CHAILLOT
PARIS

Le tirage de cet Album est
restreint à 800 exemplaires

Numéro : 250

Phili

OU PAR-DELA LE BIEN ET LE MAL

Conte moral, en prose, par Monsieur ABEL HERMANT

Illustrations de Monsieur BRUNELLESCHI.

Le carrosse aux deux lézards verts

Conte de fée par Monsieur RENÉ BOYLESVE

(de l'Académie Française)

Illustrations de Monsieur GEORGE BARBIER.

A Mademoiselle P..... de Courcy

Adapté de l'Arabe par Monsieur JEAN HERMANOVITS

Illustrations de Monsieur BRUNELLESCHI.

Petites Physionomies Parisiennes

Fantaisie par Monsieur F. DE MIOMANDRE

Illustrations de Monsieur BRUNELLESCHI.

Les Joies du Canotage en Loir

Poème de Monsieur PAUL FORT

Illustrations de Monsieur STAB.

La Mode à la Ville et au Théâtre

Par Madame de MIRECOURT

Illustrations de Mademoiselle LUCIENNE MARTIN.

HORS-TEXTE

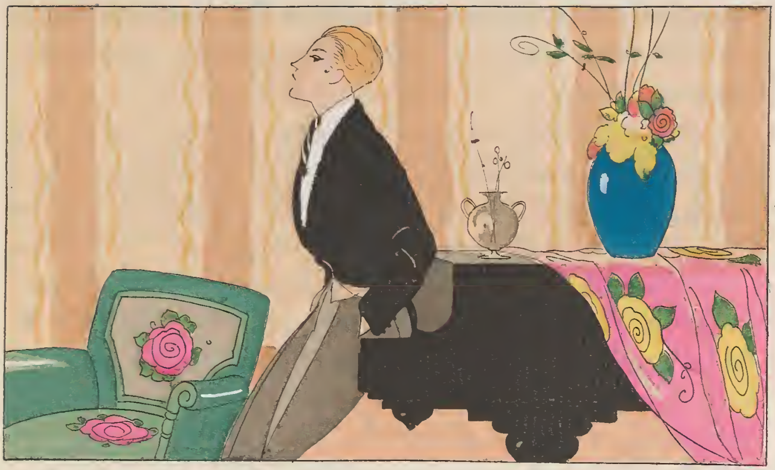
Étude de Femme, composition inédite de Monsieur J.-G. DOMERGUE.

Au beau Temps des Tuileries, dessin inédit de Monsieur CADOGAN.

Barzoï, dessin inédit de Monsieur E. BLANCHE.

Dessin inédit de Monsieur CITO.

Chamonix, dessin inédit de Monsieur BONNOTTE.



PHILI

OU PAR-DELA LE BIEN ET LE MAL

VIII

Le Pacte

On peut présenter un grand-duc à un autre grand-duc sans façon ; mais, quand c'est des Mauser que l'on présente à une Altesse Sérénissime, les formes du protocole doivent être observées rigoureusement. Les Mauser mettaient un trop haut prix, moral et aussi matériel, à cette cérémonie, pour souffrir qu'on leur fît tort de rien; Monseigneur ne pouvait sauver que par l'étiquette sa dignité, qu'une si étrange compagnie exposait; enfin Madame la baronne de Krakus, appelée par la faveur des circonstances à

usurper le rôle d'un introducteur des ambassadeurs, en était trop pleine et trop fière pour le jouer par-dessous jambe.

Elle décida de son autorité privée, en vertu du pouvoir discrétionnaire qu'elle s'arrogeait, que Monsieur devait avoir le pas sur Madame, et que l'ordre des préséances désignait Siegmund avant sa plus jeune sœur Fricka. Philippe-Egon s'était instinctivement placé devant le piano, qui faisait un fond de tableau convenable, et lui prêtait au besoin, en cas qu'il se sentît fatigué, le même secours, le même point d'appui que la *miséricorde* ou *patience* des stalles de chœur, où l'on peut être quasiment assis tout en ayant l'air d'être debout. Madame la baronne de Krakus, se tenant vis-à-vis de lui, mais un peu sur la gauche, à une distance de trois pas, fit signe à Mauser, qui aussitôt se plia en deux, se redressa, avança, se replia et se redressa, pour se plier une troisième fois quand il fut exactement à mi-chemin entre la duègne et le grand-duc. Cependant elle déclinait les nom, prénoms et qualités de Mauser (Wilhelm), ancien industriel.

Personne ne devait plus ouvrir la bouche avant le prince, et, selon l'expression vulgaire, on ne pouvait pas commencer sans lui. Il en profita pour prendre son temps et pour examiner comme une simple bête curieuse l'individu qui avait cet honneur inouï de lui être présenté. Mauser était court, gras et rond, mais rond comme ces premiers hommes fabuleux que décrit un ancien, dont le corps était en effet si rond de partout que Jupiter eut un beau jour fantaisie de les couper en deux suivant le plan vertical; et l'on s'étonnait qu'au lieu de marcher en tournoyant comme une

toupie ou en faisant la roue, ainsi que procédaient nos ancêtres avant cette opération, il crût devoir, ainsi que nous procédons aujourd'hui, avancer d'abord une jambe et l'autre ensuite. Cette richesse de graisse et de chair, si commune jadis en Allemagne, si rare depuis le blocus, annonçait un Allemand de bonne race, qui a su prendre le large à temps. Quant au visage, orné d'une grande barbe carrée, mi-rousse et mi-grisonnante, il éclatait de vanité satisfaite et n'exprimait rien autre chose ; mais les petits yeux, qui riaient derrière les lunettes d'or, exprimaient de surcroît l'humeur obséquieuse.



Phili, après avoir douté une minute s'il dirait ou non à ce Mauser quelque parole plus significative, se borna enfin à lui dire :

— Nous sommes enchanté de faire votre connaissance.

Mauser se replia en deux, se redressa, s'effaça, et Mme Mauser, Minna de son prénom, lui succéda sans entr'acte. C'était aussi une puissante femme, un peu mûre, point trop, et dont les restes de charme étaient malheureusement noyés. Son regard était langoureux, plus parlant que celui de son époux, et témoignait que l'Allemagne, en dépit des leçons qui lui ont été prodiguées depuis cinq ans, n'a pas encore désappris la sentimentalité. Philippe-Egon se mit plus en frais

pour la femme que pour le mari et, se ressouvenant des phrases que Napoléon avait coutume de servir aux dames, il la félicita d'avoir deux enfants, il lui assura que les familles nombreuses seraient le salut de la patrie allemande, l'instrument de son relèvement et de sa revanche. Puis il daigna secouer la main de Siegmund, jeune homme de vingt-cinq ans à peu près, élégant à sa manière, et qui semblait échappé du *Simplicissimus*, comme on dit de certains personnages qu'ils ont l'air de portraits descendus de leur cadre. Fricka Mauser était, comme il convient, encore plus visiblement sentimentale que Madame sa mère, avec une fadeur incroyable. Phili, rien qu'à la voir, se sentit le cœur tout barbouillé; mais il était si gracieux qu'il s'écria :

— Voilà une ravissante jeune fille, et nous sommes enchanté de faire sa connaissance.

Après cet effort, il usa de la *miséricorde* du piano, et comme le couvercle était levé, il plaqua bien involontairement un accord que les harmonistes les plus révolutionnaires n'eussent point avoué. Il avait trop d'oreille pour n'en être pas scandalisé lui-même. Aussi n'insista-t-il point. Il fit un pas en avant, qui était une façon détournée de commander : Repos! et, sans désemparer, selon l'usage, il commença de s'entretenir familièrement quelques secondes avec chacun des membres de la famille qui venait de lui être présentée.

— Eh bien, Monsieur Mauser, dit-il, en prenant avec bonté l'ancien industriel sous le bras, que racontez-vous de neuf?

Mauser toucha deux mots de la révolution à

Son Altesse Sérénissime, mais s'étendit plus complaisamment sur ses propres affaires qui l'intéressaient davantage. Il ne dissimula pas à Monseigneur le chiffre de ses millions, non pas comptés en marks ni même en francs de France, mais en francs de Suisse ou en livres sterling; et il lui révéla que l'origine de cette colossale fortune était l'invention d'un métal de remplacement, destiné à la fabrication des croix de fer. Il ajouta, crevant d'orgueil :

— Aussi suis-je l'un des premiers à qui Sa Majesté Impériale Royale l'ait décernée au titre civil.

— Mon cousin, repartit négligemment Philippe-Egon, a toujours su récompenser les services rendus.

Wilhelm Mauser s'empressa de faire remarquer à Son Altesse Sérénissime que Sa Majesté Impériale Royale avait octroyé à Siegmund la même distinction.

— Au fait, dit Philippe-Egon presque sévèrement, quelle est donc la situation militaire de ce jeune homme en âge de servir ?

Wilhelm en fut interloqué; mais Minna, qui ne perdait jamais le nord, se jeta dans la conversation (dût l'étiquette en souffrir) et déclara, avec une entière franchise, que ce jeune homme avait été, sur l'ordre de l'Empereur lui-même, régulièrement embusqué, comme étant l'un de ces intellectuels dont l'Allemagne aurait si grand besoin une fois la paix rétablie,



pour maintenir sa primauté dans le monde.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, non plus avec franchise, mais plutôt avec inconscience, nous sommes tous naturalisés Suisses depuis la troisième année de la guerre.

— Ah? fit le grand-duc.

— Mais toujours Allemands de cœur, se hâta de dire le mari.

Le fils et la fille joignirent leurs protestations à celles de leur respectable père.

— Nous allons nous retirer, dit subitement le grand-duc.

Sophie-Charlotte, à laquelle il lança un impérieux regard, ne pouvait faire autrement que de le suivre. Toutes les autres personnes présentes, y compris Madame la baronne de Krakus, se mirent en rond pour exécuter les révérences. Après quoi Wilhelm et Minna Mauser se détachèrent pour reconduire Leurs Altesses Sérénissimes jusqu'à l'étage inférieur où elles étaient logées. En saluant le prince une dernière fois, M[me] Mauser prit un air malin et dit :

— Si longs que doivent nous paraître les instants hors de la vue de Votre Altesse Sérénissime, nous nous consolons de La quitter, par la pensée que nous ne serons pas privés d'Elle plus de deux heures; car nous n'aurions garde d'oublier l'aimable invitation à dîner dont Elle a daigné nous honorer pour ce soir.

— Je l'espère, Madame, répondit Philippe-Egon, qui l'espérait peut-être, mais à coup sûr n'y comprenait rien, et qui articula ce mot d'un ton furieux.

Il entra le premier, sans demander aucune permission, dans l'appartement de Sophie-Charlotte, où la baronne les suivit sans y être invitée.

— Fermez votre porte, lui dit Philippe-Egon, durement.

Elle obéit.

— Je ne crois pas vous avoir ordonné de nous suivre, reprit-il; mais vous êtes vraie femme de cour, vous avez deviné mes désirs et vous les avez prévenus. Je vous en sais gré. J'ai en effet à vous demander quelques petites explications, Madame la baronne. Est-ce que vous vous f..... de moi ?



Mme de Krakus ne sourcilla pas et s'abstint même de dénégations superflues.

— Voulez-vous me répondre ? continua Phili presque fou de colère. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de dîner ? Alors, moi, le grand-duc de Silberberg, j'ai invité — sans le savoir, entre parenthèses — cette grosse poule, ce fabricant de croix de fer en toc, leur nigaude de fille et leur embusqué de fils ?

Accoutumée aux emportements des grands, la baronne ne s'émut point.

— Monseigneur, dit-elle, je tiens de mon illustre père le général de Krakus, qui fait autorité en stratégie, qu'une certaine initiative doit être tolérée des subalternes dans les cas d'extrême urgence. Or il

n'est rien de si urgent que la solution de notre crise financière. La Providence, qui veille sur les princes et les aide fût-ce quand ils oublient de s'aider eux-mêmes, m'a fait rencontrer ces Mauser; dont Votre Altesse Sérénissime devrait bien remercier Dieu d'abord, et peut-être moi ensuite. J'ai pu consulter Madame la grande-duchesse, puisque j'ai le bonheur de me tenir de nuit comme de jour à ses côtés, et j'ose dire qu'elle m'approuve entièrement.

— Entièrement, dit Sophie-Charlotte.

— Qu'approuve-t-elle ? dit Philippe-Egon.

— Mais, poursuivit la Krakus, j'ai dû conclure avec les Mauser sans en référer à Votre Altesse Sérénissime, quitte, bien entendu, à lui soumettre le traité pour ratification.

— Quel traité ? dit Philippe-Egon. A la fin vous m'assommez avec vos phrases et vos devinettes, Madame la baronne !

Elle ne pressa pas pour si peu son développement ni son débit.

— Altesse, dit-elle, M. et Mme Mauser sont prêts à faire des sacrifices inimaginables pour acquérir de princières relations. Ils ont de la magnanimité : cela n'est-il pas bien allemand ? Ils souhaitent quelque chose au delà de leur fortune, qui sert leur ambition mais ne la flatte point. Ils désirent, en un mot, que Monseigneur le grand-duc de Silberberg soit, au vu et au su de l'univers, leur ami intime, — cette épithète n'exprime pas tout le désir de ces braves gens, il faudrait dire : leur inséparable. Que demandent-ils ? Rien que de fort honorable, Monseigneur : qu'un heureux hasard, et qui ne se démentira jamais, vous amène,

chaque fois qu'ils se déplacent, en même temps qu'eux dans la même ville ; que vous descendiez dans le même hôtel ; que vous preniez à la même table, non point tous les repas — j'ai dit que cela était impossible et que l'on ne pouvait ainsi vous accaparer — mais au moins les repas du soir. Vous serez leur invité six fois par semaine et c'est vous qui les traiterez la septième fois, à leurs frais bien entendu. Votre Altesse Sérénissime se tromperait si elle imputait à la seule vanité des Mauser cette bizarre mais avantageuse proposition. Le cœur y est. Mme Mauser est une ardente royaliste. Elle professe un véritable culte pour tous les princes régnants de l'Empire, sans exception ; mais elle a ses préférences, et je ne saurais cacher à Votre Altesse qu'elle n'a pu la voir sans qu'une amitié plus tendre, bien que maternelle encore, se mêlât au sentiment de respectueuse fidélité que votre rang et votre infortune lui inspirent. Elle n'est point dangereuse, car elle pratique la vertu allemande. Elle serait toutefois au comble du bonheur si le Prince daignait ne point décourager trop son affection. Mais elle est de surcroît si bonne mère qu'elle se résignerait en soupirant, au cas que Votre Altesse Sérénissime fît plutôt un doigt de cour à la petite Fricka. Vous devez tout savoir : la beauté de Mme la grande-duchesse a fait



une impression si forte sur le jeune Siegmund qu'il lui appartient désormais corps et âme et ne conçoit plus d'autre bonheur ici-bas que la voir, la servir et n'en espérer rien.

— Vous pouvez entendre ces énormités de sang-froid ? dit à la grande-duchesse le grand-duc, qui s'était dominé jusque-là pour ne pas perdre une syllabe de ce long discours.

— Je ne vois pas, répondit-elle, qu'il y ait de quoi s'indigner.

— Vraiment ? Et vous souscrivez à cette convention ?

— Mon cher, dit catégoriquement Sophie-Charlotte, je pense que notre premier devoir est de soutenir notre rang. Les bas de soie et les aigrettes sont hors de prix, et je n'ai aucune envie de porter mes perles au *monte di pietà*. Vous me faites l'honneur de prendre garde à moi depuis cinq ou six jours, et il se pourrait que vos attentions ne me déplussent point. Je ne veux pas que vous soyez diverti de moi par des tracas d'argent et par de basses disputes avec les hôteliers qui ont la manie d'exiger le paiement de leurs notes. Le mieux est de les faire payer par de tierces personnes. Êtes-vous donc si sûr de l'amitié que je vous inspire, qui vous a poussé en une nuit ? Moi, je suis moins sûre de votre fantaisie, et moins encore de mon prestige quand je n'aurai plus de belles robes et de beaux bijoux. Pour les choses essentielles... Et elle se mit, fort malicieusement, à fredonner le motif de *la Périchole* que tout à l'heure elle avait chanté :

Tu peux compter sur ma vertu...

Ces mots français, la mutinerie charmante de Sophie-Charlotte enflammèrent Philippe-Egon et en

même temps le radoucirent. Il craignit de se montrer peu Parisien et trop Allemand. Il sourit avec une indulgence qui était déjà de la complicité, et par manière d'acquit détourna ses foudres sur la baronne.

— C'est, dit-il, la vieille sorcière qui vous souffle ces abominations ?

La Krakus ne se fâcha point : elle fut aussi fière de ce quolibet que si son auguste maître lui eût pincé l'oreille.

— Monseigneur, dit-elle, la vieille sorcière ne demande pour récompense que la faveur de prendre à son compte tout ce que vous appelez des abominations. La vieille sorcière est votre âme damnée.



— Bon, bon, fit le grand-duc. Nous rendons justice à votre dévouement, dont vous nous avez donné des preuves encore la nuit dernière.

Elle toussa. Philippe-Egon devint fort rouge, tremblant que Sophie-Charlotte n'eût saisi cette maladroite allusion.

— C'est juste, balbutia-t-il... Oui... Enfin, je n'ai pas encore capitulé, et je ne vous promets pas que j'assisterai au dîner de ce soir. Nous réfléchirons.

Il se dirigea vers la porte.

— Monseigneur... dit la baronne.

— Quoi ?

— Je crois devoir instruire Votre Altesse

Sérénissime que la fleuriste de Mme Mauser est Mlle Julie, quai des Bergues.

— Eh bien ?

— Il ne vous en coûterait rien d'épingler votre carte de visite à la gerbe que Minna Mauser reçoit chaque jour de Mlle Julie.

— C'est admirable ! dit Philippe-Egon, en riant de la plus belle humeur du monde.

Mais, avant de se rendre au quai des Bergues, il passa chez Mosenthal, lui conta l'histoire et feignit une grande répugnance à ratifier le traité.

— Tu me fais pitié, dit Mosenthal. Tu es encore tout infecté de morale éternelle, et tu doutes que les gens qui ont des sous aient été créés pour entretenir ceux qui n'en ont pas !

— Je n'en doute point, dit le grand-duc ; mais il m'assomme de faire la cour à une femme de quarante-cinq ans.



— A ton âge ! Il n'y a plus d'enfants !

— Tu marcherais donc, à ma place ? Car tu n'es pas sensiblement plus vieux que moi. Eh bien, je te donne procuration. Va chez Mlle Julie, quai des Bergues, offre en mon nom à Mme Mauser les fleurs qu'elle a commandées et qu'elle paiera, et souviens-toi de faire honneur à ton prince.

(à suivre)

Abel Hermant





Le carrosse aux deux lézards verts

IV

Même dans le merveilleux le temps passe

LS furent introduits près d'une dame qui ne ressemblait pas à l'autre, tout en ayant avec elle quelque air de famille. Et celle-ci était occupée à donner une leçon au même garçon en lequel ils avaient reconnu le fils de M. le conseiller Périnelle. Tout en parlant aux paysans, elle se garda de s'interrompre; et le petit ânonnait sur les pages d'un grand livre.

— Vous ne saurez jamais rien, disait la dame. Je ne ferai pas de compliments de vous à M. votre père...

Elle reprit, se parlant à elle-même : — Il n'y a rien de parfait. Rien ne marche ici-bas de manière à contenter un esprit clairvoyant... Et qu'est-ce que vous dites de ce temps, par exemple? Je vais être obligée, Dieu me pardonne! de faire allumer les chandelles en plein midi...

— Nous étions venus, Madame..., dit le bûcheron.

— Ah! vos petites? Je sais. Elles sont gentilles et elles apprendront peut-être convenablement; mais il faut de longs et patients efforts : ce n'est pas si facile que ça!...

— Celle-ci parle avec beaucoup de bon sens, dit le bûcheron à sa femme.

— Je ne dis pas non, fit la mère, mais l'autre a plus de grâce.

Gilles éprouvait encore la hâte d'arriver à ses fins. Il dit :

— Nous étions venus, Madame, pour la question du prix des leçons...

La dame sourit tout de même que sa sœur; mais elle dit :

— Vous avez raison et vous êtes un honnête homme. Tout se paye, vous vous en doutez bien! Vos filles apprennent à lire et à écrire; c'est votre désir, n'est-il pas vrai? Eh bien! votre vœu étant accompli, *le prix en sera seulement la conséquence naturelle*. Rappelez-vous ces mots; c'est le seul acompte que je vous demande.

Le couple s'inclina avec déférence et confusion.

Comme ces bonnes gens se retiraient, en faisant attention à ne pas s'étaler sur le parquet, le père Gilles

aperçut, parmi d'autres, un grand portrait qui le sidéra. Il dit à sa femme :

— Ça ne te rappelle rien, à toi, ça ?

— Quoi ?

— Ce portrait ?

La mère Gilles pâlit, mais ne voulut absolument pas répondre.

Le bûcheron demeura troublé, même sous la pluie qui le trempa ainsi que sa femme jusqu'à l'os.

— Tu n'es donc pas content ? lui demandait sa femme. « Il ne sera jamais question d'argent entre nous... » Comme elle a dit ça, Mme Je-ne-sais-qui !

— Oui, mais : « le prix en sera seulement la conséquence naturelle », a dit Mme Ah!-qui-est-elle ; que veut dire ceci : c'est peut-être une attrape ?...

Puis il se reprit à songer au portrait qu'il avait vu.

Une demi-douzaine d'années après ces événements, il ne s'était pas produit grand changement dans le coin de la forêt, si ce n'est que les bûcherons étaient un peu moins ingambes et les bessonnes deux grandes filles fort avancées pour leur âge, de visage agréable, de taille bien prise et que l'on commençait partout à traiter de demoiselles.

Ainsi la vie s'écoulait dans le merveilleux, aussi tranquillement qu'elle l'eût pu faire au milieu des circonstances les plus ordinaires.

Rappelons-nous d'abord le petit excédent régulier de recettes, qui augmentait progressivement la fortune du bûcheron.

Ensuite les deux pavillons, qui étaient toujours là, faisant partie des images familières, non seulement des bûcherons, mais de leurs amis, comme si ces bâtiments

eussent existé du temps de leurs pères, aïeux et bisaïeux.

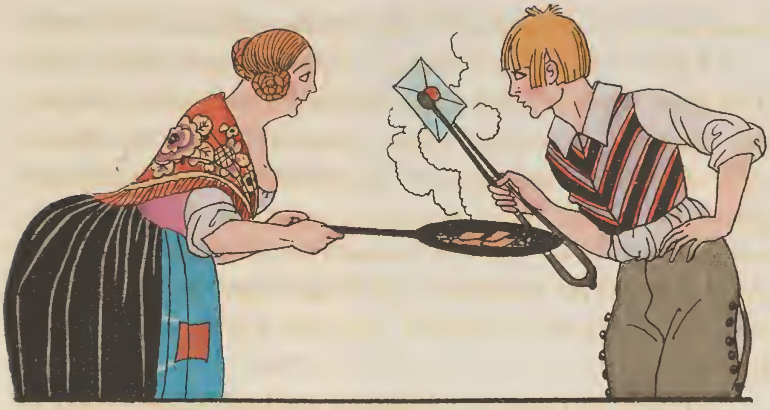
Enfin, les bessonnes, âgées d'une douzaine d'années, lisaient, cela va sans dire, et écrivaient comme des clercs ; en outre, elles savaient jouer de divers instruments de musique et chantaient si agréablement qu'on les priait dans plusieurs maisons de la ville et notamment chez M. le conseiller Périnelle, le seul esprit libéral de l'endroit, qui faisait peu de distinction entre les classes et aimait que les savants vécussent autour de lui.

Quand Gillette et Gillonne avaient à se rendre à la ville, elles commençaient par aller aux pavillons, puis on n'entendait plus parler d'elles jusqu'à leur retour. Et lorsqu'elles revenaient de leurs matinées et soirées, c'était à l'heure dite, et sans trace de fatigue. Et personne ne s'étonnait qu'elles eussent fait vingt lieues comme autant d'enjambées.

Leurs toilettes ? mais elles leur tombaient du ciel ! Qui de vous se demande s'il en pourrait être autrement ? La maman Gilles n'eût pas toléré le cas contraire, sans prendre tous les gens du bois à témoin que le gouvernement avait juré la perte d'une honnête famille.

Oh ! oh ! n'allez pas vous imaginer à présent que le père et la mère Gilles fussent contents de leur sort !

Ils ne cessaient de récriminer. La maman prétendait qu'il était honteux de vivre dans un taudis quand on avait des filles si instruites et si richement habillées. Elle se plaignait d'être tenue de faire le long trajet de la ville à pied, alors qu'il existait d'autres moyens dont on ne lui parlait pas, mais dont elle soupçonnait l'existence. Enfin, elle eût aimé que ses deux filles fussent pareilles en tous points, vêtues de



même et éduquées d'une seule manière. Or, Gillette recevait du ciel des robes couleur d'aurore et Gillonne couleur de crépuscule; Gillette blondissait dans la mesure où Gillonne devenait brune davantage; Gillette avait la voix aiguë et Gillonne fort grave; Gillette lisait des contes à dormir debout et Gillonne des histoires véridiques; Gillette trouvait que tout était beau, bon et bien fait dans la création, tandis que Gillonne possédait un sens critique souvent amer, mais aussi très amusant; elle disait à chacun son fait et ne s'en laissait imposer par qui ni par quoi que ce fût.

Le père Gilles trouvait que Gillonne était bien plus intelligente que sa sœur; la mère Gilles estimait Gillette beaucoup mieux élevée.

— D'abord, elle sera plus heureuse, dit-elle, puisqu'elle juge tout beau et bien.

— Taratata, faisait le père, elle aura des déconvenues parce qu'elle ne sait pas voir le mal où il est, tandis que sa sœur s'entendra pour le dépister.

La discussion était sans fin.....

Un beau dimanche, la troupe amicale des bûcherons et bûcheronnes arriva avec sa marmaille. Tous ces gens étaient blêmes, les jambes vacillantes, les yeux exorbités, beaucoup d'entre eux même ayant restitué leur déjeuner comme des personnes souffrant du mal de mer.

Ils eussent vu la moitié de la planète se détacher et tomber dans la nuit vide, qu'ils n'eussent point manifesté plus de terreur.

Qu'avaient-ils donc vu ? Ils avaient vu, sur l'herbe, étendu, à une portée de mousquet des pavillons, un lézard vert de la taille d'un cheval de trait.

Gilles se tenait les côtes.

— Il y en a deux, disait-il...

— Et vous dites cela, s'écrièrent les gens du bois, comme vous parleriez d'une portée de lapins !...

— Comment ! disait Gilles, je vous ai menés un jour voir des pavillons poussés dans la nuit, comme des morilles après la pluie, et cependant plus anciens l'un et l'autre que votre arrière-grand-père : vous n'avez pas bronché; et vous voilà aujourd'hui les membres coupés et le ventre débordant comme un marais, parce que vous avez vu un lézard !...

— Quatre maisons comme la tienne tiendraient dans sa panse !... murmurait un homme tremblant.

La mère Gilles opina :

— Je n'aime pas ces bêtes-là... non plus que tout ce qui arrive...

— Qu'est-ce qui arrive ? lui demanda-t-on.

— Je m'entends... Je m'entends...

Ce qui arrivait pour le moment, en tout cas, c'est que les bessonnes n'étaient point de retour.

Et leur retard même était grand, et tout à fait inusité.

A part lui, le père Gilles pensait : Elles ne sont point revenues de la messe, et le lézard se prélasse sur l'herbe... Qu'est ceci ?... Il se doutait que, dans les communs des pavillons, il y avait mieux encore que les lézards pour vous conduire à bonne distance.

Mais aussi, raison de plus pour vous ramener sans retard...

On épilogua sur l'absence de Gillette et de Gillonne.

Quelqu'un dit :

— Moi, je ne serais pas tranquille...

— Pourquoi ? dit le père.

— A cause de ce lézard du diable.

— Moi, dit un autre, je ferai, ce soir, un détour de cinq



lieues, plutôt que de repasser par l'endroit où je l'ai vu.

Les bessonnes n'arrivaient point. Les conversations n'étaient pas de nature à tranquilliser les parents.

— J'aime mieux vivre loin de toutes ces singularités-là, dit une femme : mes petits ne sauront ni lire ni écrire ; on s'en est bien passé jusqu'ici.

— Toutes les fois qu'il se fait une chose de bien, dit un autre, on peut être sûr qu'elle a en mal son pendant exact. Vous éduquez vos filles comme des demoiselles, vous en subirez la conséquence...

— La *conséquence ?...* fit le père Gilles, tiré de sa songerie.

— La conséquence naturelle, oui, mon compère. Il n'y a pas à dire, dans ce bas monde, c'est comme au marché : rien pour rien. Tout se paye.

Ce fut au père Gilles de trembler, car il se souvenait des paroles prononcées dans un des pavillons par la maîtresse de Gillonne.

Il ne cessait d'aller de sa chaumière à l'endroit d'où l'on apercevait les pavillons, et il mettait la main en auvent sur son front, et il amenuisait ses yeux qui étaient bons et voyaient loin.

Les bessonnes ne paraissaient pas.

On s'attabla pour les rôties et le pain perdu, comme les dimanches ordinaires. Mais le cœur n'était pas à la collation. Et, quand on attend quelqu'un, il est difficile de parler d'un sujet autre que celui de son absence.

— A supposer, hasardait quelqu'un, que mesdemoiselles vos filles soient reconduites et seulement jusqu'à la lisière de la forêt, par la voiture du Duc, c'est-à-dire par ce qu'il peut se faire de mieux, il

faut encore un bout de temps pour venir jusqu'ici, même sur des jambes jeunes. Pour ce qui est de faire pénétrer un carrosse sous bois, à d'autres !...

Gilles regardait avec dédain celui qui venait de parler.

— On peut bien aussi détacher un cheval et galoper à califourchon ! dit une vieille.

— Comment donc, après tout, est-ce qu'elles s'y prennent, les autres dimanches ?

— Les autres dimanches, dit la mère Gilles, elles sont à l'heure, voilà ce que je sais.

— Moi, dit une femme, je ne me suis jamais séparée de mes filles...

— Il faudra bien que tu le fasses, eh ! la belle, le jour où elles auront chacune trouvé un galant !... Ah ! Eh bien ! alors le diable m'emporte si elles viennent te raconter ce qui leur sera arrivé.

— Les enfants, c'est fait pour inquiéter les parents.



Ils ne sont jamais pareils à nous. Ils ont leurs manières de voir. On ne les tient pas.

— Et qui veut les élever trop bien les élève mal...

— C'est comme s'il dépensait cher pour en faire des étrangers...

Durant que Gilles était hors de la chaumière à explorer l'horizon, l'on se permettait ces aphorismes de la vieille sagesse des familles. Et sa femme, le nez dans la poêle à frire, entendait peu les propos des commères.

Tout à coup, elle poussa un cri. Sous sa cuiller et sous les jets en pétarade de la friture, elle venait de discerner un objet qui n'était ni œuf, ni tartine, et qu'elle se hâta d'amener au jour. Avec une pince, on le retira. Cela avait la forme d'un billet, et le cachet y était, qui avait failli fondre.

— Il y a un farceur sur le toit... Peut-être bien aussi que les petites s'amusent là-haut à nous jouer un tour !...

On appela le père à demi-mort d'inquiétude :

— Une lettre ! compère Gilles : parions que tu as loué, vieil avare, ton premier étage à une sorcière !...

Une lettre? Ma foi, oui. Le cachet portait un écusson inconnu, soutenu par des chimères.

— Une lettre ! dit le père Gilles. Ah ! si *elles* étaient là !... Qui c'est-il, parmi nous, qui est seulement fichu de la lire ?

En effet, personne n'en était capable. Il rompit le cachet avec rage et dit qu'il s'en allait aux pavillons.

— Le dernier des marmitons, grommelait-il, le singe tourne-broche, les perroquets, y sont plus savants que nous !...

On le trouva plein de courage, car aucun homme n'eût voulu se risquer du côté des pavillons. Cependant, en troupe, armés de fourches, de cognées, de manches à balais, de lardoires, ils le suivirent, les femmes en arrière, faisant force signes de croix et priant afin qu'il n'arrivât point malheur.

Aux pavillons, les grilles closes. On appelle ; point de réponse. Pas le moindre signe de vie, ni dans une cour ni dans l'autre. Toutes les persiennes rabattues. Pas le relent d'un fumet aux issues des cuisines. Pas le plus frêle écho d'une voix de perroquet. On eût souhaité voir sous la porte des écuries onduler la queue d'un dragon. Rien. De Minou, nous ne parlons pas : c'était dimanche, jour de rôties ; il était au logis familial.

Le pauvre Gilles tenait sa lettre à la main. Ce n'était pas un long écrit : trois lignes à peine. Mais ce papier, par miracle tombé de la cheminée, Gilles avait l'assurance qu'il lui apportait des nouvelles de ses filles, de qui nulle nouveauté ne l'étonnait. Il enrageait de ne pouvoir déchiffrer ces trois lignes. Aussi était-ce grande pitié pour tous de le voir pleurer comme un enfant.

— Et vous dites, s'écriait-il, qu'il ne faut pas apprendre à lire ! Mais si je savais lire, j'aurais, à cette heure, des nouvelles de mes filles !...

— Si tes filles n'avaient pas appris à lire, elles seraient près de toi !...

Il annonça qu'il allait aller à la ville se faire expliquer le contenu de la lettre. C'était insensé à cette heure : il passerait la nuit dans les chemins ! Mais il ne voulut entendre aucun conseil, et il partit, tel qu'il était, sans vouloir se retourner.

A l'écart de la mère Gilles, qui versait des larmes, les femmes échangeaient leurs opinions. L'une était d'avis qu'à n'en pas douter, un sort avait été jeté aux malheureux bûcherons ; une autre, que le père des bessonnes était un être avide, ayant fait le serment de s'élever au-dessus de sa condition, et qu'il était puni par où il avait péché ; mais presque toutes pensaient que le lézard géant avait dévoré les fillettes et que c'était pendant sa digestion pénible, qu'on avait vu, ce matin, le monstre affalé sur le tapis herbeux de la clairière.

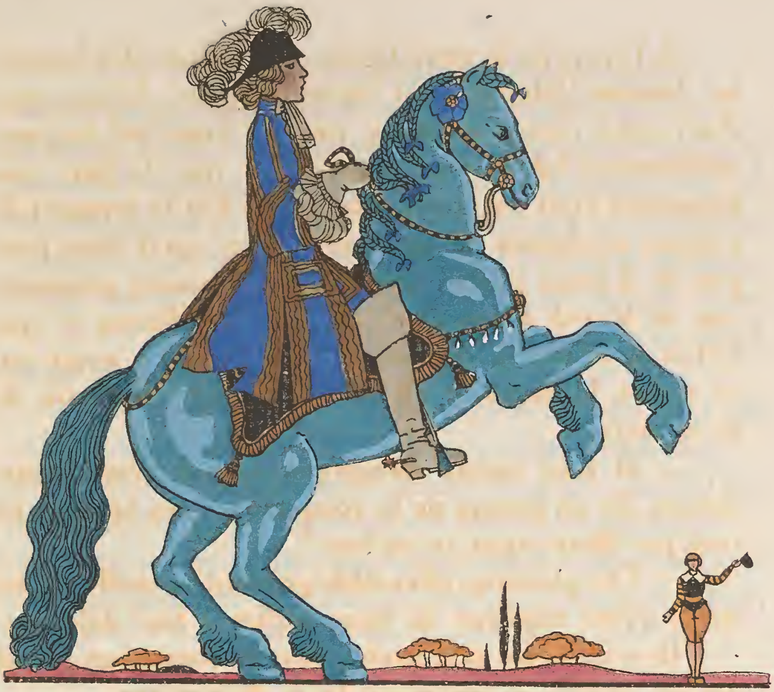
— Il sera moins dangereux quand nous repasserons, dit un joyeux de la compagnie : ces bêtes-là ne font pas deux repas en un jour !

— Dis plutôt qu'elles dédaigneront ta vieille carne, après s'être régalées de fines cailles à leur déjeuner.

Ils n'en firent pas moins, tous et toutes, un grand détour, le soir, en regagnant leurs chaumières.

Pendant ce temps, le père Gilles, lui, parvenait à la ville, en pleine nuit, sans pouvoir seulement s'en faire ouvrir les portes. Il coucha à la belle étoile, proche du vieux pont-levis, en compagnie d'une racaille composée de malandrins ou de figures suspectes que le guet repoussait hors des murs à la tombée du jour.

Il avisa, parmi cette gent, un vieillard, qui paraissait plus pauvre que malhonnête. A vrai dire, ce bonhomme était contrefait et peu ragoûtant, mais il s'exprimait bien ; mieux que cela, il agrémentait son



langage aisé de mots et de proverbes latins. Nul doute qu'il fût d'église.

En effet, et avant de rien répondre aux questions du bûcheron, il raconta sa propre histoire. Il se nommait Frère Ildebert, ex-religieux prémontré. Il avait été mal vu au couvent, sous le prétexte qu'il s'adonnait aux sciences profanes et avait fait des découvertes propres, affirmait-il, à mettre l'univers sens dessus dessous. Il disait, sans se faire comprendre, bien entendu, de personne :

— Il y aura du nouveau, non dans le sens de l'esprit, lequel a atteint ses fins, mais dans celui de la matière qui corrompra l'esprit des hommes...

— Est-ce que vous pourriez lire ma lettre ? lui demanda le bûcheron.

— Mais l'ex-Frère Ildebert reprenait :

— On a bien fait de me chasser du couvent ! Non que je croie fermement au diable, mais j'étais possédé de cet infernal génie qui, ayant une fois mis les molécules en mouvement, les dompte et les dirige, de façon à donner à la matière brute une sorte d'apparente dignité supérieure à l'âme, laquelle est seule digne aux yeux de Dieu...

— Je suis bien impatient, soupirait Gilles, d'avoir des nouvelles de mes filles !...

— J'inventais, j'inventais, disait l'ancien moine. Ah ! j'étais vraiment sur un beau chemin !...

— La nuit est-elle vraiment trop sombre, suppliait le malheureux Gilles, pour que vous ne puissiez me rendre le service de jeter les yeux sur ce billet ?...

Et il lui tendait le papier sous le nez.

Frère Ildebert dit :

— Le fait est que ce ne serait pas l'instant de chercher une puce entre deux draps, pour ceux du moins qui ont reçu du ciel la faveur de coucher dans un lit.

Ce disant, il se frotta par trois fois l'ongle du pouce contre le fond de sa culotte, et, l'approchant ensuite du papier, les caractères y furent visibles comme si on eût promené alentour trois vers luisants. Et, couramment, il lut :

« Cher papa et chère maman,

« Soyez bien tranquilles à la maison. Nous partons « pour un grand voyage. Le moment en est venu, puisque « nous savons lire et écrire.

« GILLETTE et GILLONNE. »

Le pauvre bûcheron était fort ému. Et le plaisir de recevoir un mot de ses filles l'aveugla un long moment sur la manière stupéfiante dont le moine avait eu raison des ténèbres. Mais, comme celui-ci recommençait de parler, Gilles lui dit :

— Et, c'est une de vos inventions de vous servir de l'ongle comme chandelle ?

— Peuh ! fit Ildebert avec dédain, ceci n'est rien... Si l'on m'avait laissé faire !...

— Vous seriez riche à l'heure qu'il est ?

— Riche ? Oh ! ce n'est pas cela. D'autres que moi se seraient enrichis, oui. Mais c'était le plaisir !... Je vous dis qu'il a été inspiré du Très-Haut, le supérieur qui m'a brisé mes ustensiles et jeté à la porte du couvent.

— Cependant, voyez, vous venez de me rendre un fier service avec votre petite trouvaille !...

— Il n'est de service que d'apprendre à l'homme à se servir de sa pensée.

— S'il vous plaît ?... dit Gilles.

Mais l'ancien moine était déjà repris par la démangeaison de parler, fût-ce solitairement, et il disait :

— Oui, monsieur, diriger sa pensée, et dans l'ordre spirituel ! car pour ce qui est de l'autre partie de la création, — limon et fange, — ce n'est pas sa voie ; la pensée y met le feu ; elle en fait surgir des volcans et, ce qui est pis, elle s'y suicidera.

Le bûcheron, tranquillisé sur ses filles, commençait de somnoler, malgré l'incommodité du lieu.

— Il y aura du nouveau ! poursuivait le moine, ah ! fichtre, oui, il y en aura ; mais du côté du limon et de la boue. Et savez-vous, monsieur, ce qu'il y aura de plus fort parmi les nouveautés ? C'est que l'esprit,

issu de Dieu, l'esprit complètement dévoyé, et à l'imitation des prodiges qu'il aura fait accomplir à la matière, voudra faire lui-même l'histrion, le pître sur la place publique, prendra pour tours de force ce qui n'est que signes de son aberration ; oui, monsieur, il singera la matière ! Quel abaissement ! quel sacrilège ! Comme elle, il voudra aller partout en même temps, et tandis qu'à notre époque, comme vous devez le savoir, M. Pascal s'effraie en sa chambre du vide des espaces infinis, lui, devenu ivre, prétendra, sans effroi aucun, pérégriner d'astre en astre, confondant la pensée, qui fut l'honneur de l'homme, avec la locomotion qui, je n'hésite pas à la prophétiser, marquera sa décrépitude. M'entendez-vous, monsieur ?...

Le bûcheron ronflait à poings fermés; mais n'attribuant pas ce bruit à son interlocuteur, le moine allait pousser son raisonnement plus avant, lorsque quelque ruffian, que désobligeait une si abondante parole, s'approcha de l'orateur nocturne et lui administra un violent coup de poing en pleine mâchoire.

Rompu à la misère et aux inconvénients de la promiscuité, le défroqué se toucha seulement les articulations et, constatant que rien d'essentiel n'était brisé en son squelette, il alla un peu plus loin et baissa la voix, persuadé que le père des deux filles voyageuses le suivait.

— Si je croyais au diable, monsieur, dit-il, je serais porté à penser que Dieu, fatigué de gouverner le monde, a passé la main au Prince des ténèbres et que celui-ci m'a fait l'incertain honneur d'habiter dans ma cellule et sous le crâne que voici ! La tentation subie par l'esprit ailé et lumineux, de s'appliquer à

fabriquer mille jouets puérils au moyen de cette boue qui n'est que fumier, a quelque chose de comparable à l'attrait, que vous savez fort vif, et qui jette un sexe sur l'autre. Je pressens une frénésie, une véritable débauche aux noces de l'esprit et de la matière qui, comme tous les excès de ce genre, ne saurait aboutir qu'à un lendemain chargé d'opprobre.

Il parla jusqu'au petit jour et ne s'aperçut pas qu'il avait prêché dans le désert. L'aube lui montra ses compagnons d'infortune étendus à vingt pas de lui, sur la pente du fossé de ville garni de tessons, de légumes avariés et de détritus de toutes sortes. Il ne se plaignait que d'une chose en son abjection, c'était de ne trouver que trop rarement à qui parler. « Les hommes affectent tous, disait-il, de savoir d'avance les sujets que l'on



s'apprête à traiter devant eux ; ils n'admettent pas qu'on leur puisse apprendre quoi que ce soit hormis une nouvelle aussi vaine que celle-ci : « Un tel a été fait cocu » ou bien « Le Turc est entré en campagne ». Et pendant que vous leur adressez la parole, ils ruminent ce qu'ils vont vous dire à leur tour, et qui pourra être de nature à vous asseoir sur votre séant. Or, le bûcheron avait manifesté une relative complaisance. Il le retrouva quand le jour fut venu.

Gilles, qui avait du savoir-vivre, invita le moine serviable à venir avec lui prendre un vin blanc à la ville. Et ils causèrent encore.

Pendant qu'ils étaient attablés, Gilles reconnut le jeune et charmant Loys, le fils du conseiller Périnelle, qui se rendait à un office matinal. Il courut à ce garçon savant, car il avait hâte d'avoir confirmation du sens prêté par le bavard défroqué à la lettre de ses filles. Loys lui lut, à la lumière du soleil, le texte même qu'avait lu le moine à la lueur magique de son ongle, et il ajouta avec intérêt :

— Ah ! elles sont parties pour un grand voyage ?...

— Avec les Dames, répéta Gilles, qui avait vu jadis aux pavillons le fils du conseiller Périnelle prenant sa leçon de musique.

— Chut !... chut !... fit celui-ci, en portant l'index à la bouche. Vos filles sont gracieuses, maître Gilles, et elles sauront des choses que je ne sais point... Mon père me juge assez savant ; il dit là-dessus que trop est trop. Bien le bonjour à mesdemoiselles vos filles, maître Gilles... Ah ! elles sont parties ? Diable ! elles en ont de la chance !...

Et il s'éloigna sur son beau cheval bai.

Quand Gilles fut de retour à l'auberge, Frère Ildebert lui dit :

— Vous connaissez de beau monde ! Ah ! voilà un jeune homme qui a été arrêté à temps : il était en bonne voie pour rater l'affaire de son salut !... Par qui, me direz-vous, fut-il éduqué, vu toutes les sciences qu'il a apprises ? ne me le demandez pas. Ce serait à croire, monsieur, que malgré ma cervelle infernale, il y a quelqu'un de plus fort que moi, et que j'ai été devancé...

Il réfléchit en vidant son verre, et, il frappa le genou de son compagnon :

— Le diable, monsieur, tout compte fait, je ne suis pas sûr de n'y pas croire... Et s'il existe, savez-vous où il est ? Il est partout...

Ildebert accompagne Gilles, une demi-lieue, sur le chemin de retour, en l'entretenant de sujets où l'homme simple n'entendait rien. Sur le point de le quitter, il lui dit :

— Savez-vous ce que je voudrais, à l'heure qu'il est ?

— Être à cheval au lieu qu'à pied, dit le bûcheron.

— Dire ma messe en simplicité, comme tant de frères que j'ai connus. C'est un sort maudit que celui qui m'a fait plus intelligent que les autres !... Ou bien, savez-vous, à défaut de dire ma messe, ce que je voudrais ?

— Être attendu à déjeuner chez Mme la duchesse, je parie...

— Être un bûcheron comme vous, vivant dans la forêt, à côté de sa femme.

Pour, le coup, le père Gilles éclata de rire. Ce souhait-là, par exemple, non, il n'était pas croyable.

— Parlons sérieusement, dit-il, en se rapprochant

du moine ; dans le nombre de vos petites inventions, dites-moi, vous n'auriez pas, par hasard, vous n'auriez pas ?...

— Et quoi donc, dit le moine : le secret de la vie heureuse ? Je vous l'ai donné : c'est la pure simplicité de l'âme ou le développement de l'esprit pour l'esprit...

— Non, dit le bûcheron ; je voudrais trouver le moyen d'aller de chez moi à la ville, sans débourser ni user mes vieux membres, et aussi, — mais vous allez hausser les épaules...

— Dites-donc toujours ; je ne peux rien.

— Vous n'auriez pas, par hasard, trouvé le moyen de transformer une cabane de bûcheron en un palais cossu, avec carrosses et domestiques ?...

L'ancien moine s'en alla sans répondre, hochant la tête ; et, en lui-même, il pensait : « J'ai cru parler toute la nuit à un homme ! Et celui-là, comme les autres, est bon pour le règne du démon qui distribuera des joujoux confectionnés avec le limon de la terre... »



(à suivre)

René Boylesve.

de l'Académie Française.



Au beau temps des Tuileries



A Mademoiselle P..... de Courcy

Lorsque, de sa faux meurtrière,
L'automne vient tout dépouiller,
Parfois, émerge encor de la bruyère
Un églantier,

Un églantier sans églantines,
Un églantier presque mourant,
Sur les branches duquel plusieurs épines
Grimpent en rang.

Sur le sol, une coccinelle,
Qui cherche à fuir l'humidité,
Apercevant un arbuste près d'elle,
Veut y monter.

Elle s'y hasarde, distraite,
Sans savoir ce qu'elle entreprend,
Lorsqu'aussitôt, une épine l'arrête,
En la blessant.

Et, comme une autre meurtrissure
Punit chaque pas imprudent,
Elle poursuit, d'une marche moins sûre,
Tout en tremblant.

Elle marche, marche sans cesse,
Durant des mois et des saisons,
Lorsqu'elle aperçoit avec allégresse
Quelques bourgeons.

Puis, des feuilles couvrant l'écorce,
Elle retrouve un peu d'ardeur,
Pour arriver, un jour, à bout de force,
Sur une fleur,

Une églantine à peine éclose,
Qui, de son parfum pénétrant,
Endort la coccinelle qui s'y pose,
En l'enivrant.

Mais s'entr'ouvrant avec l'aurore,
La fleur s'éteint avec la nuit;
Et ses pétales parfumés encore
Tombent sans bruit.

Le corps meurtri, l'aile brisée,
Parmi les restes de sa fleur,
L'insecte songe à sa course insensée
Vers le bonheur.

— Mais, cependant, l'heure fut belle,
Et le parfum était grisant;
Et, déjà, regrimpe la coccinelle,
Tout en rêvant.

— « Que pensez-vous de l'existence ? »
M'avez-vous dit un jour, enfant.
Eh bien, mon Dieu, voilà ce que j'en pense,
Tout simplement.





Rah-el-Rah



Petites Physionomies Parisiennes

Lorsque nos douces compagnes, pour varier le jeu, eurent l'idée tout à coup de relever leur chevelure sur la tête et de la tirer en arrière, violemment, nous fûmes stupéfaits... Et combien déçus ! Sur le moment, il nous vint l'idée incongrue, irrespectueuse, absurde, j'allais dire coupable, que nous n'étions ni plus ni moins beaux qu'elles, que "nous nous valions".....

Et pendant de longs mois, cette pensée nous jeta dans la perplexité et dans le découragement. Car il n'est pas bon que la femme perde pour nous son prestige, son mystère. Cela détraque tout simplement, cela disloque les lois de la vie. S'il nous faut considérer cette chère ennemie comme une égale, comme une camarade sportive, nous voilà bien désorientés. Qu'est-ce que c'est, je vous prie, que ce front immense, sans rides certes, mais beaucoup trop haut, qui se propose là, à notre méditation, comme un mur redoutable derrière lequel se pressent des pensées innombrables, toutes plus ou moins contraires aux nôtres ? Qu'est-ce que c'est que ces tempes dévastées, toutes nues, ces tempes de garçon ? Et ces oreilles, ah ! surtout ces oreilles, que les poètes nous avaient habitués à croire toutes petites et taillées à même un bloc de corail pâle, et qui sont si grandes, oui, si grandes ? Quelles révélations ! Ah ! je vous assure qu'il y eut alors, pour notre illusion, un dur moment à passer.

Cependant, *elles* ne désarmaient point. Indifférentes à notre étonnement, elles continuaient, ravies de dénuder ainsi le haut de leur tête, et nous regardant de leurs grands yeux étonnés, cette fois perdus dans une immense étendue de chair claire, comme pour nous demander : "Eh bien, quoi ! vous n'êtes pas contents ?" Et comme il faut toujours que nous le soyons, nous cédâmes. Notre volonté d'être charmés fut plus forte que notre déception. Nous nous accommodâmes du nouvel aspect de l'Ève éternelle. Et aujourd'hui, l'adaptation est si parfaite que c'est à peine si nous faisons attention





à ces émancipées qui passent, aux longs bijoux étirant encore leurs oreilles, à cet air viril qu'elles ont, et il leur faut déjà songer à d'inédites façons de s'encadrer le visage...

*
* *

Le minois va-t-il reparaître? C'est peut-être un peu son tour. J'estime qu'il avait été bien sacrifié, ces derniers temps. Il n'y en avait plus que pour les dames aux traits classiques. Et nous savons combien elles sont rares, dans notre pays où abondent surtout les physionomies expressives, au charme insaisissable. Cette mode des cheveux tirés tuait littéralement leur attrait. C'était injuste, c'était cruel! Les beaux visages irréguliers ont droit de retoucher, par maint artifice, la négligence de la nature. A nous les guiches, les bandeaux, les chignons, les franges, les anglaises, les chichis ! à nous les bandeaux, les diadèmes, les rubans ! à nous les turbans, les bonnets ! à nous les peignes et les épingles ! à nous enfin les innombrables variétés de chapeaux, depuis le petit pétase jusqu'à l'immense sombrero, depuis la toque étroite et juste jusqu'au monument vaste et lourd chargé d'une retombée de plumes ! Il y a tellement de quoi varier l'aspect des têtes féminines que les plus malins s'y trompent, et ne reconnaissent pas, le soir, au bal, sous ses cheveux endiamantés, la dame qu'ils ont rencontrée l'après-midi, dans la rue, avec un galurin de fourrure ou de tissu lamé. La dame feint l'indignation, mais au fond elle est ravie. N'est-ce pas cela justement qu'elle voulait? être prise pour une autre, toujours, sans cesse. Et comme elle a raison ! Car enfin, qu'est-ce qui nous fait le plus souffrir, nous autres hommes? Sinon cet emprisonnement où se débat notre personnalité, cette monotonie du rôle éternel que nous jouons. Tout naturellement, instinctivement, sans même se douter de la profondeur de son acte, la femme, elle, a trouvé le moyen de s'évader. Quelques touches de fard, un ruban, un chiffon, un coup de peigne, et la voilà nouvelle..... Cela crée d'ailleurs des malentendus savou-





reux. Car pour avoir changé de tête, la charmante n'a point modifié son âme, et nous, bons naïfs, nous le croyons, machinalement, et nous nous efforçons de parler suivant le ton qui convient, aujourd'hui à cette innocente, demain à cette rouée, ensuite à cette énigmatique. Au fond, ce qu'elle s'en fiche!... Pensez-vous qu'elle va faire, en psychologie, un effort analogue à celui qu'elle vient d'accomplir en toilette? Voyons, voyons, il faut comprendre les choses...

*
* *

C'est ce qui fait peut-être la grande force des séducteurs : cette indifférence qu'ils ont pour l'aspect que l'adversaire ainsi se donne. Pauvre et enfantine défense, dont ils ont vite raison! En voilà qui ne se laissent pas intimider par les turbans, les diadèmes, et les grands yeux noirs qui nous regardent d'un air hautain. Les femmes brunes ont beaucoup abusé, ces derniers temps, du regard foudroyant. Elles y étaient pour ainsi dire incitées par le diadème et le turban. C'est étonnant ce qu'on se sent sûre de soi quand on porte une coiffure de sultane ou de reine. La plus petite bourgeoise de la rue du Sentier en arrivait à oublier totalement son origine, et elle vous redressait la tête, et elle vous foudroyait l'impertinent.

Mais il est justement des impertinents qui ne s'embarrassent point de ces foudres-là. Ils parlaient à ces brunes impériales avec la même assurance tranquille qu'ils eussent employée vis-à-vis d'une petite blonde au nez retroussé. Et les brunes, désorientées par cette audace, ma foi cédaient, tout bonnement, non sans flatter beaucoup le séducteur qui, *à ce moment*, s'imaginait avoir remporté un triomphe difficile. La vanité masculine est insondable.

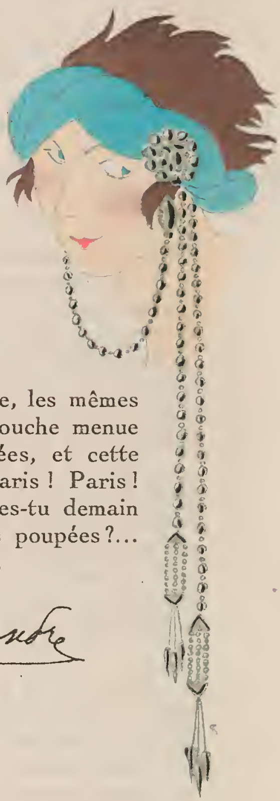
*
* *

Sans doute parce que l'amoureux chasseur a tué un grand nombre de ces Schéhérazades, de ces Gypsies, on en compte aujourd'hui beaucoup moins, et nous en revenons au genre poupée, qui plaît toujours, parce qu'il est pour ainsi dire national. Il y a tellement de manières, aussi, de varier l'aspect de la poupée : nos fabricants nous l'ont bien fait voir, avec tous ces amusants modèles, avec ces innombrables personnages de laine, de soie, de feutre, de velours, si spirituels, si attendrissants, si fantasques. Plas-



ticité merveilleuse de la femme ! elle a su s'adapter au genre de ces menues idoles familières, de ces fétiches d'étoffe dont elle encombre sa vie. C'est à n'y pas croire. Pourtant, c'est vrai. La femme-poupée imite les allures, la drôlerie, l'impertinence, la fantaisie, le charme frais et saugrenu de ces petits êtres souples et muets. Vous me direz que c'est la faute des dessinateurs de modes, qui se sont amusés à reproduire, dans leurs gravures, les airs de tête impayables et les arrangements bizarres de chevelure des poupées qu'on voyait à la devanture des modistes. C'est possible, mais je ne le crois pas. J'imaginerais beaucoup plus volontiers qu'en nous entendant dire, devant ces fantoches exquis : "Quelles amusantes petites bonnes femmes ! " elles ont eu aussitôt l'idée de nous ravir par les mêmes moyens. Et comme elles avaient déjà l'essentiel, c'est-à-dire le *minois*, rien n'était plus facile. Nous vivons donc, maintenant, au milieu d'un monde de poupées : les unes vivantes, les autres non ; mais elles ont toutes le même sourire, les mêmes grands yeux tendres et inquiétants, la même bouche menue et rouge, les mêmes joues délicatement enluminées, et cette mousse d'or qui brille autour de leur visage. Paris ! Paris ! pays des minois, patrie des poupées, que réserves-tu demain à notre étonnement ? D'autres minois ? D'autres poupées ?... Je suis tranquille, tu n'es pas à court d'invention.

Francis de Miomandre



Une fantaisie d'Estber Meyer.



A Chamonix

HABILLÉS PAR BARCLAY



Les joies du canotage en Loir

A Marcel ALLAN *Jour de Pâques 1920.*

Ce Loir — mais suis-je oiseau? — le Loir où je navigue et rame, comme plane un oiseau, sans fatigue, si vite frisant l'eau qu'on ne sait si je rame ou plane avec rien, ou les

ailes de mon âme, ce Loir me voit pourtant ramer, voler, planer, des yeux célestes de ses bulles étonnées,

me voit glisser, oiseau léger, sur les images des riveraines fleurs, ciguës et populages — mais suis-je oiseau ? — mêlant de leurs grappes mirées l'or et l'argent au vert déclive des grands prés, frôler ici du vol vif de ma barque noire les reflets vaporeux de la flore en ce Loir,

tantôt le fin profil au feuillage discret d'un petit bois de peupliers souple au vent frais, tantôt le saule en mal d'Ophélie et tantôt la hêtraie aux fleurs d'or tachetée de corbeaux ; me voit bondir sur les coteaux fol

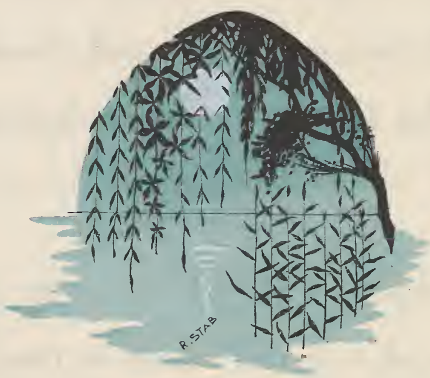
de gaieté, sur la cime en velours de leurs bois reflétés,

d'une aile humide où se mire le paysage rayer comme un diamant les vitres des villages, de l'autre aile mouiller le bout des cheminées, éclabousser d'aiguail les tuiles carminées, ou de mon vol entier, de mon vol étendu faire ombre sur les toits, — rêvant ce qui m'est dû :

le triomphe et la joie, sous le rêve des eaux, de sonder le ciel même en couchant les roseaux ! Le martin dont la gorge et le dos étincellent vole au chant des prairies. L'Ange de ciel en ciel vole aux sons de la harpe et de l'extaséon. Moi, plus léger que l'Aigle de Napoléon,

je suis l'Esprit, voyez mes ailes, oui ! cherchez comment je vole ainsi de clocher en clocher, d'une heure où l'angélus glorifie l'air limpide et ces roses nuées sous mon vol intrépide, jusqu'à l'heure où, mourantes les cloches de Pâques, sur un îlot fleuri ma barque se détraque.

Paul Fort.





DOBBS

TAILLEUR

72, Avenue Victor-Hugo.



E. BLANCHE

DOBBS

TAILLEUR

72, Avenue Victor-Hugo.



Les Chiffons parisiens au Théâtre et à la Ville

Et comment parlerions-nous chiffons, à une époque où les jolies femmes sont éparpillées sur les plages ensoleillées de la Riviera ou de la Côte d'Argent, et n'ont cure, au fonds, que de l'effet que produira leur silhouette emmousselinée parmi les fleurs dont se recouvrira leur victoria ou leur routière de marque, admise dans l'enceinte de la bataille de fleurs ?... Pour le matin, sur les terrasses, où elles exhibent si volontiers leurs indiscrètes robes de tricot de soie Silka, estompant agréablement les formes dont elles laissent transparaître la tanagréenne beauté, elles sont pourvues, mais attendent impatiemment, pour l'heure où la température tout à fait assagie leur permettra de laisser tomber d'un geste joli le renard neigeux ou l'écharpe de petit-gris, le chinchilla enjôleur, que la fameuse robe-manteau en laine des Indes, gris ramier, à col *gratté en fourrure* et à broderies d'acier, leur soit enfin livrée pour se montrer en sveltesse et en très particulière élégance dans ces merveilleux pays où s'écoule si gaiement la vie parmi le soleil et les fleurs.

D'ailleurs, nul ne l'ignore, les femmes qui ont vécu dans la souple caresse des robes de tricot ne semblent pouvoir abandonner la sensation de bien-être qui en résulte. A une époque où la moindre entrave devient une tyrannie, où il n'est plus



possible d'admettre que le corset modeleur d'antan soit aujourd'hui autre chose qu'un soupçon de ceinture, représenté par deux brins de rubans et un rien de jersey de soie, le plus souvent on doit forcément aimer la robe dont on ne sent pas les coutures, qui glisse sur vos épaules sans que sa présence vous importune, la robe qui laisse passer l'air au travers de ses mailles épaisses ou fines, mais qui, avant tout, nous semble, par le soin qu'elle met à nous laisser ignorer sa présence, aussi confortable, aussi reposante que la plus douillette robe de chambre.



Telles sont les raisons pour lesquelles, alors que tant de tissus jersey baissent de prix, la robe Silka, tricotée en soie ou en laine des Indes, si spirituellement garnie, souvent, que les grandes prêtresses de la couture ont soin de la commander pour elles-mêmes, pour porter en vacances, a une vogue toujours croissante qui ne semble pas près de s'amoindrir.

LES SOIERIES INÉDITES

Dans les tissus nouveaux, en soieries de luxe, nous notons le succès prodigieux remporté par la *cachemirette* de Barret. Ce tissu de rêve, aux fluidités de mousseline, retombant en plis moelleux et profonds, offre un imperceptible glacis qui poudrederize, si j'ose dire, les nuances de délicate recherche dont se compose la collection... En teinte azalée, veloutée de rose à peine indiqué, cette *cachemirette* a des grâces particulières qui ont séduit les Jenny, les Lanvin, les Chéruit et autres Muses de la mode dont le moindre caprice rayonne dans le monde entier. Puisque ces altesses du chiffon en ont décidé ainsi, nous porterons donc des robes de *cachemirette* dont la joliesse nimbeuse, palpitant en longues écharpes autour des silhouettes, a tant d'irrésistible séduction...

LES TISSUS DE LAINE

C'est toujours, à l'aube de la saison printanière, une question de haut intérêt que celle de la nouveauté apportée dans les lainages souvent artistiquement ornés, aujourd'hui, dont on fera nos manteaux, nos robes courantes, nos tailleurs allurés. Il semble que les ensembles classiques ne soient plus vraiment les grands favoris. L'orientalisme, dont nous subissons si docilement la caractéristique emprise, a amené les plus artistes de nos fabricants à introduire parmi leurs tissus des orne-

ments étudiés dans ce style et à former en des teintes, bien tranchantes, des brochés de laine, en rayures ou en motifs détachés, ayant toute la préciosité jolie de véritables broderies.

En ce qui concerne la collection Rodier, collection dirigeante entre toutes, nous voyons, égayant les *kasha* au toucher voluptueux, les *palmes de Misrapore,* la *frise éthiopienne,* les *piques de Mossoul,* pointant leurs flèches d'une savoureuse originalité, parmi les larges rayures nuancées dont on fera des ornements étudiés avec art ou des gilets qui, dans l'entre-baillement d'une jaquette tailleur, ont tant de spirituelle fantaisie...

Les tissus de laine les plus cotés, qu'ils s'appellent *serge dialine, crepella, frescaline, catabure, kasha* ou *piquelaine*, se mélangent heureusement avec les pékins ou les panes de tapisserie, mettant parmi l'uni du tissu une note vibrante, très en relief, ou faisant intervenir les *pékins bambous fleuris*, les *kasha de Denderah* ou les *motifs afghans*, sur un fonds de *frescaline* unie, de *popla* ou de *gersabullaine*. C'est un *puzzle* offert à l'imagination des couturières que présente, cette fois, la collection Rodier; mais comme, seuls, nos grands créateurs de mode, s'adressent à cette maison unique en son genre, nous sommes assurés de voir sortir de leur effort un tout harmonieux et parfait.



LA MODE AU THÉATRE

En attendant que les profanes soient admis à contempler les collections de printemps, offertes récemment à l'admiration des commissionnaires et acheteurs étrangers, ou plutôt avant que nous puissions voir défiler les silhouettes spécialement créées pour complaire à notre parisianisme averti, silhouettes qui, le plus souvent, n'ont rien à voir, avec celles dont on gratifie les acheteurs étrangers, disons tout le charme des joliesses contemplées ces jours derniers au théâtre.

La reprise éclatante de *Maman Colibri*, à la Comédie-Française, nous valut un réel élan d'élégance.

Pour lutter avec l'inoubliable Berthe Bady, pour qui fut écrit le rôle d'Irène de Rysberghe, Mlle Berthe Cerny s'est surpassée. Elle désira non sans quelque raison insister sur la raffinée coquetterie de la femme mûrissante, désireuse de se renouveler pour garder son trop jeune amant. Et tour à tour, elle nous offrit un enveloppement tanagréen, — un peu trop serré, hélas ! — en velours Crésus bleu ancien, ourlé de guipure d'argent, très en relief et si

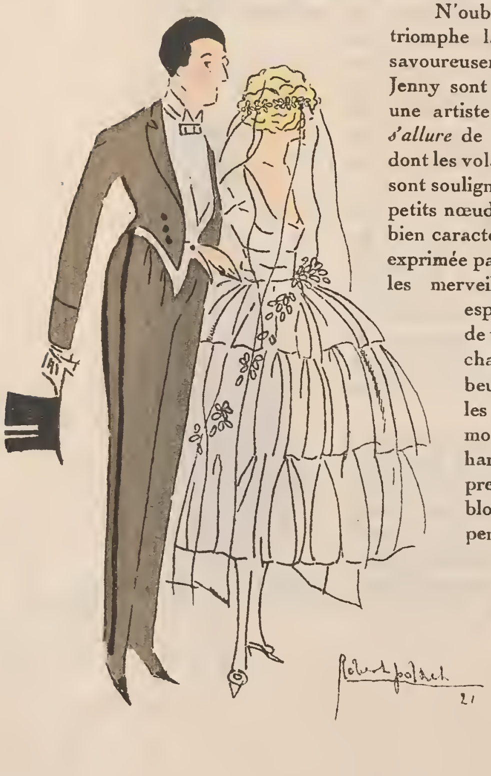


écourté, devant, que la ligne parfaite des jambes délicatement modelées se détache très amplement sur une doublure de *crêpe Madeleine*, d'une intense tonalité cerise. Dans le cadre élégant du home des Rysberghe, cette harmonie étudiée avec tact se détache très heureusement.

Mlle Berthe Cerny nous présente ensuite une nouvelle formule de la fameuse robe à jupe oriflamme faite de carrés de crêpe Marie-Louise ou de *cachemirette*, peut-être posés en biais et dont les souples écharpes palpitent au moindre mouvement. D'un intense jaune citron, cette robette jolie trouve un complément charmeur dans certaine capeline souple du ton qu'un ruban de velours d'un intense bleu Nattier enroule doucement pour retomber en longue bride caresseuse sur le corsage d'une lumineuse tonalité. L'ensemble, vous n'en doutez pas? est à la fois d'une jeunesse et d'une grâce irrésistible. Mlle Huguette Duflos, tellement emmousselinée de mauve glycine, est jolie à peindre en petite Américaine amoureuse, et l'on pense que Gustave Brisgaud devrait une fois encore immortaliser sa silhouette jolie en cet artistique arrangement. Très élégantes les robes de Mlle Valpreux, traitées par Berthe Hermance en une note de parisianisme délicat. Celle du dernier acte en crêpe Louli, fleur de pêcher, esquisse une manière de redingote brodée d'argent et mollement ceinturée de même tissu sur jupe plissée unie du ton qui est à retenir pour toutes les jeunes mariées désireuses de faire voir à leur mari la vie en rose.

Il ne faut pas moins que ce savoureux régal des yeux pour pardonner à la jeune Mme de Rysberghe sa dureté intransigeante et sa nature un peu rêche. L'élégance masculine est dans *Maman Colibri* supérieurement traitée. A l'instar de M. Duflos, les jeunes premiers témoignent d'une subtilité rare.

N'oublions la joyeuse pièce du PALAIS-ROYAL où triomphe la brillante Marguerite Templey, toujours savoureusement blonde et pleine d'entrain. Les robes de Jenny sont de pures merveilles étudiées avec soin par une artiste racée. La première, en velours *cornaline*, *s'allure* de détails charmants. La seconde, toute noire, dont les volants remontés de côté en un *dandy* mouvement sont soulignés de velours vert feuille se terminant par de petits nœuds plats et très style, dégage une grâce inédite bien caractérisée. La troisième pourrait seulement être exprimée par le pinceau magique d'un Brunelleschi, tant les merveilleux coloris orientaux y fusionnent avec esprit. Du lamé or reflété de rouge laque et de vert myrthe semble envelopper le buste en une charmante note d'inédit, tandis que de nimbeuses écharpes de tulle vert lumière caressent les bras sans rien nous faire perdre de leur modelé charmant. Et avec le complément d'une harmonieuse coiffure de Desfossés s'élançant preste et jolie de la merveilleuse chevelure blonde, Mlle Templey et les artistes qui la drapent si heureusement remportent le gros succès.



M. de Minerva



Souvenir du passé

MERCIER FRÈRES, Tapissiers-Décorateurs
100, Rue du Faubourg Saint-Antoine

Robes
Manteaux
Fourrures
Lingerie

MARTIAL & ARMAND

10, PLACE VENDOME

SES ROBES, SES MANTEAUX

8, Place Vendôme
A PARIS

PREMET

L'Hermitage :: A
MONTE-CARLO

SES FOURRURES, SA LINGERIE

TÉLÉPHONE
Central 40-58

Robes
Manteaux
Lingerie

Redfern

242, Rue de Rivoli

Spécialité
de
Fourrures

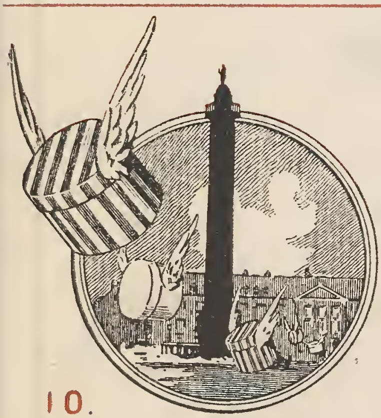
JEANNE DUC

MODES



281, Rue Saint-Honoré
(Rue Royale)

Téléphone :
Central 43-46



10.
Place Vendôme

TÉLÉPHONE : CENTRAL 29-34

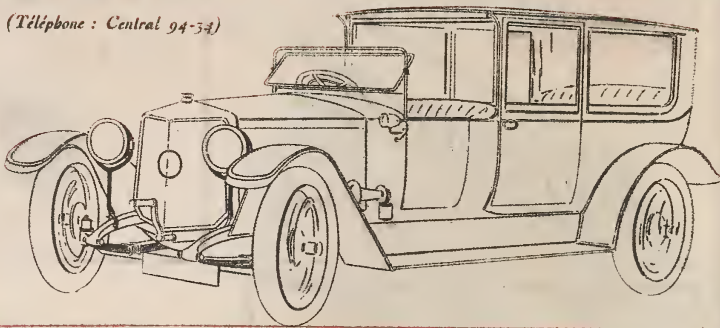
La Grâce Française
et le Chic de Paris
chez

Cora Marson


Coiffures & Choses à la Mode
chez Desfossé
Claude
265, Rue Saint-Honoré
TÉLÉPHONE : CENTRAL 61-42
PARIS

AUTO - CONFORT - TOURING

4, Place Vendôme *(Téléphone : Central 94-34)*



LOCATION
AUTOMOBILES
DE LUXE

(A LA JOURNÉE, A LA SEMAINE OU AU MOIS)

AU DIRECTOIRE

Téléphone :
Fleurus 00-76



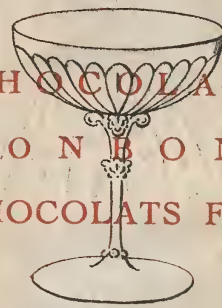
46, Rue du Bac
PARIS

ON REGROUPE
DES ENSEMBLES
DE SALONS,
SALLES A
MANGER,
BUREAUX,
CHAMBRES
Directoire
et Empire

EXCLUSIVEMENT ANCIEN

Chocolats de la Coupe d'Or

Maison fondée en 1884 par CHARLES PETIT



CHOCOLATS
BONBONS
CHOCOLATS FINS

CRÉATEUR DES BAPTÊMES CHOCOLATS

PARIS - 87, Boulevard Haussmann
NICE - 15, Avenue de la Victoire

AINE & Cie

ROBES, BLOUSES & DÉSHABILLÉS

Paris

26 Rue du Sentier.

TEL. GUT. 25-28 –

Fourrures de Luxe



GUÉLIS
FRÈRES

24, Boulevard des Italiens
1, Rue Taitbout
PARIS

AGENTS A LONDRES
NEW-YORK, NIJNI-NOVGOROD

Lylène
Modes

11 Rue La Fayette
Paris

30, Rue Vignon
Près de la Madeleine

ENGLISH SPOKEN



N. NILSSON

FOURREUR
PARIS


B.
D'après













Robes
Manteaux
Fourrures
Lingerie

MARTIAL & ARMAND

10, PLACE VENDOME

SES ROBES, SES MANTEAUX

8, Place Vendôme
A PARIS

PREMET

L'Hermitage :: A
MONTE-CARLO

SES FOURRURES, SA LINGERIE

TÉLÉPHONE
Central 40-58

Robes
Manteaux
Lingerie

Redfern

242, Rue de Rivoli

Spécialité
de
Fourrures

JEANNE DUC

MODES

281, Rue Saint-Honoré
(Rue Royale)

Téléphone :
Central 43-46





10.
Place Vendôme

TÉLÉPHONE : CENTRAL 29-34

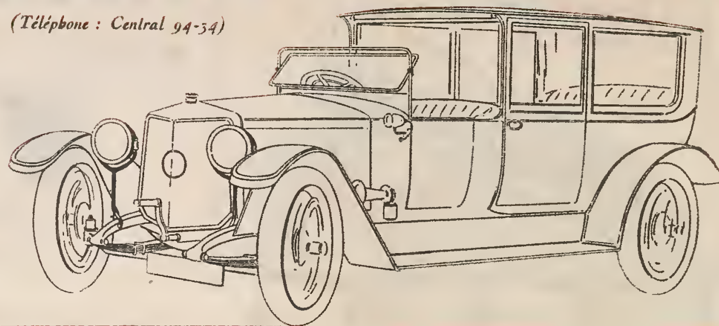
La Grâce Française
et le Chic de Paris
chez

Cora Marson


Coiffures
&
CHOSES
À LA MODE
chez
Desfossé
Claude
265, Rue Saint-Honoré
TÉLÉPHONE : CENTRAL 61-42
PARIS

AUTO - CONFORT - TOURING

4, Place Vendôme *(Téléphone : Central 94-34)*



LOCATION AUTOMOBILES DE LUXE

(A LA JOURNÉE, A LA SEMAINE OU AU MOIS)

AU DIRECTOIRE

Téléphone : Fleurus 00 76

46, Rue du Bac
PARIS



ON REGROUPE DES ENSEMBLES DE SALONS, SALLES A MANGER, BUREAUX, CHAMBRES

Directoire et Empire

EXCLUSIVEMENT ANCIEN

Chocolats de la Coupe d'Or

Maison fondée en 1884 par CHARLES PETIT



CHOCOLATS

BONBONS

CHOCOLATS FINS

CRÉATEUR DES BAPTÊMES CHOCOLATS

PARIS - 87, Boulevard Haussmann
NICE - 15, Avenue de la Victoire

AINE & Cie

ROBES, BLOUSES & DÉSHABILLÉS

Paris

26 Rue du Sentier

TEL. GUT. 25-28 -

Fourrures de Luxe



GUÉLIS FRÈRES

24, Boulevard des Italiens
1, Rue Taitbout
PARIS

AGENTS A LONDRES
NEW-YORK, NIJNI-NOVGOROD

Lylène Modes



11 Rue La Fayette

Paris

30, Rue Vignon
Près de la Madeleine

ENGLISH SPOKEN



N. NILSSON

FOURREUR

PARIS

Librairie

QUELQUES très bons livres doivent être lus par tous ceux qui aiment sincèrement la littérature et surtout, les très belles lettres françaises. Citons : LA MORT DE NOTRE CHÈRE FRANCE EN ORIENT par PIERRE LOTI, de l'Académie Française, édité chez *Calmann-Lévy.* — LA BECQUÉE par M. RENÉ BOYLESVE de l'Académie Française, édité chez *Calmann-Lévy.* — LA PÉCHERESSE par M. HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie Française, édité par le *Mercure de France.*

*

* *

Albin Michel vient de publier LA MORT ENCHAINÉE la pièce en trois actes et en vers que M. MAURICE MAGRE fit représenter dernièrement à la Comédie-Française et qui obtint un succès des plus brillants.

La société « LE LIVRE », 26, boulevard Malesherbes à Paris, continuera la Série de ses Expositions par celle des *Éditions de la Nouvelle Revue Française,* ouverte du 20 novembre au 20 décembre et qui comportera également des dessins originaux des artistes ayant illustré ces ouvrages. *(Téléphone : 66-26.)*

Viennent de paraître : Tomes I et II CHRONIQUE DE LA GRANDE GUERRE par M. MAURICE BARRÈS de l'Académie Française. *Plon* éditeur, 8, rue Garancière. C'est en quelque sorte la chronique d'un Français entre 1914 et 1919. Dans ce livre, M. Barrès, avec sa grande voix retentissante et son souffle habituel, immortalise les grandes heures qui ont rendu la France encore un peu plus sublime.

Une très intéressante Revue : " LA REVUE DES DEUX MERS " sous la direction de M. Ernest Hélias, publie : 1 chronique étrangère, 1 chronique économique, 1 beau voyage et de beaux cahiers de notes ayant trait au midi.

PARRY

ROBES, MANTEAUX, FOURRURES

4, Rond-Point des Champs-Élysées, PARIS

Téléphone : Élysées 05-60 *Téléphone : Élysées 05-60*

Les Robes originales
Les Étoffes modernes
Les Batiks exclusifs

de Robert Piguet

Téléph. : Élysées 54-95

43, Avenue Montaigne, PARIS - 8e

Robes
Manteaux
Lingeries
Fourrures

Rolf

Téléphone
Passy 46-89

PARIS
49, Champs-Élysées

9, Rue Auber
Central 14-24

Georgette

Les plus jolies Robes

Georgette Godard



Qui vous montrera dans ses nouveaux Salons
Les plus Jolis Chapeaux et les plus Parisiens

Téléph. : Gut. 77-15

8, Rue des Capucines

ROBES
MANTEAUX
FOURRURES
MODÈLES

David

12, Rue Auber, 12
(Près l'Opéra)

PARIS

Téléph. : Cent. 09-04

ALBERT LION

Successeur de SCHILLER-DALSACE

PARIS

34, Rue Saint-Marc

SES BRODERIES POUR ROBES
SES PASSEMENTERIES EXCLUSIVES
SES BOUTONS FANTAISIE
SES ECHARPES ET CEINTURES
SES TISSUS BRODÉS

COUTURE — LINGERIE

Chic Luxe Élégance

392, 394, 396, Rue St-Honoré, PARIS

MODES — FANTAISIES

ROBES
MANTEAUX
FOURRURES

MAISON AGNÈS

Madame HAVET, Directrice

Téléph. : GUTENBERG 42-83 — 7, Rue Auber

DÉCORATION ET VÊTEMENTS D'INTÉRIEUR

Fernande

4, Rue Montaigne (Rond-Point des Champs-Élysées)

COUSSINS, ABAT-JOUR
COIFFURES

Téléph. : ÉLYSÉES 13-86





NICOLE GROULT

Robes
et
Manteaux

29, Rue d'Anjou, PARIS

ROBES
LINGERIE
CHAPEAUX
CHANDAIL

Normand

37, Av. Victor-Emmanuel III
(Rond-Point des Champs-Élysées)

MAISON CONNUE
ET RECOMMANDÉE



ODETTE

Ses Chapeaux

...et SA GRANDE COLLECTION DE TRICOTS DE SOIE POUR LA VILLE ET LE SPORT

9, Rue Richepanse, PARIS

... Téléphone : Central 20-20 ...



SOIERIES NOUVELLES

J. BARRET

Fabricant à Lyon

-:- -:- VENTE EN GROS -:- -:-

43-45, Avenue de l'Opéra, 43-45


L. BONNOTTE

En Souscription

DE BRUNELLESCHI

Scènes Vénitiennes

12 COMPOSITIONS exécutées en gravure, coloriées à l'aquarelle et à la gouache dans un ensemble de 180 coloris et réunies en carton pour former un album de très grand luxe demi-colombier. Chaque planche, numérotée et signée par l'auteur, est précédée d'une feuille d'encadrement à filets également exécutés en gravure et à l'aquarelle.

Il n'est tiré de cet Album que :

25 exemplaires, numérotés de 1 à 25, sur papier fort du Japon de la Manufacture Impériale, avec suite des épreuves en noir avant la lettre sur papier de Chine . .. . **900** fr.

150 exemplaires, numérotés de 26 à 175, sur papier épais à gros grain de Hollande Van Gelder Zonen .. .. **600** fr.

Chaque exemplaire est précédé d'une feuille de garde avec l'ex-libris dessiné par BRUNELLESCHI au nom du souscripteur.

En conséquence, tout exemplaire est payable à la souscription.

A leur parution, les exemplaires qui seront invendus seront majorés de 25 °/o.

Pour souscrire, il suffit de remplir ce bulletin et de l'adresser à *M. le Directeur de "La Guirlande", 3, rue de Chaillot, Paris,* en y joignant en chèque ou mandat le montant de la souscription.

Je, soussigné (très lisiblement) ....

demeurant ...., *déclare souscrire*

à un exemplaire des SCÈNES VÉNITIENNES *au prix de* ...., *dont ci-joint chèque ou mandat.*

La Guirlande

ALBUM D'ART
ET DE LITTÉRATURE

M[ALGRÉ] les nombreuses difficultés industrielles qui, à sa fondation, ont entravé sa parution régulière, LA GUIRLANDE espère néanmoins avoir donné satisfaction à tous ses abonnés, à qui elle adresse ses plus vifs remerciements pour l'aide et la confiance qu'ils lui ont accordées dès ses débuts.

Elle prie ses lecteurs de vouloir bien constater les efforts par lesquels elle a pu améliorer l'édition de chacun de ses fascicules, et elle a l'honneur de leur faire savoir que ces efforts renouvelés ont assuré, pour sa seconde année, une parution régulière et une amélioration constante.

LA GUIRLANDE, qui publiera des œuvres de tous ses collaborateurs de première année, s'est assuré, en outre, de nouvelles collaborations, tant pour le texte que pour l'illustration.

Parmi les premières publications à paraître, sont à signaler :

de M. Henri de RÉGNIER (de l'Académie Française), une suite de contes inédits ;

de M. René BOYLESVE (de l'Académie Française), une œuvre inédite ;

de M. Abel HERMANT, une suite de chroniques ;

de M. Francis de MIOMANDRE, un roman nouveau ;

de M. BRUNELLESCHI, une suite d'eaux-fortes ;

de M. J.-G. DOMERGUE, une suite de compositions inédites.

Cette seconde année est en préparation.

LA GUIRLANDE, qui adressera ce mois-ci le complément des 12 fascicules de première année à ses abonnés, les prie de lui faire l'honneur d'une nouvelle souscription. S'ils y consentent, elle leur demande de bien vouloir lui adresser au plus tôt cette nouvelle souscription, afin de leur réserver le même numérotage que l'année précédente.

Le relevé de ce numérotage est déjà entrepris et plusieurs personnes nous demandent de leur réserver des premiers numéros de seconde année, ce que nous ne pouvons faire avant d'avoir la réponse de nos premiers abonnés.

Bien que le prix d'abonnement ait été porté à 300 francs, il demeure à 250 francs pour nos abonnés de première année.

Pour renouveler leur abonnement, nos lecteurs sont priés de retourner ce bulletin rempli à M. le Directeur de *La Guirlande*, 3, rue de Chaillot, Paris, en y joignant en chèque ou mandat la somme de 250 francs.

Je soussigné ....

Adresse : .... *N° d'abonnement :*